

Les murs de la Terre

Farmer, Philip José

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION

Philip José Farmer

LES MURS DE LA TERRE



Philip José Farmer

Les murs de la Terre

Saga des Hommes Dieux-4

*Traduit de l'américain
par Marcel Battin*



PRESSES POCKET

Titre original :
Behind the walls of Terra

© 1970, Philip-José Farmer.

© Marcel Battin pour la traduction française.
ISBN : 2-266-01292-4.

Le ciel était demeuré vert vingt-quatre années durant. Et, soudain, il était bleu.

Kickaha cligna des yeux. Il était de nouveau chez lui ou, plutôt, il se trouvait une fois de plus sur sa planète natale. Il avait vécu sur la Terre durant vingt-huit ans. Puis il avait vécu vingt-quatre autres années dans cet univers de poche qu'il appelait les Mondes Superposés. Et maintenant, bien qu'il ne s'en souciât pas outre mesure, il était de retour « chez lui ».

Il se tenait debout dans l'ombre d'une énorme saillie de roc. Le plancher de pierre était balayé par le vent, qui soufflait le long de la paroi verticale de la falaise. Au-delà de la semi-caverne où il se tenait, il y avait des montagnes recouvertes de pins et de sapins. L'air était froid mais la température n'allait pas tarder à s'élever, car on était dans le sud de la Californie, un matin de juillet. Du moins, si les calculs de Kickaha étaient corrects.

Comme il se trouvait à une certaine altitude, il pouvait voir très loin vers le sud-ouest. Il y avait une grande vallée au-delà des petits vallons proches, une vallée qu'il supposait être l'une de celles qui se trouvaient à proximité de la région de Los Angeles. Cela le surprit et l'irrita car ce n'était pas du tout ce à quoi il s'était attendu.

L'horizon était coiffé d'un épais nuage à l'apparence empoisonnée, qui donnait l'impression d'être constitué de milliers et de milliers de fumées, comme si le sol de la vallée sous le nuage était truffé de geysers bouillants projetant vers le ciel des gaz délétères depuis l'intérieur de la Terre.

Il n'avait aucune idée de ce qui avait pu se passer sur la Terre depuis cette nuit de 1946 au cours de laquelle il avait été transféré accidentellement de cet univers dans celui de Jadawin. Peut-être les grandes cuvettes de la région de Los Angeles étaient-elles remplies de gaz empoisonnés lancés par quelque pays ennemi. Il ne pouvait cependant imaginer de quel pays il pouvait s'agir. L'Allemagne et le Japon étaient écrasés lorsqu'il avait quitté ce monde. Quant à la Russie, elle était sévèrement touchée. Il haussa les épaules ; il découvrirait cela le moment venu. Les banques mémorielles enfouies sous le grand palais-forteresse au sommet de l'unique planète de l'univers au ciel vert avaient dit que cette « porte » s'ouvrait sur un endroit situé au milieu des montagnes, à proximité d'un lac du nom d'Arrowhead.

La porte était un cercle de métal indestructible enterré à quelques centimètres de profondeur dans le roc sur lequel il se tenait. Seule une marque circulaire pourpre sur la pierre, presque invisible, en indiquait la présence. Kickaha (né Paul Janus Finnegan) était un gaillard de plus

de six pieds de haut, pesant cent quatre-vingt-dix livres, avec des épaules larges, une vaste poitrine et des cuisses massives. Sa chevelure avait la couleur du bronze, mais ses épais sourcils arqués étaient très noirs. Ses yeux étaient d'un vert de feuille. Il avait un nez droit mais court, une lèvre supérieure longue, et son menton était creusé d'une fossette profonde. Il était vêtu d'habits de paysan et portait un sac sur le dos. Dans une main, il tenait la poignée d'une valise de cuir sombre qui donnait l'impression de contenir un instrument de musique, peut-être une trompe ou une trompette.

Ses cheveux lui tombaient sur les épaules. Il avait envisagé de les couper avant de revenir sur la Terre, de manière à ne pas paraître étrange. Mais le temps pressait, aussi avait-il décidé d'attendre de trouver une boutique de coiffeur. Comme explication, il dirait que lui et Anania étaient restés très longtemps dans la montagne. La jeune femme qui se tenait près de lui était aussi belle qu'une femme peut l'être. Elle avait de longs cheveux sombres ondulés, une merveilleuse peau blanche, des yeux bleu foncé et une silhouette irréprochable. Elle aussi était vêtue comme une fille de la campagne : bottes, blue-jean, une chemise à carreaux de forestier et un chapeau à larges bords. Elle portait également un sac sur le dos, qui contenait des chaussures, une robe, des dessous, un sac à main, et plusieurs instruments qui auraient fait sursauter ou choqué un savant de la Terre. Ses cheveux étaient coiffés à la mode de 1946, selon les souvenirs qu'en avait Kickaha. Elle ne portait aucun maquillage – elle n'en avait d'ailleurs aucun besoin. Des milliers d'années auparavant, elle avait rougi ses lèvres de manière permanente, comme le faisait chaque Seigneur de sexe féminin.

Il embrassa la jeune femme sur les lèvres et dit :

— Tu as vécu sur de nombreux mondes, Anania, mais je parierais qu'il n'y en a pas eu d'aussi étonnant que la Terre.

— J'ai déjà vu des ciels bleus auparavant, répondit-elle. Wolff et Chryséis ont cinq heures d'avance sur nous. La Cloche Noire, lui, nous a précédés de deux heures. Et ils disposent tous trois d'un vaste monde où se perdre.

Il hocha la tête et dit :

— Il n'y aucune raison pour que Wolff et Chryséis soient restés dans les parages, étant donné que la porte est à sens unique. Ils ont dû se diriger vers la porte à double sens la plus proche, qui se trouve dans la zone de Los Angeles – à condition que cette porte existe toujours. Si elle n'existe plus, alors les plus proches se trouvent dans le Kentucky et à Hawaï. Nous savons donc où ils devraient aller.

Il se tut un instant, essuya ses lèvres puis poursuivit :

— Quant à la Cloche Noire, qui sait ? Il peut être parti n'importe où, ou même être encore ici. Il se trouve dans un monde absolument

étranger, il ne sait rien de la Terre et il ne connaît aucun des langages des Terriens.

— Nous ne savons pas à quoi il ressemble, mais nous le trouverons. Je connais les Cloches Noires dit-elle. Celle-ci ne cachera pas sa cloche avant de s'éloigner et de revenir un jour la récupérer. Une Cloche Noire ne peut supporter l'idée de se trouver loin de sa cloche. Il la gardera avec lui aussi longtemps qu'il le pourra, et ce sera pour nous le seul moyen de l'identifier.

— Je sais, dit Kickaha. Il avait du mal à respirer, et ses yeux commençaient à papilloter. Soudain, il fondit en larmes.

Anania s'inquiéta durant une minute, puis elle dit :

— Vas-y, pleure ! Ça m'est arrivé aussi un jour, en regagnant mon monde natal. Je pensais que mes larmes étaient taries à jamais, qu'elles ne sont faites que pour les mortels. Mais rentrer chez moi après si longtemps a dévoilé ma faiblesse.

Kickaha essuya ses larmes, prit sa gourde à sa ceinture et but longuement.

— J'aime mon monde, le monde au ciel vert, dit-il. Je n'aime pas la Terre. Je ne me souviens pas d'elle avec beaucoup de tendresse. Mais il faut croire que j'ai pour elle plus d'affection que je ne le pensais. J'admets qu'à de rares moments j'éprouve un peu de nostalgie, une faible envie de la revoir, de revoir les gens que j'y ai connus, mais...

Sous eux, peut-être à trois cent mètres, une route macadamisée à deux voies s'incurvait autour du pied de la montagne et disparaissait derrière elle. Une voiture apparut sur la voie montante, suivit la courbe et disparut à leurs regards. Les yeux de Kickaha s'écarquillèrent et il dit :

— Je n'ai jamais vu de voiture semblable auparavant. Elle ressemblait à une petite punaise. À un scarabée !

Un faucon apparut sur leur droite, s'élevant dans un courant d'air ascendant, et passa devant eux à moins d'une centaine de mètres de distance.

Kickaha poussa une exclamation de ravissement :

— Le premier rouge-queue que je vois depuis que j'ai quitté l'Indiana.

Il s'avança hors de l'abri, oubliant pour une seconde – mais une seconde seulement – sa prudence. Puis il fit un bond en arrière pour se retrouver à l'abri de la saillie rocheuse. Il fit un signe à Anania, qui s'avança jusqu'à une extrémité du rocher plat pour observer, tandis qu'il se dirigeait vers l'autre.

Il n'y avait personne en dessous, aussi loin qu'il pouvait voir, mais les arbres les plus rapprochés pouvaient fort bien dissimuler quelqu'un peu désireux de se montrer. Il se pencha un peu plus et regarda vers le

haut, mais il ne put voir au-delà de la saillie. Le chemin menant vers le pied de la montagne n'était pas apparent à première vue, mais l'observation révéla des projections de roc juste sous le côté droit de la plate-forme. Cela irait pour un début. Ensuite, lorsqu'ils auraient commencé à descendre, ils trouveraient certainement d'autres aspérités où s'accrocher.

Kickaha fit demi-tour, s'allongea à plat ventre sur le bord de la plate-forme et laissa pendre ses jambes dans le vide, cherchant du pied la première saillie. Puis il revint sur la plate-forme, sur laquelle il s'allongea, et scruta de nouveau la route et la forêt, trois cents mètres en contrebas. Plusieurs geais bleus s'étaient mis à crier quelque part sous lui ; l'air agissait comme un entonnoir pour siphonner les faibles cris des oiseaux et les lui amener.

Il prit une petite paire de jumelles dans la poche de sa chemise et régla trois petits cadrans sur leur surface. Puis il prit un écouteur muni d'un mince fil à l'extrémité duquel était fixée une fiche mâle et enfonça la fiche dans un trou percé sur un côté des jumelles. Il se mit à balayer la forêt sous lui, s'immobilisant occasionnellement pour concentrer son attention sur l'endroit où les geais menaient un tel tapage.

À travers les lentilles, la forêt distante devint soudain toute proche, et les faibles bruits s'accrochèrent. Quelque chose de sombre bougea et, lorsqu'il eut procédé à un nouveau réglage, Kickaha aperçut le visage d'un homme. Un réglage supplémentaire lui permit de voir une partie du corps de trois autres hommes. Tous quatre étaient armés de fusils à lunette, et deux d'entre eux avaient des jumelles.

Kickaha tendit ses jumelles à Anania de manière qu'elle pût voir elle-même.

— Autant que tu saches, Red Orc est bien le seul Seigneur de la Terre ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle en abaissant les jumelles.

— Il doit connaître ces portes, alors, il a dû y placer quelque dispositif d'alarme, de manière à être averti dès qu'elles sont activées. Peut-être ses hommes sont-ils stationnés à proximité, peut-être s'en trouve-t-il à quelque distance. Peut-être Wolff, Chryséis et la Cloche Noire ont-ils pu s'éloigner avant que les hommes de Red Orc aient pu s'approcher. Peut-être que non. Mais, de toute manière, ils nous attendent.

Ils ne firent aucun commentaire sur le fait qu'il manquait un piège permanent ou un garde permanent à l'emplacement des portes. Red Orc, ou le Seigneur, quel qu'il fut, qui était responsable de ces hommes, était bien capable de considérer comme un jeu l'invasion de son territoire par d'autres Seigneurs. Un jeu mortel, mais néanmoins

un jeu.

Kickaha reprit ses jumelles et se remit à examiner les quatre hommes dissimulés sous les arbres. Soudain il dit :

— Ils ont un talkie-walkie.

Un son sifflant se fit entendre au-dessus de lui. Il roula sur le dos pour regarder et aperçut une étrange machine qui venait d'apparaître de derrière la montagne à sa droite.

— Un autogyre ! s'exclama-t-il, puis la machine fut cachée par un relief de la montagne. Il sauta sur ses pieds et plongea dans la caverne, avec Anania sur ses talons.

Le son sifflant des rotors de l'engin se mua en un rugissement, puis presque aussitôt, l'appareil réapparut et se mit à se balancer devant la saillie du roc. Kickaha se rendit compte que la machine n'était pas un vrai autogyre. D'après ce qu'il en savait, un autogyre ne pouvait demeurer immobile en l'air ou, comme c'était le cas, se balancer d'un côté et de l'autre ou pivoter autour d'un point fixe. Le corps de l'engin était transparent ; il pouvait voir le pilote et trois hommes à l'intérieur, armés de fusils. Lui et Anania étaient pris au piège ; ils n'avaient aucun endroit où se cacher ni aucune possibilité de fuite.

Indiscutablement, Red Orc avait envoyé ses hommes dans l'intention de découvrir quelles étaient les armes dont ils disposaient. Dans les conditions où ils se trouvaient placés, les intrus devraient se servir de leurs armes, à moins qu'ils ne préférassent se laisser capturer.

Or, ils n'avaient pas la moindre intention de se laisser prendre. Ils prononcèrent le mot de code permettant l'activation, braquèrent leurs anneaux sur la machine et eurent le dernier mot.

Les rayons dorés, minces comme des traits d'aiguille, crachèrent une seule fois. Le fuselage de l'appareil s'ouvrit en deux, et la machine dégringola. Kickaha bondit jusqu'au bord de la plate-forme et se pencha juste à temps pour voir l'épave heurter le flanc de la montagne sous lui. Un des morceaux explosa dans une lueur blanche et rouge, projetant une douzaine de globes de feu autour de lui. L'autre partie tomba non loin et se mit à flamber sauvagement.

Les quatre hommes qui se dissimulaient sous les arbres avaient pâli, et celui qui portait le talkie-walkie, cracha des mots précipités dans le transmetteur. Kickaha régla la partie acoustique de ses jumelles afin de pouvoir les entendre, mais le bruit provoqué par l'appareil qui brûlait l'en empêcha.

Kickaha était heureux d'avoir pu frapper le premier, mais cela n'arrangeait pas les choses. Il savait que le Seigneur avait délibérément sacrifié les hommes de l'autogyre afin de vérifier jusqu'à quel point ses opposants étaient dangereux. Il aurait bien sûr préféré quitter cet endroit sans avoir été repéré. En outre, descendre le long

de la paroi de la montagne était devenu impossible avant la tombée de la nuit. D'ici là, le Seigneur n'allait pas manquer d'attaquer de nouveau.

Lui et Anania rechargèrent leurs anneaux à l'aide de petits accumulateurs d'énergie. Anania entreprit de scruter les deux côtés de la montagne, pendant que Kickaha gardait un œil sur les hommes cachés dans les arbres sous lui. Soudain, une décapotable rouge apparut sur la gauche, descendant la route de montagne. Un homme et une femme l'occupaient. La voiture s'arrêta à proximité des débris en flammes de l'autogyre et ses deux occupants en descendirent. Ils tournèrent autour de l'épave en parlant, puis ils remontèrent dans leur voiture et s'éloignèrent à toute vitesse.

Kickaha sourit. Sans aucun doute, ils allaient avertir les autorités. Cela signifiait que les quatre hommes allaient être réduits à l'impuissance et ne pourraient plus les attaquer. Mais, par contre, les autorités pourraient avoir l'idée d'escalader la montagne et lui et Anania seraient découverts. Il pourrait déclarer qu'ils étaient de simples excursionnistes, et les autorités ne les détiendraient pas longtemps. Mais leur maintien en détention, ne fût-ce que quelques heures ou quelques jours, permettrait au Seigneur de s'emparer d'eux au moment où on les relâcherait. En outre, Anania et lui-même auraient du mal à faire la preuve de leur identité, et il était possible que les autorités les gardent sous surveillance jusqu'à ce que la preuve de cette identité soit faite.

Ils ne possédaient naturellement aucun dossier concernant Anania mais, s'ils relevaient ses empreintes digitales à lui, ils trouveraient quelque chose de difficile à expliquer. Ils découvrieraient qu'il était Paul Janus Finnegan, né en 1918 près de Terre Haute, Indiana, qu'il avait servi dans une unité de chars de la VIII^e Armée durant la Seconde Guerre mondiale et que, en 1946, il avait mystérieusement disparu de son appartement dans un immeuble de Bloomington alors qu'il fréquentait l'Université d'Indiana et que depuis lors nul ne l'avait revu.

Il pourrait toujours prétexter l'amnésie, naturellement, mais comment pourrait-il expliquer son âge physiologique de vingt-cinq ans alors que, chronologiquement, il en avait cinquante-deux ? Et comment expliquerait-il l'origine des dispositifs étranges qu'il transportait dans son rucksack ?

Il jura doucement en tishquetmoac, en centauren lakotah, en haut allemand moyen de Dracheland, dans le langage des Seigneurs et en anglais. Puis il se força à penser en anglais, car il avait en grande partie oublié cette langue, et il devait se réaccoutumer à son usage. Si ces quatre hommes pouvaient se tenir tranquilles jusqu'à l'arrivée des autorités...

Mais ils n'en avaient apparemment pas l'intention. Après avoir tenu un long conciliabule et avoir visiblement reçu des ordres par l'intermédiaire du talkie-walkie, ils s'éloignèrent. Ils grimpèrent jusqu'à la route, et, moins d'une minute plus tard, une voiture apparut, venant de la droite. Elle s'arrêta, les quatre hommes s'y engouffrèrent et elle disparut.

Kickaha estima qu'il pouvait s'agir d'une feinte destinée à les amener à descendre de leur perchoir. Un autre autogyre ferait alors son apparition et les bloquerait sur le flanc de la montagne. À moins que les quatre hommes ne reviennent. Ou l'un et l'autre à la fois.

Mais, s'il attendait l'arrivée de la police, il ne pourrait pas descendre avant la tombée de la nuit. Les hommes d'Orc l'attendraient en bas, et il se pourrait qu'ils disposent des armes perfectionnés des Seigneurs, qu'ils ne craindraient pas d'utiliser à la nuit tombée et dans cette zone écartée.

— Viens, dit-il en anglais à Anania. Nous allons descendre maintenant. Si les policiers nous voient, nous prétendrons que nous sommes des auto-stoppeurs. Tu me laisseras parler. Je leur dirai que tu es finlandaise et que tu ne connais pas l'anglais. Espérons qu'il n'y aura pas de Finlandais parmi eux.

— Pardon ? fit Anania. Elle avait passé trois ans et demi sur la Terre dans les années 1880 et y avait appris un peu d'anglais et de français, mais il y avait longtemps qu'elle avait tout oublié.

Kickaha répéta lentement ce qu'il venait de dire.

— C'est ton monde, dit-elle en anglais. C'est toi le patron.

Cela le fit sourire, car très peu de Seigneurs de sexe féminin étaient capables d'admettre qu'il existait des situations dans lesquelles le mâle pouvait être le maître. Il se laissa glisser le long de la saillie rocheuse. Il commençait à transpirer. Le soleil éclairait maintenant la montagne et frappait droit sur eux, mais cela n'était pour rien dans sa transpiration. Ce qui la provoquait, c'était la réapparition possible des hommes du Seigneur Lui et Anania avaient parcouru environ le tiers du chemin qui les séparait de la base de la montagne lorsque la première voiture de police apparut. Elle était noire et blanche et ses portières avant étaient frappées d'une grosse étoile. Deux hommes en descendirent. Leurs uniformes ressemblaient à ceux de la police d'État – il se rappelait ceux du Midwest.

Quelques minutes plus tard, une autre voiture de patrouille et une ambulance firent leur apparition. Puis deux autres voitures s'arrêtèrent à proximité. En définitive, ce furent dix voitures qui stoppèrent non loin des débris de l'autogyre.

Kickaha découvrit un sentier passablement abrupt mais qui serpentait vers la droite le long de la pente. Lui et Anania pourraient demeurer la plupart du temps à l'abri des regards de la petite foule qui

s'amassait sous eux, mais si on les découvrait il ne leur faudrait pas s'arrêter. Les policiers pourraient se lancer à leur poursuite mais ils seraient alors si loin derrière eux que leurs efforts seraient sans espoir.

C'était du moins ce qu'il semblait... jusqu'au moment où un autre autogyre apparut. Celui-là se balançait en tout sens, apparemment à la recherche de cadavres ou de survivants. Kickaha et Anania se dissimulèrent derrière un gros rocher jusqu'à ce que l'appareil se soit posé à proximité de la route. Puis ils poursuivirent leur descente périlleuse le long du flanc de la montagne.

Quand ils eurent atteint la route, ils burent un peu d'eau et avalèrent quelques bouchées de la nourriture solidifiée qu'ils avaient amenée de l'autre monde. Kickaha expliqua à Anania qu'ils allaient marcher le long de la route, dans le sens de la descente. Il lui rappela également que les hommes de Red Orc n'allaient pas manquer de se lancer à leur recherche et de sillonner la route dans les deux sens.

— Pourquoi, alors, ne pas nous cacher jusqu'à ce que la nuit soit tombée ? demanda-t-elle.

— Parce qu'à la lumière du jour je suis capable d'identifier une voiture qui ne soit pas une de celles des hommes d'Orc. Si les hommes d'Orc se montrent et tentent quoi que ce soit, nous avons nos lance-rayons et nous pouvons être sur nos gardes. Tandis que, la nuit, il est impossible de savoir par qui on est arrêté et ramassé. Bien sûr, nous avons la possibilité d'éviter la route et d'avancer à travers les bois, mais cela nous retarderait. Je ne veux pas que Wolff ou la Cloche Noire s'éloignent trop de nous.

— Comment pourrions-nous savoir que les uns et les autres n'iront pas dans le sens opposé ? demanda Anania.

— Nous ne le pourrions pas, dit-il. Mais je parierais que nous sommes sur la route qui mène à Los Angeles. Elle va vers l'ouest et elle descend. Wolff le sait, et l'instinct de la Cloche Noire a dû le conduire à descendre. Maintenant, il est possible que je me trompe. Mais je ne peux pas demeurer ici à essayer d'imaginer ce qui s'est passé. En route.

Ils se mirent en marche. L'air était pur et doux ; les oiseaux pépiaient joyeusement ; un écureuil bondit sur une des branches d'un grand pin à demi-mort et les regarda de ses yeux brillants. Il y avait beaucoup de pins morts ou à moitié desséchés. De toute évidence, ils étaient victimes d'une maladie. Les seuls signes de la présence humaine étaient les structures squelettiques de pylônes supportant des câbles qui s'étagaient sur le flanc d'une montagne. Kickaha expliqua à Anania ce dont il s'agissait. À partir de maintenant, il allait lui falloir fournir beaucoup d'explications, mais ça ne l'ennuyait pas. Cela allait procurer à Anania l'opportunité d'apprendre l'anglais et à lui-même celle de se le remémorer.

Une voiture approchait derrière eux. En l'entendant, Kickaha et Anania s'écartèrent du bord de la route, prêts à tirer avec leurs anneaux lance-rayons ou à dégringoler le long de la pente de la montagne si cela s'avérait nécessaire. Il fit un geste du pouce en direction de la voiture, qui était occupée par un homme, une femme et deux enfants. L'auto ne ralentit même pas. Puis un énorme camion traînant une remorque apparut venant de la même direction. Le chauffeur donna un instant l'impression de vouloir s'arrêter, mais il n'en fit rien et poursuivit son chemin.

— Quels engins ! s'exclama Anania. Si primitifs ! Si bruyants ! Et qui sentent si mauvais !

— Et pourtant nous avons domestiqué l'énergie atomique, dit Kickaha. Ou moins, nous avons des bombes atomiques. Je pensais qu'actuellement ils disposaient de véhicules mus par l'énergie atomique. Après tout, ils ont eu toute une génération pour les inventer.

Une canadienne couleur crème apparut à son tour, occupée par un couple et par deux adolescents, garçon et fille. Kickaha regarda le jeune garçon. Il avait les cheveux aussi longs que les siens, mais considérablement moins disciplinés. La fille avait de longs cheveux jaunes qui tombaient harmonieusement sur ses épaules, et son visage était lourdement maquillé. Comme celui d'une prostituée, pensa-t-il. À moins que le vert de ses paupières ne fût réel.

Les parents âgés d'une cinquantaine d'années, paraissaient normaux, mis à part le fait que la coiffure de la femme ne ressemblait absolument pas à ce qui se faisait en 1946. Elle avait également un lourd maquillage, mais pas aussi exagéré que celui de la jeune fille.

Aucune des voitures qu'ils avaient vues n'était identifiable. Certaines portaient l'emblème de la General Motors, mais c'était la seule chose familière. Naturellement, il fallait s'y attendre. Il fut cependant vraiment surpris en voyant la voiture suivante, qui n'était autre que le scarabée qu'il avait aperçu lorsqu'il s'était penché pour la première fois au-dessus de la saillie rocheuse. Du moins, il semblait que ce fut la même. VW. Que signifiaient ces lettres ?

Il s'était attendu à de nombreux changements, dont certains ne seraient pas faciles à comprendre. Mais il ne voyait pas pour quelle raison on utilisait une chose aussi bizarrement étriquée que la VW, bien qu'il se rappelât la curieuse petite Willys de son adolescence. Il haussa les épaules. Imaginer les raisons de tout ce qu'il voyait demanderait trop d'énergie et de temps. S'il voulait survivre, il lui fallait se concentrer sur le problème immédiat : échapper aux hommes de Red Orc. S'il s'agissait bien d'eux.

Kickaha et Anania se remirent en marche en prenant une allure décontractée. La jeune femme commençait à se détendre et à prendre

intérêt à la beauté du paysage qui les entourait. Elle sourit et à un certain moment prit la main de Kickaha en disant :

— Je t'aime.

Il l'embrassa sur la joue et répondit :

— Moi aussi, je t'aime.

Elle commençait à ressembler à une femme de la Terre, et à en adopter le comportement, n'agissant plus comme un Seigneur super-aristocratique.

Il entendit le bruit d'un véhicule à environ cinq cents mètres derrière eux et jeta un coup d'œil dans sa direction. C'était une voiture blanche et noire de la police d'État, occupée par deux hommes coiffés de casques brillants. Du coin de la bouche, il dit :

— Si cette voiture s'arrête, sois naturelle. C'est la police. Laisse-moi faire. Si je lève deux doigts, cours et plonge vers le bas de la montagne. Non ! Réflexion faite... nous irons avec eux. Ils peuvent nous conduire jusqu'à la ville, ou à proximité. À ce moment-là, nous les étourdirons avec nos lance-rayons. Ça va ?

Mais la voiture les dépassa et s'éloigna sans même avoir ralenti.

Kickaha eut un soupir de soulagement et dit :

— Nous n'avons pas l'air aussi suspects que je le pensais.

Ils reprirent leur progression le long de la route. Alors qu'ils avaient parcouru environ un kilomètre, ils entendirent un faible ronronnement derrière eux. Le son augmenta d'intensité et Kickaha eut soudain une grimace de plaisir.

— Des motos, dit-il. Il y en a tout un tas.

Le ronronnement se mua en grondement, puis en rugissement. Ils se retournèrent et virent une trentaine de grosses motos qui ressemblaient à un nuage noir surgissant de derrière la montagne. Kickaha en garda la bouche ouverte d'étonnement. Il n'avait jamais vu de femmes vêtus ainsi. Plusieurs d'entre eux éveillèrent en lui un réflexe qu'il avait cru mort depuis que la guerre avait cessé, en 1945. Sa main plongea vers le manche du couteau placé dans l'étui qui pendait à sa ceinture, tandis qu'il cherchait du regard un fossé dans lequel il pourrait plonger.

Trois des motocyclistes portaient des casques allemands frappés de grands svastikas noirs peints sur le métal gris. Ils avaient également des Croix de fer ou des croix gammées fixées à des chaînes pendant à leur cou. Tous portaient de grosses lunettes noires, qui, s'ajoutant aux barbes ou aux moustaches en guidon de bicyclette des hommes et au lourd maquillage des femmes, leur faisaient des faces d'insectes. Leurs vêtements étaient noirs, sauf ceux de quelques hommes qui portaient des T-shirts qui, autrefois, avaient été blancs et propres. Certains avaient de hautes bottes de veau. Une femme était coiffée d'un képi et portait une veste jaune sur laquelle était peint un dragon d'un rouge

brillant. Leurs blousons de cuir noir et leurs T-shirts étaient frappés d'un crâne et de fémurs en croix qui ressemblaient à des phallus, et portaient la mention : LES BUTORS DE LUCIFER.

La cavalcade fonce le long de la route, certains des motocyclistes avec leur moteur poussé à fond et d'autres dessinant entre eux des arabesques, passant d'un côté à l'autre de la route grâce à de simples mouvements de reins, les bras croisés. Kickaha, voyant cela, eut une grimace d'appréciation ; il avait possédé et adoré une moto quand il fréquentait le collège de Terre Haute. Anania, pour sa part, plissa fortement le nez...

— La puanteur des gaz est abominable, dit-elle. Mais les as-tu sentis, eux ? Il y a des semaines qu'ils ne se sont pas lavés, et peut-être même des mois.

— Le Seigneur de ce monde a été très négligent, dit Kickaha.

Il se référait aux habitudes sanitaires des habitants humains des univers de poche que les autres Seigneurs dirigeaient. Bien que les Seigneurs fussent souvent très cruels envers leur propriété humaine, ils insistaient sur la propreté et sur la beauté. Ils avaient établi des lois et des préceptes religieux destinés à montrer aux humains que la propreté était en partie à la base de toute culture.

Mais il y avait des exceptions. Certains Seigneurs avaient permis à leurs sociétés humaines de dégénérer en une indifférence crasseuse.

Anania avait expliqué que le Seigneur de la Terre était unique en son genre. Red Orc dirigeait son domaine dans un secret et un anonymat des plus stricts, bien qu'il n'eût pas de tout temps agi ainsi. Au début, à l'aube de l'humanité, il s'était souvent comporté comme un dieu. Mais il avait abandonné ce rôle pour se cacher – comme il continuait à le faire actuellement. Il avait laissé les choses aller comme elles l'entendaient. Ceci était valable pour le passé, le présent et, sans aucun doute, le désordre futur dans lequel les êtres de la Terre s'embourberaient.

Kickaha avait disposé de peu de temps pour s'instruire sur le compte de Red Orc, principalement parce qu'il n'avait appris son existence que quelques minutes avant de se placer, avec Anania, sur la porte qui ouvrait sur cet univers.

— Ils ont vraiment l'air effrayant, dit Anania.

— Je t'ai dit que la race humaine était née ici, répondit Kickaha. Il n'y a pas eu de sélection – ni par les Seigneurs ni par les humains eux-mêmes.

Ils entendirent de nouveau le grondement des motos, et au bout d'une minute ils en aperçurent huit, qui constituaient vraisemblablement l'arrière-garde. Elles étaient montées uniquement par des hommes.

Les engins les dépassèrent, puis ralentirent, virèrent et revinrent

vers eux. Kickaha et Anania continuèrent à marcher. Trois des motos obliquèrent vers eux, et passèrent si près que Kickaha aurait pu frapper les hommes au passage. Il commençait à se demander s'il n'aurait pas dû agir ainsi et, de cette façon, mettre d'emblée les choses au clair. Il semblait évident qu'on allait les tourmenter sinon pire.

Quelques-uns des motocyclistes sifflèrent à l'attention d'Anania et lui lancèrent des invitations, en divers termes obscènes, La jeune femme ne saisit pas les mots mais elle en comprit le sens à l'intonation, aux gestes et aux grimaces qui les accompagnaient. Elle fronça les sourcils et fit un geste propre aux Seigneurs. En dépit du fait qu'il ne leur était pas familier, les motocyclistes comprirent. L'un d'eux tomba de son engin en riant. Les autres se contentèrent de montrer leurs dents, mi-grimaçants, mi-ricanants.

Kickaha s'immobilisa et leur fit face. Ils enveloppèrent le couple en formant un croissant avec leurs engins et coupèrent leurs moteurs.

— O.K., dit Kickaha. Qu'est-ce que vous voulez ?

Un adolescent obèse, au cou épais, avec une touffe de poils couleur de houille qui sortait du col en V de sa chemise, et qui portait une peau de bique ainsi qu'un chapeau de l'Africa Korps, ouvrit la bouche :

— Rouquin, si nous étions les Esclaves de Satan, c'est toi qu'on voudrait. Mais, comme on n'est pas des tapettes, c'est la belle dame qu'il nous faut.

— Cette poule est du tonnerre ! s'exclama un autre adolescent, un grand diable décharné au visage criblé de marques d'acné, à la pomme d'Adam saillante, et qui portait un anneau d'or à une oreille. Ses longs cheveux noirs et plats lui tombaient bien plus bas que les épaules et, par-devant, lui cachaient à demi les yeux.

— La plus chouette que j'aie jamais vue ! s'exclama un homme à la barbe hirsute, à la mâchoire édentée et la face couturée de cicatrices.

Kickaha savait quand il fallait garder le silence et quand il fallait parler, mais il avait parfois des difficultés à déterminer ce qui convenait le mieux. Il n'avait pour le moment ni le temps ni le goût de se lancer dans une querelle ; sa mission était sérieuse et importante. En fait, elle était vitale. Si la Cloche Noire réussissait à s'échapper et à s'adapter suffisamment à la Terre pour pouvoir créer d'autres Cloches, elle et celles de son espèce s'empareraient littéralement de la planète. Elle existait et, si on ne la tuait pas, alors adieu la Terre !... ou adieu l'humanité ! Les corps survivraient mais les cerveaux seraient vidés et occupés par des esprits étrangers !

Il était malheureux que le sauvetage interdît toute discrimination. Si les autres devaient être sauvés, alors ceux-ci le seraient aussi.

Mais, pour l'instant, il semblait qu'il y eût quelques doutes en ce

qui concernait la possibilité pour Kickaha de sauver qui que ce soit, à commencer par lui-même. Les huit avaient laissé leurs motos et avançaient avec dans les mains des armes de toute sorte. Trois d'entre eux balançaient de longues chaînes de bicyclette ; deux autres brandissaient des bouts de tuyau de métal ; le sixième tenait un couteau à lame rentrante ; le septième était armé d'un coup-de-poing américain et le dernier, d'un pic à glace.

— Vous comptez nous attaquer en plein jour et avec les flics à proximité ? demanda Kickaha.

L'adolescent qui était coiffé d'un chapeau de l'Afrika Korps répondit :

— Mon pote, s'il n'y avait eu que toi, nous t'aurions fichu la paix. Mais quand j'ai vu cette poule !... Quelle poupée ! Je n'en ai jamais vu une seule qui puisse rivaliser avec elle. Formidable ! Il nous la faut ! T'as entravé ?

Kickaha ne comprit pas ce dernier mot, mais cela n'avait pas d'importance. C'étaient des brutes, qui allaient avoir ce qu'elles cherchaient.

— Préparez-vous à mourir, dit-il.

Ils parurent surpris. Le jeune au chapeau de l'Afrika Korps dit :

— T'as de la classe, Rouquin, je te l'accorde. T'as vraiment du cran, et je t'admire, parole. Refile-nous la gonzesse, et on te la rendra dans une heure ou deux. « Afrika Korps » grimaça et ajouta : Naturellement, elle ne sera pas dans le même état qu'en ce moment, mais bon Dieu ! personne n'est parfait !

Kickaha s'adressa à Anania dans le langage des Seigneurs :

— Avec un peu de chance, nous allons pouvoir nous emparer d'une de ces motos. Elle nous conduira jusqu'à Los Angeles.

— Hé ! qu'est-ce que c'est que cette langue ? demanda « Afrika Korps ». Il fit un geste en direction des hommes qui balançaient des chaînes de bicyclette, et ils vinrent se placer en avant du groupe. Ils jetèrent leurs bras en arrière, prêts à frapper. Kickaha et Anania levèrent leurs anneaux, qui étaient simplement réglés de manière à paralyser, et appuyèrent sur la détente. Les trois hommes lâchèrent leurs chaînes, agrippèrent leur ventre et se plièrent en deux. La seconde décharge de rayons les atteignit au sommet de la tête et ils s'écroulèrent en avant. Leur face vira au rouge par suite de l'éclatement de certains vaisseaux sanguins. Lorsqu'ils reviendraient à eux, ils seraient hébétés et malades durant des jours leurs estomacs seraient douloureux et ils cracheraient le sang.

Les autres s'immobilisèrent et devinrent soudain d'une pâleur de craie.

Kickaha prit vivement le couteau qui pendait à sa ceinture et le lança. L'arme s'enfonça dans l'épaule d'« Afrika Korps » qui poussa un

hurlement et laissa tomber son pic à glace. Anania lui projeta un rayon, tandis que Kickaha neutralisait les hommes qui restaient.

Heureusement, aucune voiture n'apparut durant les minutes qui suivirent. Kickaha et Anania tirèrent les huit corps à demi inconscients sur le bord de la route et les poussèrent à coups de pied le long de la pente de la montagne. Ils roulèrent sur une dizaine de mètres et vinrent s'enchevêtrer sur une saillie de roc.

Les motos, sauf une, furent poussées à leur tour dans le ravin, mais à un endroit où il n'y avait rien pour les arrêter. Elles dégringolèrent la pente en sautant parfois en l'air et en se retournant, chacune suivant une trajectoire différente, et certaines se mirent à flamber. Kickaha le regretta, car il craignait que la fumée n'attirât du monde.

Kickaha avait répété à Anania ce que les hommes avaient l'intention de lui faire. Elle descendit la pente jusqu'à l'endroit où ils gisaient, régla son arme sur l'intensité de brûlure minimum, visa et, successivement, lança huit rayons qui détruisirent leurs pantalons et endommagèrent certaine partie de leur anatomie. De longtemps, ils n'oublieraient pas Anania. Ils la maudiraient sans doute après cela, sans savoir que Kickaha l'avait empêchée de les tuer.

Kickaha s'empara du portefeuille d'« Afrika Korps ». Le permis de conduire lui indiqua son nom : Alfred Roger Goodrich. Il ne ressemblait pas du tout à Kickaha, mais on ne pouvait remédier à cela. Entre autres choses, le portefeuille contenait quarante dollars.

Il expliqua à Anania comment il fallait qu'elle se tienne derrière lui et ce à quoi il fallait s'attendre lorsqu'ils seraient sur la route. Moins d'une minute plus tard, ils atteignirent l'autoroute et foncèrent vers Los Angeles. Le grondement du moteur ne ressuscita pas les souvenirs heureux du temps où il faisait de la moto en Indiana. L'attention qu'il devait soutenir le gênait et l'odeur de l'échappement de l'engin lui était désagréable. Il avait trop longtemps vécu sur un monde tranquille où l'air était pur.

Anania, encerclant sa taille de ses bras, demeura longtemps silencieuse. Il jeta une fois un regard en arrière et vit flotter ses longs cheveux. Ses yeux étaient mi-clos derrière les lunettes noires qu'elle avait prises à l'un des Butors, et l'ombre les rendait impénétrables. Plus tard, elle cria quelque chose mais le vent et le bruit du moteur rendirent ses mots inintelligibles.

Kickaha examina l'engin tout en roulant, et remarqua qu'un certain nombre d'accessoires avaient été déposés par son propriétaire, principalement pour réduire le poids de la moto. En particulier, il remarqua qu'il n'y avait pas de frein avant.

Lorsqu'il connut les qualités et les défauts de la machine, il roula en inspectant la route devant lui, mais ses pensées tendaient à être

ailleurs.

Il avait parcouru un long et fantastique chemin depuis le campus de l'université d'Indiana jusqu'à cette route tracée dans les montagnes du sud de la Californie. Lorsqu'il était en Allemagne avec la VIII^e Armée, il avait trouvé ce croissant de métal dur et argenté dans les ruines d'un musée. Il l'avait ramené avec lui à Bloomington et là, une nuit, un homme du nom de Vannax était apparu et lui avait offert une somme fantastique en échange du croissant. Il avait refusé l'argent. Plus tard, au cours de la même nuit, il s'était éveillé pour découvrir que Vannax s'était introduit dans son appartement. Il était occupé à placer un autre croissant près du sien, de manière à former un cercle. Kickaha s'était élancé sur Vannax et avait accidentellement posé les pieds à l'intérieur du cercle. Il s'était alors trouvé transporté dans un endroit des plus étranges.

Les deux croissants avaient formé une « porte », un dispositif propre aux Seigneurs qui permettaient une sorte de téléportation d'un univers à un autre. Kickaha s'était trouvé transporté dans un univers artificiel, un univers de poche, créé par un Seigneur du nom de Jadawin. Mais Jadawin ne se trouvait plus dans cet univers ; il en avait été chassé par un autre Seigneur, dépossédé et jeté sur la Terre. Jadawin avait perdu la mémoire et était devenu Robert Wolff.

L'histoire de Wolff (Jadawin) et de Kickaha (Finnegan) est longue et complexe. Wolff fut ramené dans son univers par Kickaha et, après une série d'aventures, il retrouva la mémoire. Il rentra également de nouveau en possession de sa souveraineté sur l'univers particulier qu'il avait créé, et il s'installa pour régner avec la femme qu'il aimait, Chryséis, dans le palais qui couronnait ce monde en forme de tour de Babel qui pendait au milieu d'un univers dont les « murs » délimitaient un volume d'espace moindre que celui du système solaire dans lequel se mouvait la Terre.

Peu de temps avant que ne commence cette histoire, Wolff et Chryséis avaient mystérieusement disparu, probablement à la suite de machinations ourdies par quelque Seigneur d'un autre univers. Kickaha avait alors rencontré Anania qui, avec deux autres Seigneurs, cherchait à échapper aux Cloches Noires. Les Cloches Noires, à l'origine, avaient été des dispositifs créés dans les laboratoires de biologie des Seigneurs et destinés à héberger leurs esprits lorsqu'ils voulaient se transférer d'un corps à un autre. Mais ces machines en forme de cloche, indestructibles, s'étaient muées en entités possédant leur propre intelligence. Elles avaient réussi à transférer leurs esprits dans le cerveau d'un certain nombre de Seigneurs et avaient alors engagé un combat secret contre les autres. Mais elles avaient été découvertes et une guerre longue et sauvage avait commencé, à la suite de laquelle elles avaient été capturées et emprisonnées dans un

univers spécialement créé pour la circonstance. Malheureusement, cinquante et une d'entre elles avaient réussi à s'échapper et, après dix mille ans de sommeil, avaient de nouveau réussi à s'introduire dans des corps humains et avaient de nouveau disparu.

Directement ou indirectement, Kickaha les avait tuées – toutes, sauf une. Cette dernière, qui occupait le corps d'un homme du nom de Thabuuz, avait gagné la Terre en empruntant une porte. Wolff et Chryséis avaient regagné leur palais juste à temps pour y être attaqués par les Cloches Noires et s'étaient échappés vers la Terre grâce à cette même porte qu'avait utilisée Thabuuz.

Maintenant, Kickaha et Anania étaient à la recherche de Wolff et de Chryséis. Et ils étaient également déterminés à pourchasser, à découvrir et à tuer la dernière Cloche Noire. Si Thabuuz réussissait à leur échapper, il pourrait, s'il disposait de suffisamment de temps, créer d'autres cloches avec lesquelles il pourrait commencer à mener une guerre secrète contre les humains de la Terre et, plus tard, envahir les univers privés des Seigneurs, vider les cerveaux de ces derniers pour les occuper ainsi que leurs corps. Les Seigneurs n'avaient jamais oublié les Cloches Noires, et chacun d'eux portait en permanence un anneau pouvant détecter les cloches métalliques de leurs vieux ennemis, anneau qui, en transmettant un avertissement grâce à un minuscule émetteur, alertait immédiatement le cerveau de chaque Seigneur.

Les peuples de la Terre ne savaient rien des Cloches Noires. Ils ne savaient rien non plus des Seigneurs. Kickaha était le seul Terrien à connaître leur existence et celle de leurs univers de poche.

Les peuples de la Terre seraient des proies sans défense entre les mains des Cloches Noires qui grâce à leurs antennes, videraient chaque homme de son esprit et y substitueraient le leur. La guerre serait si insidieuse que, sauf accident, les humains ne sauraient jamais qu'ils avaient été attaqués.

Thabuuz, la Cloche Noire, devait être découvert et tué.

Dans l'intervalle, le Seigneur de la Terre, nommé Red Orc, avait appris que cinq personnes s'étaient introduites dans son domaine par l'intermédiaire d'une porte. Ne sachant pas que l'une d'elles était une Cloche Noire, il essaierait de les capturer toutes les cinq. Et il était impossible de l'avertir de la présence de la Cloche Noire pour la simple raison qu'il était introuvable. Ni Anania ni Kickaha ne savaient où il vivait. En fait, quelques heures plus tôt, Kickaha ignorait même que la Terre eût un Seigneur.

Au bout d'une quinzaine de minutes, la route cessa de descendre et devint horizontale. À un croisement de routes, ils pénétrèrent dans une ville agréable, petite mais hautement commercialisée. Elle était nette et propre, avec de petites maisons blanches et quelques

constructions plus importantes. En longeant la rue principale, ils virent un snack-bar relativement important. À la terrasse étaient assis les autres Butors de Lucifer, mangeant des hamburgers et buvant du coca-cola ou de la bière. Ils levèrent la tête en entendant le bruit familier de la grosse Harley-Davidson. En apercevant le couple qui montait l'engin, l'un d'eux réagit instantanément. Il bondit vers sa machine, l'enjamba et manœuvra le kick-starter. C'était un adolescent de haute taille, à la chevelure hirsute et aux longues moustaches de Mongol. Il portait un chapeau d'officier de la cavalerie confédérée, une chemise de soie blanche avec de la dentelle au col et aux manches, un étroit pantalon noir brillant et des bottes bordées de fourrure.

Rapidement, les autres l'imitèrent. Kickaha doutait qu'ils eussent l'intention d'avertir la police ; il y avait quelque chose en eux qui indiquait que leurs relations avec les autorités n'étaient guère amicales. Ils se vengeraient de leurs propres mains sales. Toutefois, il était peu probable qu'ils entreprissent quoi que ce soit dans les limites de la ville.

Kickaha accéléra, tournant à fond la poignée de commande des gaz.

Quand ils eurent atteint une courbe qui faisait suite à la ville, Anania se retourna à demi. Elle attendit que le chef de file ne se trouvât plus qu'à quelques mètres derrière elle. Il était couché sur son guidon et grimaçait sauvagement. De toute évidence, il espérait les doubler et, ensuite les faire basculer ou stopper. Derrière lui, cinq autres motocyclistes fonçaient côte à côte, sur une même ligne. Ils étaient seuls sur leur machine. Ils étaient suivis à une vingtaine de mètres par les autres motos, qui portaient des couples.

Kickaha jeta un regard par-dessus son épaule et poussa un cri à l'intention d'Anania. Elle lança un rayon juste assez long pour partager en deux la roue avant de la moto du chef de file. L'avant de la machine s'abattit et l'adolescent à moustaches fut projeté en avant, sa bouche ouverte en un cri inaudible. Il heurta le macadam, où il demeura étendu sur le ventre, probablement pour un long moment. Les cinq motos qui suivaient l'évitèrent adroitement, en jaillissant sur le côté comme un banc de poissons, mais Anania coupa en deux la roue avant des deux plus proches et les trois autres freinèrent brutalement lorsqu'ils virent leurs camarades s'effondrer sur la chaussée. Les autres motos ralentirent juste à temps pour éviter d'entrer en collision avec celles qui les précédaient.

Kickaha sourit, tourna la tête et cria :

— Bon travail, Anania !

Puis son sourire disparut et il poussa un juron. Au bout de la courbe que dessinait la route, à moins d'un kilomètre derrière lui, une

voiture venait d'apparaître. Elle était noire et blanche, avec des lumières rouges sur le toit. Tous les espoirs qu'il pouvait avoir eu de la voir s'arrêter pour se rendre compte de ce qui se passait s'évanouirent vite. La voiture se déporta sur la gauche, mordit sur la banquette pour éviter les motos renversées puis fonça à la poursuite de Kickaha, sa sirène hurlant et ses phares rouges flamboyant.

La voiture était à environ cinquante mètres derrière eux lorsqu'Anania leva son arme et visa ses roues avant. Elle ne lança qu'un bref rayon qui ne fit qu'endommager le bord des pneus, mais ce fut suffisant pour qu'ils se partagent en deux... La voiture tangua un peu mais demeura en ligne. Toutefois, sa vitesse décru de façon si soudaine que les deux policiers qui l'occupaient furent violemment projetés en avant. Le son de la sirène mourut mais les lumières rouges continuèrent à flamboyer, tandis que la voiture s'immobilisait en cahotant.

Puis Kickaha et Anania atteignirent l'extrémité de la courbe et la voiture disparut à leurs regards.

— Si ces plaisanteries durent encore longtemps, nos armes seront bientôt à bout de charge, cria Kickaha. Bon Dieu, je voulais les garder pour les cas d'extrême urgence. Je ne pensais pas que nous aurions des ennuis si tôt. Et on ne fait que commencer.

Ils parcoururent huit kilomètres avant de voir une autre voiture de police, qui, elle, venait à leur rencontre. Elle disparut dans un creux de la route et demeura invisible durant une minute. Il cria : « Accroche-toi ! » obliqua, quitta la route et se lança le long d'une légère pente en direction d'un vaste champ où poussaient plus de pierres que d'herbe. Son but était un bouquet d'arbres distant d'une centaine de mètres et il l'avait presque atteint lorsque la voiture de police réapparut. Anania, qui se tenait du mieux qu'elle pouvait, cria que la voiture s'engageait dans le champ derrière eux. Kickaha ralentit. Anania tira en visant le sol devant la voiture. De la poussière brûlante jaillit le long du sillon puis les pneus avant explosèrent et le radiateur de la voiture se mit à cracher de l'eau et de la vapeur.

Kickaha vira et guida la moto vers la route, suivant un angle qui l'éloignait de la voiture de police. Les deux policiers qui l'occupaient bondirent sur le sol, levèrent leurs pistolets et tirèrent. Leurs chances d'atteindre la moto ou les passagers à cette distance étaient faibles, mais une balle perfora néanmoins le pneu arrière. Il y eut un « bang » et la moto se mit à tressauter. Kickaha coupa les gaz et l'engin s'immobilisa. Les deux policiers se mirent à courir vers eux.

— Bon Dieu, je ne voudrais pas les tuer ! dit Kickaha.

Pourtant...

Les policiers étaient de solides gaillards à la face rougeaude, et devaient avoir entre quarante et cinquante ans. Anania et Kickaha

portaient chacun un paquet pesant une trentaine de kilos, mais ils étaient tous deux physiquement âgés de vingt-cinq ans.

— Nous allons essayer de les rouler, dit Kickaha, et ils prirent leur course en direction de la route. Les deux policiers tirèrent de nouveau et crièrent mais ils ralentirent rapidement et se contentèrent bientôt de trotter à distance des deux fugitifs. Au bout de quelques centaines de mètres, ils s'arrêtèrent et regardèrent leurs proies disparaître au loin.

Kickaha sourit et entreprit de décrire un large arc de cercle qui le ramènerait à la voiture. Il regarda une fois derrière lui et vit que les deux policiers avaient réalisé qu'il les avait contraints à commettre une erreur. Ils s'étaient remis à courir, mais mollement. Leurs bras et leurs jambes s'agitèrent de moins en moins vite et, finalement, ils se contentèrent de marcher vers lui.

Kickaha atteignit la voiture, ouvrit la portière et arracha le micro de radiotéléphone. Puis il fouilla derrière le tableau de bord et arracha également tous les fils qui étaient connectés à l'appareil de radio. Lorsqu'il eut terminé, Anania l'avait rejoint.

La clé de contact était toujours en place, et les jantes des roues avant n'avaient pas été entaillées trop profondément. Il dit à Anania de monter, s'installa lui-même au volant et lança le moteur. Les deux flics se remirent à courir et tirèrent de nouveau, mais la voiture s'éloigna et s'engagea en cahotant à travers le champ, prenant de la vitesse à chaque seconde. Une balle étoila la lunette arrière, au moment précis où l'auto atteignait la route.

Au bout de trois kilomètres d'une conduite heurtée, dans un bruit de tenaille affreux, Kickaha décida de se débarrasser de la voiture. Il se rangea sur le bord de la route, jeta la clé de contact dans les herbes du bas-côté et, en compagnie d'Anania, reprit sa marche à pied. Ils avaient parcouru une cinquantaine de mètres lorsqu'il se retourna en entendant le bruit d'un véhicule. C'était un autobus qui se dirigeait dans la même direction qu'eux. Il était curieusement bigarré, avec des spirales, des points, des carrés et des cercles de couleurs brillantes. Au-dessus du pare-brise et sur les flancs, il portait l'inscription suivante écrite en lettres jaunes éclatantes bordées d'orange :

LE ROI DES GNOMES ET SES ŒUFS POURRIS.

Sous l'inscription, il y avait, peints en rouge et en jaune, des notes de musique, des clés musicales, de petites guitares et de petites batteries de jazz.

Durant un bref instant, en apercevant les visages qui se dessinaient derrière les vitres, Kickaha pensa que l'autobus avait été volé par les Butors de Lucifer. Il y avait de longs cheveux sales, des moustaches, des barbes, ainsi que le lourd maquillage et les longues chevelures plates des filles.

Mais les visages étaient différents ; ils étaient un peu sauvages, mais ils n'avaient rien de brutal ni de cruel.

Le bus ralentit dans un grincement de freins. Il s'immobilisa, une portière s'ouvrit et un adolescent barbu qui portait d'énormes lunettes en descendit et agita les bras vers eux. Ils coururent vers le véhicule et y grimpèrent, accompagnés par des rires et des accords de guitare.

L'autobus, que conduisait un jeune homme qui ressemblait à Buffalo Bill, redémarra. Regardant autour de lui, Kickaha vit les visages de neuf jeunes gens, six garçons et trois filles, qui lui souriaient. Trois hommes plus âgés, assis à l'arrière, jouaient aux cartes sur une petite table pliante. Ils levèrent les yeux, saluèrent d'une inclinaison de tête et reprirent leur partie. Une section du véhicule était cloisonnée. Ils surent plus tard qu'elle contenait des toilettes, un lavabo et deux petites cabines. Des instruments de musique, guitares, drums, un xylophone, un saxo, une flûte et une harpe étaient posés sur les sièges : ou dans les filets porte-bagages. Deux des filles portaient des chemisiers qui ne dissimulaient pas grand-chose de leur poitrine, des bas gris-noir, des jupes luisantes, et des colliers de verroterie multicolores. Leur maquillage était étonnant : paupières vertes ou argent, cils artificiels, cercles blancs autour des yeux, et elles avaient peint leurs lèvres en vert (!) et en mauve pâle (!). La troisième fille n'avait pas du tout de maquillage. Ses longs cheveux noirs et plats lui descendaient jusqu'à la taille et elle portait un étroit sweater sans manches, rayé de vert et de rouge et profondément décolleté, un jean collant et des sandales. Plusieurs des garçons étaient vêtus de pantalons à-pattes d'éléphant et de chemises à garnitures de dentelle. Tous avaient les cheveux longs.

Le Roi des Gnômes était un adolescent de petite taille à l'air tuberculeux, avec des cheveux très frisés, des moustaches en guidon de bicyclette et d'énormes lunettes posées à l'extrême bout de son nez. Il portait un anneau d'or à une oreille. Il se présenta : Lou Baum (né Goldbaum).

Kickaha donna son nom de Paul Finnegan. Quant à Anania, elle était Ann Finnegan. C'était sa femme, dit-il à Baum, et elle n'était arrivée que récemment de la Laponie finlandaise. Il fit ce mensonge parce qu'il ne pensait pas que quiconque dans le car connût le lapon.

— Du pays du renne ? dit Baum. Alors, c'en est une. Il siffla puis embrassa le bout de ses doigts, qu'il agita ensuite en direction d'Anania. Au poil, les gars. Dites-moi, l'un de vous deux joue d'un instrument ? Il regardait la valise de cuir que Kickaha transportait. Kickaha répondit que non. Il n'avait pas l'intention de dire qu'il avait autrefois joué de la flûte – 1945 – ni qu'il jouait d'un instrument qui ressemblait à une flûte de Pan lorsqu'il vivait parmi le peuple de l'Ours, sur le niveau amérindien des Mondes Superposés. Il n'avait pas

non plus l'intention de dire qu'Anania jouait d'un tas d'instruments, dont certains s'apparentaient à ceux de la Terre tandis que d'autres étaient totalement différents.

— Je me sers de cet étui à instrument comme d'une valise, dit Kickaha. Il y a un moment que nous sillonnons les routes, depuis que nous avons quitté l'Europe. Nous venons de passer un mois dans les montagnes, et maintenant nous avons décidé de visiter Los Angeles. Nous n'y sommes jamais allés.

— Alors, vous n'avez pas d'endroit où demeurer, dit Baum. Il parlait à Kickaha mais c'était Anania qu'il regardait. Ses yeux étincelaient et ses mains s'agitaient sans cesse, semblant remodeler la silhouette d'Anania dans l'air.

— Est-ce qu'elle chante ? demanda-t-il soudain.

— Pas en anglais, répondit Kickaha.

La fille en blue-jean se leva et dit :

— Laisse tomber, Lou. Tu n'as aucune chance avec cette fille. Son type te tuera si tu t'avises de poser une main sur elle ou c'est elle-même qui le fera. Elle en est capable, tu sais.

Lou parut secoué. Il s'approcha tout près de Kickaha et le fixa dans les yeux comme s'il regardait dans les lentilles d'un microscope. Kickaha sentit son haleine, qui exhalait une odeur âcre. Un moment plus tard, il crut comprendre de quoi il s'agissait. Les citoyens de la ville de Talanac, sur le niveau amérindien, sculptée dans une montagne de jade, fumaient un tabac narcotique qui chargeait leur haleine de la même odeur. Kickaha n'avait aucune certitude, naturellement, car il n'avait eu aucune expérience sur la Terre, mais il s'était toujours douté que le tabac était de la marijuana et que les Talanacs qui descendaient des anciens Olmecs du Mexique, en avaient emporté avec eux lorsqu'ils avaient franchi les portes aménagées par Wolff.

— Toi, tu es jalouse, dit Lou à la fille, dont le nom était Moo-Moo Nansen, après s'être écarté des yeux vert feuille de Kickaha.

— Il y a quelque chose de très étrange en eux, dit Moo-Moo. Ils sont très attirants, très forts et aussi très effrayants. Ce sont des créatures étrangères. Vraiment étrangères.

Kickaha sentit un picotement à la nuque. Anania, se rapprochant de lui, murmura dans le langage des Seigneurs :

— Je ne sais pas ce qu'elle raconte, mais je n'aime pas ça. Cette fille a le don de voir les choses. Elle est *zondra*.

Zondra n'a pas de traduction, même approximative. Le terme implique un mélange de psychologie et de clairvoyance, assorties d'un grain de folie.

Lou Baum secoua la tête et essuya la sueur qui perlait à son front, puis il ôta ses lunettes et en polit les verres. Ses yeux bleu pâle sans

expression clignotèrent.

— Cette poule est psychique, expliqua-t-il. Surnaturelle. Elle sait de quoi je parle.

— Je perçois des vibrations, dit Moo-Moo. Elles ne me trompent jamais. Je peux lire le caractère comme ça. (Elle fit bruyamment claquer ses doigts.) Mais il y a quelque chose en vous – spécialement en elle – que je ne saisis pas. C'est comme si vous n'apparteniez pas à ce monde, si vous voyez ce que je veux dire. Comme si vous étiez des Martiens... ou quelque chose dans ce genre.

Un adolescent petit et trapu, blond, avec des boutons d'acné sur le visage, que l'on avait simplement présenté sous le nom de l'Effaceur, leva les yeux depuis son siège, où il était occupé à accorder une guitare.

— Finnegan n'est pas martien, dit-il en souriant. Il a un accent plat du Midwest, comme les natifs de l'Indiana, de l'Illinois ou de l'Iowa. C'est un péquenot. Je me trompe ?

— Je suis un péquenot, dit Kickaha.

— Fermez tous les yeux, les gars, dit l'Effaceur d'une voix forte. Écoutez-le ! Continue à parler, Finnegan ! Si sa voix n'est pas la réplique exacte de celle de Gary Cooper, alors je veux être pendu.

Kickaha prononça quelques paroles à leur bénéfice, et tous se mirent à rire.

Cela sembla diminuer la tension de cristal que les paroles de Moo-Moo avaient produite. Moo-Moo sourit et retourna s'asseoir, mais ses yeux noirs continuèrent à observer les deux étrangers et Kickaha comprit quelle n'était pas satisfaite. Lou Baum s'assit à côté de Moo-Moo. Sa pomme d'Adam montait et descendait comme le plongeur d'une pompe. Son visage avait pris une lourde expression d'indifférence, presque d'engourdissement mais Kickaha savait que sa curiosité n'était pas satisfaite. Il était également effrayé.

Apparemment, Baum croyait à la faculté de psychisme de la fille. Il avait probablement aussi un peu peur d'elle.

Mais Kickaha ne s'inquiétait pas de cela. L'analyse des étrangers par Moo-Moo pouvait être simplement une manœuvre destinée à empêcher Baum de s'intéresser d'un peu trop près à Anania.

L'important, c'était d'atteindre Los Angeles le plus rapidement possible en évitant au maximum d'être détecté par les hommes d'Orc. Ce bus constituait une merveilleuse cachette pour eux et, dès qu'ils auraient atteint un endroit approprié de la zone métropolitaine, ils en descendraient. Et salut et bonne chance au Roi des Gnomes et à ses Œufs Pourris !

Il observa les autres passagers de l'autobus. Les plus âgés des hommes, ceux qui jouaient aux cartes, levèrent les yeux et le regardèrent, mais ils ne dirent rien. Un léger sentiment de répulsion

l'envahit lorsqu'il remarqua leurs têtes grises ou chauves, leurs formes épaissies et tassées, leurs yeux striés de rouge, leurs rides, leurs fanons et leurs ventres replets.

Durant les vingt années qu'il avait passées dans l'univers de Jadawin, il n'avait vu que quatre personnes âgées. Là, les humains vivaient un millier d'années, sauf accident ou homicide, et l'âge ne les marquait qu'au cours du dernier siècle de leur vie. Toutefois, très peu d'entre eux vivaient aussi longtemps. C'était la raison pour laquelle Kickaha avait oublié ce qu'étaient les vieilles gens.

Mais son sentiment de répulsion n'était rien comparé à celui qu'éprouvait Anania. Elle avait grandi et vécu dans un monde qui ne comprenait aucune personne physiquement âgée et, bien qu'elle eût maintenant l'âge de dix mille ans, elle n'avait jamais vécu dans des univers contenant des humains physiquement laids. Les Seigneurs constituaient un groupe esthétique, ils s'étaient débarrassés de tout ce qui était laid dans leurs univers et avaient donné aux survivants la chance de vivre une très longue jeunesse.

Baum s'avança dans le passage central et demanda :

— Tu cherches quelque chose ?

— Simple curiosité, répondit Kickaha. Il n'y a pas d'autre issue que la portière avant ?

— Il y a une sortie de secours dans le cabinet de toilette des dames. Pourquoi ?

— J'aime simplement connaître ces choses, dit Kickaha. Il ne voyait pas l'utilité d'expliquer qu'il avait l'habitude de chercher à connaître exactement le nombre des issues et leur accessibilité.

Baum, derrière lui, dit :

— T'as du cran, mon pote, ça, c'est certain. Mais ne sais-tu pas que c'est la curiosité qui a été la cause de la mort du chat ?

— Elle gardera ce chat-là vivant, répondit Kickaha.

Baum s'approcha tout près de lui. Il lui dit, en baissant la voix :

— Tu en pincas vraiment pour cette poule ?

L'expression était nouvelle pour Kickaha, mais il n'eut pas de difficulté à en comprendre le sens.

— Oui, répondit-il. Pourquoi ?

— Oh ! simplement parce que je suis vraiment mordu pour elle. Ne prends pas ça en mauvaise part, ajouta-t-il vivement en voyant les yeux de Kickaha s'étrécir. Moo-Moo est une vraie poupée, mais elle est un peu... surnaturelle, si tu vois ce que je veux dire. Elle dit que vous êtes deux êtres d'un autre monde, et qu'il y a quelque chose d'un peu étrange en vous, mais, moi, j'aime ça. Ce que je voulais te dire, c'est que si tu as besoin d'un peu de fric – disons mille ou deux mille dollars – on pourrait peut-être s'arranger. Tu me laisses ta poule et tu pars d'ici plus riche que quand tu es arrivé, si tu vois ce que je veux

dire.

Kickaha sourit et dit :

— Deux mille dollars ! Tu dois drôlement y tenir !

— Deux mille dollars ne se trouvent pas sous les sabots d'un cheval, mon pote, mais pour une poupée pareille...

— Si tu peux lâcher une telle somme, c'est que ton job doit drôlement te rapporter, dit Kickaha.

— Tu me fais marcher ! s'exclama Haum qui parut sincèrement surpris. Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais entendu parler de moi ni de mon groupe ! Nous sommes célèbres ! Nous sommes allés partout, nous avons atteint la cote 10 au hit-parade trente-huit fois, nous avons obtenu un disque d'or et nous avons donné des concerts au Bowl ! Et nous allons passer à nouveau au Bowl ! Mon pote, t'as vraiment pas l'air d'être dans le coup !

— J'ai été-absent pas mal de temps, dit Kickaha. Et que se passerait-il si je prenais ton argent et qu'Ann ne s'intéresse pas à toi ? Je ne peux pas l'obliger à devenir ta femme, tu sais.

Baum eut l'air froissé.

— Les filles s'offrent à moi par douzaines chaque nuit, répondit-il. Je ne plaisante pas. Je n'ai que l'embarras du choix. Et tu voudrais que cette Ann, la Fille-du-Renne, me dédaigne ? Moi, Baum, le Roi des Gnomes ?

Non seulement les traits de Baum étaient inharmonieux, mais il avait aussi plusieurs furoncles, et une dentition moins qu'esthétique.

— Tu as l'argent sur toi ?

Jusqu'alors la voix de Baum avait été interrogative et cajoleuse. Mais, pour répondre à cette question, elle devint triomphante et en même temps légèrement dédaigneuse.

— Je peux te donner mille dollars. Peut-être que Solly, mon agent, pourra en ajouter cinq cents. Et je te ferai un chèque pour le reste.

— C'est de la traite des blanches ! s'exclama Kickaha, qui ajouta : Tu n'as même pas vingt-cinq ans, et tu peux jeter l'argent par les fenêtres de cette manière ?

Il se rappela sa propre jeunesse à l'époque de la grande crise financière et à quel point il lui avait fallu travailler dur pour simplement survivre.

— Ou tu es cinglé, ou tu ne connais rien à rien, ou tu te paies ma tête, dit Baum.

Sa voix était chargée de mépris. Kickaha eut envie de lui rire au nez, et également de lui balancer son poing dans les dents. Mais il n'en fit rien. Il se contenta de dire :

— Je prendrai les quinze cent dollars. Tout de suite. Mais, si après ça Ann t'envoie promener, je t'avertis que je ne rendrai pas l'argent.

Baum regarda nerveusement dans la direction de Moo-Moo, qui s'était déplacée et était allée s'asseoir près d'Anania.

— Attends que nous soyons arrivés à Los Angeles, dit-il. Nous nous y arrêterons pour manger, et ensuite tu n'auras plus qu'à filer. Je te donnerai le fric juste avant que tu ne t'en ailles.

— Je te souhaite du plaisir au moment où tu expliqueras à Moo-Moo qu'Ann se joint à vous et que moi je me tire. D'accord, sauf sur un point. Le fric, il me le faut tout de suite. Sinon, je répète à Moo-Moo tout ce que tu viens de me dire.

Baum pâlit légèrement et sa mâchoire inférieure s'affaissa.

— Espèce de... murmura-t-il. T'as un sacré culot ! Tu penses que je veux te doubler, te donner aux bourres ?

— Et je veux une déclaration signée, expliquant la raison pour laquelle je reçois cet argent. Toute excuse légitime conviendra, dit Kickaha, en se demandant si le terme de « bourres » s'appliquait à la police.

— Il se peut que tu aies été hors du circuit pendant longtemps, mais tu n'as oublié aucune astuce, hein ? dit Baum, un peu moins méprisant maintenant.

— Il y a des gens comme toi partout, répondit Kickaha.

Il savait qu'Anania et lui-même auraient besoin d'argent, et qu'il n'aurait pas le temps de travailler pour en gagner ; et il n'avait pas l'intention d'en voler s'il pouvait éviter de le faire. Si ce spécimen d'humanité écoeurant et arrogant pensait pouvoir acheter Anania, alors qu'il paie afin d'avoir le privilège de découvrir s'il le pouvait ou non.

Baum fouilla dans une de ses poches et en sortit huit billets de cent dollars. Il les tendit à Kickaha puis s'approcha de son manager, un gros homme chauve qui fumait un énorme cigare. Le manager se mit à gesticuler violemment tout en jetant de noirs regards à Kickaha, mais il capitula néanmoins. Baum revînt avec cinq billets de cent dollars dans la main. Il griffonna quelques mots sur un morceau de papier, affirmant que l'argent était versé en remboursement d'une dette contractée envers Paul J. Finnegan. Après l'avoir donné à Kickaha, il insista pour avoir un reçu de la somme. Kickaha prit également le chèque correspondant au reste de l'argent dû, bien qu'il pensât ne jamais pouvoir l'encaisser. Il avait la certitude que Baum ferait opposition.

Kickaha laissa Baum et s'assit sur un siège sur lequel étaient empilés des magazines, des livres à bon marché et un exemplaire du *Los Angeles Times*. Il les feuilleta, un moment puis, lorsqu'il eut terminé, il tourna la tête et demeura longtemps absorbé par le paysage qui se déroulait derrière la vitre.

La terre avait assurément subi des changements depuis 1946.

S'arrachant à sa rêverie, il ramassa une carte routière de la région de Los Angeles, qu'il avait remarquée au milieu des magazines. En l'étudiant, il réalisa que Wolff et Chryséis pouvaient se trouver n'importe où dans l'immense étendue de la ville, il avait cependant la certitude que c'était dans cette direction qu'ils s'étaient dirigés, plutôt que vers le Nevada ou l'Arizona, car la porte la plus proche se trouvait dans la zone de Los Angeles. Il se pouvait même qu'ils se trouvassent dans un bus à quelques miles en avant d'eux.

Lorsque Wolff et Chryséis avaient abandonné le palais de l'univers de Wolff, en empruntant la porte menant à la Terre comme une sortie de secours afin de ne pas être tués par les envahisseurs, ils portaient les vêtements des Seigneurs. Il se pouvait même que Chryséis n'eût pas de vêtements du tout. Par conséquent, ils avaient été contraints de se procurer des habits en les empruntant à d'autres personnes. Il leur avait également fallu se procurer une paire de grandes lunettes foncées – car quiconque voyait les immenses yeux violets de Chryséis comprenait immédiatement qu'elle n'était pas une native de la Terre. En dépit de sa grande beauté, on ne pouvait s'empêcher de voir en elle une fantaisie de la nature. Mais tous deux étaient suffisamment pleins de ressources pour se sortir de cette situation, en particulier Wolff, qui avait passé, en tant qu'adulte, un plus grand nombre d'années sur la Terre que Kickaha.

Quant à Thabuuz, la Cloche Noire, il se trouvait maintenant dans un monde totalement étranger et effrayant. Il ne connaissait aucun des langages de la Terre et il lui fallait continuellement garder sa cloche avec lui, ce qui constituait pour lui un embarras et un inconvénient. Mais il pouvait s'être échappé dans n'importe quelle direction.

La seule chose que Kickaha pouvait faire, c'était de se diriger vers la porte connue la plus proche, dans l'espoir que Wolff et Chryséis auraient eu la même idée. S'ils s'y rencontraient, ils pourraient unir leurs forces, étudier un moyen d'action et la meilleure façon de localiser la Cloche Noire. Si Wolff et Chryséis ne se montraient pas, alors toute la responsabilité des opérations incomberait à Kickaha.

Moo-Moo s'assit près de lui. Elle posa une main sur son bras et s'exclama :

— Bon Dieu, quels muscles !

— Je n'ai pas à me plaindre, répondit-il en souriant. Maintenant que vous m'avez attendri avec vos commentaires sur ma force, qu'est-ce que vous avez à me dire ?

Elle se laissa aller contre lui, frotta son bras contre sa vaste poitrine et répondit ;

— Ce Lou ! Il ne peut pas voir une nouvelle fille à peu près bien faite sans s'enflammer comme de l'amadou. Il vous a parlé et a essayé de vous persuader de lui céder votre amie, n'est-ce pas ? Il vous a

offert de l'argent en échange ?

— Un peu, dit Kickaha. Et après ?

Elle effleura les muscles de sa cuisse et dit :

— On peut jouer à ce jeu à deux.

— Vous m'offrez également de l'argent ?

Elle s'écarta de lui et ses yeux s'agrandirent.

— Vous vous payez ma tête ! s'exclama-t-elle. Moi, offrir de l'argent ?

En d'autres circonstances, Kickaha eût joué le jeu jusqu'au bout. Or, il se trouvait que le destin de la race humaine sur la Terre dépendait uniquement de lui. Si la Cloche Noire réussissait à s'adapter à ce monde et à créer d'autres cloches, et qu'ensuite les esprits contenus par elles prennent possession des corps des êtres humains, alors viendrait le temps où... Moo-Moo elle-même deviendrait une chose sans âme, un corps et un cerveau habités par une autre entité.

C'était sans importance, toutefois. S'il fallait croire la moitié de ce qu'il venait de lire dans le journal et les magazines il semblait que la race humaine se fut déjà condamnée elle-même. Elle, et tout ce qui vivait sur la planète. Donc, ce ne serait peut-être pas une mauvaise chose qu'une invasion des êtres humains par les Cloches Noires. Les Cloches Noires étaient des êtres logiques et, si on leur en donnait l'opportunité, elles répareraient le gâchis que les humains semblaient avoir fait sur leur planète.

Kickaha frissonna légèrement. De telles pensées étaient dangereuses. Il ne devait y avoir ni trêve ni repos avant que la dernière Cloche Noire soit tuée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Moo-Moo, d'une voix qui avait perdu sa douceur. Vous ne me comprenez pas ?

Il lui tapota la cuisse et répondit :

— Vous êtes très jolie, Moo-Moo, mais j'aime Ann. Cependant, si le Roi des Gnômes réussit à faire d'elle un de ses Œufs Pourris, alors vous et moi nous jouerons de la musique ensemble. Et cette musique n'aura rien de comparable à la cacophonie que vomit la radio.

Elle eut un geste de surprise et demanda :

— Que voulez-vous dire ? Ce sont les Rolling Stones !

— Des Pierres qui Roulent qui n'amassent effectivement pas de mousse, dit-il.

— Vous n'êtes pas dans le coup ! s'exclama-t-elle. Vous êtes vraiment vieux jeu ? Êtes-vous sûr de ne pas avoir dépassé la trentaine ?

Il haussa les épaules. La musique populaire à la mode dans sa jeunesse ne l'avait jamais beaucoup emballé, mais c'était quelque chose d'agréable si on la comparait à ces rythmes aigus et stridents qui lui faisaient grincer des dents.

Le bus avait quitté la zone du désert et s'engageait maintenant dans une plaine verdoyante. Il fonçait sur la route, en dépit du trafic croissant. Le soleil frappait dur maintenant et l'air était chaud. Il était aussi rempli du grondement des moteurs des véhicules et empuanti par les vapeurs d'essence. Les yeux de Kickaha le piquaient, et il sentait une démangeaison à l'intérieur de ses narines. Une sorte de nuage gris couvrait toute la région et dissimulait l'horizon lointain.

Moo-Moo dit quelque chose au sujet du smog, qui était particulièrement épais à cette période de l'année et spécialement dans cette région. Kickaha avait lu quelque chose à propos du smog dans l'un des magazines, mais il ne connaissait pas l'origine de ce mot^[1]. Si c'était dans cette atmosphère que vivait le peuple du sud de la Californie, alors il ne s'attarderait guère dans ce pays. Les yeux d'Anania étaient rouges et larmoyants, elle reniflait et se plaignait d'un mal à la tête grandissant et d'une obstruction des sinus.

Moo-Moo s'éloigna, et Anania vint s'asseoir près de Kickaha.

— Tu ne m'avais jamais parlé de cela en me décrivant ton monde, lui reprocha-t-elle.

— Je l'ignorais, dit-il. C'est apparu après que j'eus quitté la Terre.

L'autobus continuait à foncer d'une manière insensée au milieu du trafic, zigzaguant entre les voitures, faisant force queues de poisson et autres irrégularités dangereuses. Le conducteur était couché sur le volant. Ses yeux semblaient flamboyer et sa langue pendait hors de sa bouche ouverte. Il ne prêtait pas la moindre attention aux coups de klaxon stridents ni aux pneus gémissant sous les coups de frein, mais faisait mugir son propre avertisseur lorsqu'il voulait effrayer les conducteurs des voitures qui se trouvaient trop près devant lui. Le timbre de son klaxon était puissant et profond et aux oreilles de ceux qui l'entendaient, il devait faire le même effet qu'un sifflet de locomotive. Certains des automobilistes embardaient et obliquaient vers des voies perpendiculaires, si rapidement parfois qu'ils éraflaient la carrosserie d'autres voitures.

Après un certain temps, la circulation devint si intense que l'autobus fut contraint de ralentir et parfois même de s'immobiliser. Puis survint un ralentissement général et les voitures se traînèrent littéralement sur la route. La chaleur et l'opacité du brouillard augmentèrent.

— Quand est-ce que tu feras installer l'air conditionné dans cette guimbarde ? demanda Moo-Moo à Baum. On gagne assez d'argent pour ça, non ?

— On n'emprunte pas assez souvent les autoroutes pour faire une telle dépense, dit le manager.

Kickaha fit part à Anania de la proposition de Baum.

— Je ne sais pas si je dois rire ou vomir, répondit-elle.

— Un peu de l'un et de l'autre t'aiderait, dit Kickaha. Eh bien, je promets de ne pas essayer de te raisonner si tu décides de le préférer à moi. Ce qui, à mon avis, a une chance sur cent de se produire.

Tu me vends. Tourmentes-toi un peu pendant que je réfléchis afin de prendre ma décision.

— D'accord, répliqua-t-il.

Il se leva, longea lentement le couloir central et alla regarder ce qui se passait à l'arrière de l'autobus. Au bout d'un moment, il fit demi-tour et revint s'asseoir près d'Anania.

— Il y a une grosse Lincoln Continental noire qui nous suit, dit-il d'une voix basse. J'ai reconnu l'un des hommes qui l'occupent. Je l'ai vu dans mes jumelles lorsque j'examinais le sol depuis la caverne.

— Comment peuvent-ils nous avoir découverts ? demanda-t-elle. Sa voix était égale mais tout son corps était tendu.

— Peut-être s'agit-il d'une simple coïncidence, répondit-il. Peut-être ignorent-ils qu'ils se trouvent aussi près de nous.

Pourtant ce n'était certainement pas une coïncidence. Mais comment avaient-ils pu les rattraper ? Étaient-ils postés quelque part sur la route et les avaient-ils vus monter dans l'autobus ?

À moins que Red Orc ne possédât une organisation si étendue que quelqu'un, à bord de l'autobus, lui eût signalé la présence des deux fugitifs ?

Il abandonna cette dernière spéculation – c'était de la démente pure. Seul le temps montrerait s'il s'agissait ou non d'une simple coïncidence. Il retourna à l'arrière de l'autobus et examina les passagers de la voiture.

En fait, ils ne semblaient pas s'intéresser particulièrement à l'autobus. Ils avaient l'air de se disputer vigoureusement. Trois d'entre eux, qui avaient le teint basané, paraissaient avoir entre quarante et quarante-cinq ans. Le quatrième était un jeune homme aux cheveux blonds coupés à la Jules César. Kickaha les étudia longuement, jusqu'à ce que leurs traits soient gravés dans sa mémoire. Puis il fit demi-tour et marcha jusqu'au siège qui se trouvait à côté de celui du conducteur.

Au bout d'un moment, le trafic s'accéléra. L'autobus traversa de sinistres zones industrielles et longea l'arrière de constructions délabrées. Le smog gris-verdâtre ne s'épaissit pas, mais son action corrosive augmenta.

— Est-ce que ceux de ton peuple vivent tout le temps dans cette saleté ? demanda Anania. Il faut qu'ils soient drôlement rudes !

— Tu en sais autant que moi là-dessus, répondit Kickaha.

Baum, qui était assis près de Moo-Moo, se souleva soudain de son siège et dit au conducteur :

— Jim, quand tu arriveras à proximité du centre civique, arrête-toi près d'un snack. J'ai faim.

Les autres protestèrent. Pourquoi ne pas attendre d'être arrivés jusqu'à leur hôtel pour manger ? Ils y seraient dans une demi-heure. Baum ne pouvait-il patienter jusque-là ?

— J'ai faim ! hurla-t-il, (Il jeta un regard sauvage à ses compagnons et battit une sorte de mesure avec ses pieds.) J'ai faim ! Je ne veux pas attendre plus longtemps. Si nous continuons à nous traîner à travers tous ces minables en auto, nous resterons une semaine sans bouffer ! Mangeons maintenant.

Les autres haussèrent les épaules. De toute évidence, ce n'était pas la première fois qu'ils le voyaient se comporter de cette manière. On eût dit qu'il allait se mettre à appeler sa mère et à continuer à taper des pieds coléreusement comme un bébé si on ne lui donnait pas satisfaction.

Pourtant, cette fois, ce n'était pas un caprice. Moo-Moo roula des yeux puis s'approcha de Kickaha et dit :

— Il est en train de vous expliquer qu'il est temps pour vous de nous laisser tomber. Rouquin. Vous feriez bien de rassembler vos biens terrestres et de dire adieu à votre petite amie.

— Cette situation n'est pas nouvelle pour vous, hein ? dit Kickaha en souriant. Qu'est-ce que vous rend si sûre qu'Ann va demeurer avec vous ?

— Je ne suis sûre de rien, répondit Moo-Moo. J'ai senti qu'il y avait quelque chose d'étrange en vous deux, et ce sentiment ne m'a pas quittée. En fait, il n'a cessé d'augmenter.

Elle surprit Kickaha en ajoutant :

— Vous deux, vous êtes-en train de vous sauver, n'est-ce pas ? D'essayer d'échapper aux flics. Et aux autres. Il y a quelque chose de pire que la police. Quelque chose qui vous talonne. Je flaire le danger.

Elle lui serra le bras, se pencha et murmura :

— Si je puis vous être d'une aide quelconque, je serai à l'hôtel Beverly Hilton pour une semaine. Ensuite, nous partirons pour San Francisco. Téléphonez-moi. Je dirai à l'hôtel qu'on vous laisse entrer. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Kickaha se sentit réchauffé par l'intérêt qu'elle lui portait et par son offre de l'aider. Mais, en même temps, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle pouvait en savoir plus sur son compte que n'importe lequel de ses soi-disant amis à lui. Était-il possible qu'elle fût liée à Red Orc ?

Il rejeta immédiatement cette possibilité. Sa vie avait été si pleine de danger, situation périlleuse après situation périlleuse, qu'il avait adopté pour survivre l'habitude de toujours considérer le pire et d'envisager des actions permettant de l'éviter. Dans le cas présent, elle pouvait n'être rien de plus qu'une « psychique », ou du moins un être particulièrement sensitif.

Le bus quitta l'autoroute et obliqua vers le centre civique. Kickaha aurait aimé pouvoir admirer les constructions qui s'élevaient en cet endroit, et qui lui rappelaient celles de Manhattan, mais il observait la grosse Lincoln noire et ses quatre occupants.

Elle avait changé de direction en même temps que l'autobus et était maintenant séparée de lui par deux voitures. Kickaha aurait voulu concéder qu'il s'agissait là d'une autre coïncidence, mais il ne pouvait s'empêcher d'en douter.

L'autobus obliqua vers un des angles d'un parking au centre duquel se trouvait un vaste snack-bar. Il s'immobilisa, les portes s'ouvrirent et le conducteur sauta sur le sol le premier. Baum prit la main d'Anania et l'aida à descendre. Kickaha remarqua cela du coin de l'œil, car il continuait à observer la Lincoln. Elle s'était rangée à un emplacement libre et cinq voitures la séparaient du snack.

Baum fut immédiatement entouré par cinq ou six adolescentes qui hurlaient son nom et proféraient des exclamations inintelligibles. Elles essayaient également de le toucher. Baum leur sourit et agita les mains pour leur signifier de s'écarter. Après une minute de combat, aidé par ses compagnons les plus âgés, il parvint à les refouler.

Kickaha, qui portait sa valise à instrument, descendit de l'autobus derrière Moo-Moo et la suivit à travers les tables de pique-nique surmontées de bâches douteuses jusqu'à l'endroit où Baum et Anania s'étaient assis. Une serveuse leur apporta des hamburgers, des hot-dogs, des laits de poule et des coca-cola. Kickaha se mit à saliver lorsqu'il vit son hamburger. Seigneur ! Plus de vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait mangé le dernier ! Il mordit dedans et ensuite mâcha lentement. Il y avait quelque chose dans la viande qu'il n'aimait pas un élément impossible à identifier. Cette substance désagréable semblait également se trouver dans la laitue et dans la sauce tomate. Anania grimaça et dit, dans le langage des Seigneurs :

— Qu'est-ce que vous mettez dans cette nourriture ?

Kickaha haussa les épaules et répondit :

— Sans doute de l'insecticide, bien qu'il paraisse difficile de le détecter au goût à la dose d'une partie par million. De toute manière, il y a quelque chose.

Ils apprécièrent davantage le lait de poule au chocolat. Il était aussi épais, crémeux et délicieux qu'il se le rappelait. Anania montra son appréciation par un hochement de tête.

Les quatre hommes étaient demeurés à l'intérieur de la Lincoln et ils observaient Kickaha et Anania. En fait, tout le groupe.

Baum se tourna vers Kickaha et dit :

— Okay, Finnegan. L'affaire est conclue. Casse-toi.

Kickaha lui rendit son regard et répondit :

— En concluant le marché, nous avons spécifié que je ne m'en

irais que si elle était d'accord pour rester avec toi.

Baum se mit à rire et dit :

— Je vais essayer de partager tes sentiments, mon pote rustique du Midwest. Regarde-moi. Peut-être vais-je t'apprendre quelque-chose.

Il se pencha vers Anania, qui bavardait avec Moo-Moo. Moo-Moo le regarda, puis se leva et s'écarta. Kickaha observa Baum et Anania. La conversation fut brève, et l'action abrupte et explosive.

Anania frappa si brutalement Baum au visage que le bruit couvrit celui que faisait ses fans et le grondement du trafic, il y eut un bref silence dans un court rayon autour de Baum, suivi des cris de colère émis par ses admiratrices. Baum poussa lui-même un cri de rage et lança son poing droit en direction d'Anania. Elle se jeta vivement sur le côté et glissa à bas du banc, mais ensuite les gens qui l'entouraient la dissimulèrent au regard de Kickaha. Il rafla un peu de monnaie abandonnée sur la table par les consommateurs. Il la mit dans sa poche et plongea au milieu de la mêlée. Il faillit être renversé par la bousculade causée par ceux qui cherchaient à s'échapper. Les adolescentes foncèrent sur lui, les ongles en avant, en hurlant d'une manière hystérique.

Soudain, il y eut une ouverture. Il vit Baum qui était allongé sur le ciment, les jambes repliées et se comprimant l'aîne avec les mains. Près de lui, une fille était assise sur le sol et se tenait l'estomac. Une autre fille était penchée sur une table de bois et elle faisait des effort9 pour vomir. Kickaha agrippa la main d'Anania et cria :

— Viens ! Ceci est l'occasion que nous attendions !

La valise à instrument dans son autre main, il l'entraîna vivement vers la partie arrière du parking. Juste avant d'atteindre une allée étroite entre deux énormes buildings, il jeta un regard derrière lui. La voiture de ses poursuivants n'avait pas bougé, mais trois hommes en étaient descendus. Ils virent leurs proies et se mirent à courir derrière elles. Ils n'étaient pas assez stupides pour sortir leurs armes avant de les avoir rejointes. Mais il n'entrait pas dans l'intention des fugitifs de se laisser rejoindre.

Tout en courant le long de l'allée, Kickaha réfléchissait. Après tout, pourquoi pas ? Il peut s'écouler des années avant que je puisse trouver Red Orc, tandis que si je me laisse capturer par ceux qui travaillent pour lui...

La rue suivante était aussi animée que celle qu'ils avaient laissée derrière eux. Ils cessèrent de courir, se contentant de marcher d'un pas rapide. Une voiture de police, qui suivait la même direction qu'eux accéléra soudain tout en allumant ses projecteurs rouges. Elle prit le virage dans un miaulement aigu des pneus, poursuivie par les imprécations d'un vieil homme manifestement ivre.

Kickaha jeta un regard par-dessus son épaule, les trois hommes les

suivaient toujours, mais ils ne faisaient aucun effort pour les rattraper. L'un d'entre eux parlait dans quelque chose qu'il dissimulait dans le creux de sa main. Il s'adressait soit à l'homme demeuré dans la voiture, soit à son chef. Kickaha comprenait maintenant que les appareils de communication par radio étaient beaucoup plus petits qu'en 1946 et que l'homme devait utiliser un appareil miniature tout à fait commun. Mais il se pouvait également qu'il utilisât un dispositif inconnu sur Terre sauf de ceux qui travaillaient pour Red Orc.

Ils continuèrent à marcher. Kickaha regarda une nouvelle fois derrière lui lorsqu'ils eurent parcouru la distance de deux blocks. La grosse Lincoln noire, qui avait suivi, s'était arrêtée et les trois hommes reprenaient place à l'intérieur. Kickaha s'immobilisa devant une boutique de prêteur sur gages et regarda à travers la vitrine sale les objets de toute nature qui encombraient la devanture, épaves de l'espérance humaine. Il murmura :

— Nous allons leur donner une chance de nous prendre. Je ne sais pas s'ils auront assez de culot pour s'emparer de nous en plein jour mais, s'ils le font, voici ce que nous ferons nous-mêmes...

Il s'interrompit, car la Lincoln les avait rejoints et stoppait à leur hauteur.

Kickaha se retourna et sourit aux quatre hommes. Les deux portières de droite s'ouvrirent et trois hommes sautèrent sur le trottoir. Ils s'approchèrent du couple, les mains enfoncées dans les poches de leurs manteaux. À ce moment, une sirène mugit au bas de la rue. Les trois hommes tournèrent la tête d'une secousse pour regarder la voiture de police qui venait soudain d'apparaître. Elle fonçait entre les voitures, obliqua sèchement pour éviter la Lincoln et franchit un feu de circulation au moment où il passait au rouge. Puis elle continua à foncer. De toute évidence, elle se dirigeait vers l'endroit où avait eu lieu la bousculade quelques instants auparavant.

Les trois hommes avaient fait demi-tour d'une manière très naturelle et marchaient vers la Lincoln. Kickaha prit avantage de l'intérêt qu'ils portaient à la voiture de police et, avant qu'ils aient pu se retourner de nouveau, il était derrière eux. Il enfonça ses phalanges dans le dos de l'homme le plus âgé et dit :

— Je vous traverse d'une balle si vous créez des difficultés.

Anania, de son côté, en avait fait autant au jeune homme à la chevelure blonde hirsute. Il se raidit et sa mâchoire inférieure s'affaissa, comme s'il n'arrivait pas à croire que non seulement la situation s'était renversée au profit de leurs proies, mais que cela s'était produit en présence d'au moins cinquante témoins.

Le klaxon de la Lincoln se mit à résonner. L'homme qui était au volant fit des gestes en direction de ses compagnons pour leur signifier de se dépêcher, puis il s'aperçut de Kickaha et Anania se tenaient tout

contre le dos de deux d'entre eux. Le troisième homme, qui avait entendu ce que Kickaha avait dit, fit signe au conducteur de s'en aller. Le moteur de la Lincoln rugit et la voiture démarra dans un bruit de pneus déchirant. Elle vira dans la première rue à droite sans même ralentir.

— Réaction rapide et intelligente ! dit Kickaha à l'homme qui se tenait devant lui. Un point pour vous ! Le troisième homme fit mine de vouloir s'écarter.

— Je tue ce type si vous ne revenez pas ! menaça Kickaha.

— Alors tuez-le ! répondit l'homme, qui continua à s'éloigner.

Kickaha s'adressa à Anania dans le langage des Seigneurs.

— Laisse filer le tien ! Nous allons garder celui-ci et l'emmener dans un endroit tranquille où nous pourrons l'interroger.

— Que ferons-nous pour empêcher les autres de nous suivre ?

— Rien. Pour l'instant, cela n'a pas d'importance.

Cela en avait, mais il ne voulait pas que les autres pensent ainsi.

Le blond le regarda en ricanant et s'écarta à son tour. Il y avait toutefois dans sa démarche quelque chose qui le trahissait. Il était infiniment soulagé d'avoir pu s'en tirer sans mal.

Kickaha avertit alors le dernier homme de ce qui lui arriverait s'il essayait de s'enfuir. L'autre ne répondit pas. Il paraissait très calme. Un authentique professionnel, pensa Kickaha. Il aurait peut-être été préférable de garder le jeune homme blond, qui ne donnait pas l'impression d'être aussi dur. Mais il était trop tard maintenant pour modifier la situation.

Le problème était maintenant le suivant : où emmener l'homme pour le questionner ? Ils se trouvaient au centre d'une vaste métropole qui ne leur était pas familière, il devait y avoir des hôtels de troisième ordre dans ce quartier, à en juger par l'apparence des immeubles et la tenue vestimentaire de la plupart des piétons. Il était peut-être possible de louer une chambre et d'y interroger leur captif. Mais il ferait tout échouer s'il ouvrait la bouche et se mettait à crier. Et, même s'ils réussissaient à l'entraîner dans une chambre d'hôtel, ses compagnons, qui l'auraient suivi, ne manqueraient pas de rappliquer après avoir demandé des renforts. La chambre d'hôtel deviendrait alors un piège.

Kickaha donna un ordre et tous trois se mirent en marche. Il se tenait à la gauche de l'homme et Anania à sa droite. Il étudia le profil de son captif, qui avait un visage brutal mais énergique. L'homme, qui était âgé d'une cinquantaine d'années, avait le teint olivâtre, des yeux bruns, un grand nez en bec d'aigle, une bouche épaisse et un menton massif. Kickaha lui demanda son nom et l'homme grommela :

— Mazarin.

— Pour qui travaillez-vous ?

— Pour quelqu'un avec qui il vaut mieux ne pas avoir d'histoire, répondit Mazarin.

— Si vous me dites qui est votre patron et comment je peux le rencontrer, je vous laisserai aller, dit Kickaha. Si vous refusez, je vous torturerai jusqu'à ce que vous parliez. Vous savez que le courage de tout homme a ses limites. Je pense que vous résisterez longtemps, mais il faudra bien que vous capituliez.

L'homme haussa ses larges épaules et répondit :

— Bien sûr. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

— Êtes-vous vraiment loyal à ce point ? demanda Kickaha.

L'homme le regarda d'un air méprisant.

— Non, mais je suis persuadé que vous n'aurez pas la chance d'entreprendre quoi que ce soit. Et je n'ai pas l'intention d'en dire plus.

Il ferma la bouche et détourna son regard.

Ils avaient parcouru la distance de deux blocs. Kickaha regarda derrière lui. La Lincoln avait reparu et, après avoir récupéré les deux hommes, elle avançait lentement en longeant le trottoir.

Kickaha avait la certitude que les trois hommes avaient pris contact avec leur patron et attendaient des renforts. Il se trouvait dans une impasse.

Soudain il se mit à sourire.

Il parla rapidement à Anania, puis fit obliquer Mazarin jusqu'au ras du trottoir. Ils attendirent jusqu'à ce que la Lincoln soit à proximité puis se remirent en marche. Les trois occupants de la voiture les regardaient comme s'ils n'en croyaient pas leurs yeux. Il y avait aussi de l'appréhension dans leur regard. La voiture s'arrêta lorsque Kickaha leur fit un geste de la main. Les deux hommes assis à droite avaient leurs armes braquées, et ils en dissimulaient le canon avec leur main gauche du mieux qu'ils pouvaient.

Kickaha poussa Mazarin devant lui, et ils marchèrent vers la Lincoln, côté conducteur. Anania, pour sa part, s'immobilisa à deux mètres environ du flanc droit de la voiture.

— Montez ! ordonna Kickaha à Mazarin.

L'homme lui lança un regard indéchiffrable. Il ouvrit la portière arrière et commença à pénétrer dans le véhicule. Kickaha le poussa et s'installa auprès de lui. Au même moment, Anania s'approcha de la voiture. Le conducteur et les deux autres hommes s'étaient retournés pour regarder Kickaha. Elle appuya sur la détente de son anneau, qui avait conservé suffisamment d'énergie, en visant le front de l'homme qui était assis à la droite du conducteur. Il plongea en avant au moment précis où de son côté, Kickaha paralysait Mazarin.

Le jeune homme blond, qui se tenait à droite, sur la banquette arrière, visa Kickaha et dit :

— Vous devez avoir perdu l'esprit ! Ne faites pas un mouvement, sinon je vous truffe de plomb !

Le rayon énergétique l'atteignit à l'arrière de la tête, traversa l'épaisseur de la boîte crânienne et brûla au premier degré, sur une certaine épaisseur, les cellules de son cerveau. Sa tête s'affaissa en avant comme sous l'effet d'un coup de poing, et le réflexe agit sur son doigt, qui pressa la détente de son pistolet. Le 38 automatique tira une fois, résonnant comme le tonnerre dans l'enceinte de la voiture.

Mazarin, de son côté, avait fait, sous la décharge, un bond de son siège puis s'était écroulé en arrière en écartant les bras, son poing droit venant frapper Kickaha à la poitrine. Maintenant, il gisait mollement appuyé contre lui.

La conducteur poussa un hurlement et démarra en trombe. Anania dut faire un bond en arrière pour éviter d'être entraînée. Kickaha cria quelque chose, mais l'homme continua à écraser l'accélérateur sous sa semelle. En réponse, il cria une obscénité. Il avait l'intention de continuer à foncer, même si le feu était rouge à l'intersection, pensant sans doute que Kickaha serait trop effrayé par le résultat s'il tentait de le frapper.

Néanmoins, Kickaha le paralysa et la voiture se mit immédiatement à ralentir. Mais elle ne s'immobilisa pas et entra en collision avec l'arrière d'un autre véhicule, qui attendait que le feu passe au vert. Kickaha s'était jeté sur le plancher derrière le siège du conducteur juste avant l'impact. Il fut projeté en avant en même temps que l'arrière de la banquette mais ce fut le corps du conducteur qui supporta la presque totalité de l'effet du choc.

Immédiatement après, Kickaha ouvrit la portière et sauta sur le sol. L'homme qui se trouvait dans le véhicule tamponné demeurait immobile, l'air étonné. Kickaha se pencha à l'arrière de la Lincoln et prit les portefeuilles de Mazarin et de l'autre homme dans la poche de leur veste. La carte grise de la voiture ne se trouvait ni sur la colonne de direction ni dans la boîte à gants. Kickaha ne pouvait pas se permettre de demeurer plus longtemps sur la scène de l'accident. Il s'écarta puis se mit à courir lorsqu'il entendit un cri derrière lui.

Il retrouva Anania à l'intersection et ils obliquèrent vivement vers la gauche. Seul un homme s'était lancé à la poursuite de Kickaha, mais il s'était immobilisé en voyant le regard que ce dernier lui lançait et avait vivement fait demi-tour.

Kickaha héla un taxi, dans lequel ils s'engouffrèrent. Se remémorant la carte de Los Angeles qu'il avait étudiée dans l'autobus, il ordonna au chauffeur de les conduire à Lorraine, au sud de Wilshire Boulevard.

Anania ne lui demanda pas ce qu'il comptait faire, car il lui avait dit de rester muette. Il ne voulait pas que le chauffeur de taxi se

rappelle une femme qui parlait un langage étranger et qui était d'une beauté surnaturelle, non plus que leurs vêtements, qui les faisaient ressembler plus ou moins à des vagabonds.

Il fit arrêter le taxi devant un immeuble à usage d'appartements, paya le chauffeur et lui donna un dollar de pourboire. Puis Anania et lui gravirent les marches du perron de l'immeuble et pénétrèrent dans le couloir, qui était vide. Après avoir attendu jusqu'à ce qu'ils soient sûrs que le taxi serait hors de vue, ils ressortirent et revinrent sur leurs pas en direction de Wilshire. Là, ils montèrent dans un autobus.

Après plusieurs minutes, ils descendirent à un arrêt.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Anania, bien qu'elle ne parût guère s'intéresser à la suite des opérations. Elle regardait la station d'essence qui se trouvait de l'autre côté de la route. Son architecture était également nouvelle pour Kickaha. Il ne pouvait guère la comparer qu'à un dessin issu d'un épisode de Flash Gordon. Anania, pour sa part, avait vu de nombreux styles différents. Une femme ne vit pas dix mille ans et dans des univers différents sans voir une infinie variété de styles dans la construction. Mais, sur cette Terre, c'était vraiment un mélange confus et désordonné.

Kickaha lui expliqua ce qu'il envisageait à présent. Ils allaient se diriger vers Hollywood et chercheraient un hôtel ou un motel bon marché dans un des quartiers pauvres. Il avait appris, en feuilletant les magazines et les journaux, que cette région fourmillait de gens de passage – on les appelait maintenant les hippies – ainsi que de nombreux jeunes gens plus ou moins extravagants. Leurs vêtements et leur manque de bagages n'attireraient pas la curiosité.

Ils prirent un taxi qui, en dix minutes, les conduisit à Sunset Boulevard. Une fois là, ils marchèrent durant un moment. Le soleil se couchait, et la ville s'illumina. Sunset Boulevard commença à se remplir de voitures, qui roulaient pare-chocs contre pare-chocs. Les trottoirs commençaient aussi à être encombrés, principalement par ces « hippies » dont on parlait dans les magazines. Il y avait également un certain nombre de personnages assez originaux et sophistiqués, ce à quoi il fallait s'attendre dans une ville comme Hollywood.

Ils s'arrêtèrent et posèrent des questions au sujet d'un logement possible à un groupe d'adolescents qui semblaient errer sans but. Un jeune homme dont la chevelure tombait sur les épaules et qui arborait une épaisse moustache style 1890 et des favoris, mais qui portait des vêtements apparemment coûteux, leur fournit une information intéressante. Il aurait voulu bavarder un peu plus longtemps et il les invita même à venir dîner avec lui. Il était évident qu'il était fasciné par Anania, pas par Kickaha. Kickaha lui répondit :

— Nous nous verrons plus tard dans les parages, et le couple s'éloigna. Une demi-heure plus tard, ils étaient dans leur chambre

dans un motel situé dans une rue secondaire. La chambre n'avait rien de luxueux mais elle était plus que convenable aux yeux de Kickaha, qui avait passé la plupart des vingt-quatre années précédentes dans des conditions plutôt primitives. Mais elle n'était pas aussi tranquille qu'il l'eût désiré, car une party se déroulait dans la pièce voisine. Une radio ou un tourne-disque tonitruait un des spécimens les plus grinçants de rock, et de nombreuses voix hurlantes l'accompagnaient. Pendant qu'Anania prenait une douche, il étudia le contenu des portefeuilles qu'il avait pris aux deux hommes de la voiture. Frédéric James Mazarin et Jeffrey Velasquez Ramos, selon les indications de leurs permis de conduire, habitaient Wilshire Boulevard. Sa carte lui montra que l'adresse se trouvait à proximité des limites de Wilshire. Il supposa que les deux hommes vivaient à l'hôtel. Mazarin était âgé de quarante-huit ans et Ramos de quarante-six. Les autres documents contenus dans les portefeuilles étaient des cartes de crédit (presque inconnues en 1946, s'il avait bonne mémoire), quelques photos des deux hommes en compagnie de deux femmes et une autre photo représentant une femme qui pouvait être la mère de Ramos. Il y avait également de l'argent (trois cent vingt dollars) et un morceau de papier dans le portefeuille de Mazarin, qui comportait une série d'initiales placées sur une colonne, avec en regard dix numéros de téléphone.

Kickaha pénétra dans la salle de bains et écarta le rideau de la douche. Il dit à Anania qu'il allait se rendre à la cabine téléphonique publique qui se trouvait de l'autre côté de la rue.

— Pourquoi ne te sers-tu pas de l'appareil qui se trouve ici ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il faut passer par l'intermédiaire du standard de l'hôtel, répondit-il. Je ne veux pas prendre le risque d'être repéré.

Il longea plusieurs blocs jusqu'à un drugstore, où il fit de la monnaie. Il demeura là un moment, se demandant s'il ne pouvait pas téléphoner de cet endroit, puis il décida d'utiliser l'appareil de la cabine qui se trouvait en face de son motel. De cette manière, il pourrait observer l'entrée du motel pendant qu'il téléphonerait.

Il s'arrêta un instant devant le rayon de livres et journaux du drugstore. Il y avait fort longtemps qu'il n'avait pas lu un livre. Oh ! il avait bien lu des ouvrages tishquetmoacs, mais ils ne publiaient rien d'autre que des textes scientifiques, historiques et théologiques. Le peuple du niveau appelé Atlantis avait publié des ouvrons de fiction, mais il avait passé très peu de temps parmi ses habitants, bien qu'il eût à plusieurs reprises envisagé d'y séjourner. Il existait également des livres édités par la civilisation sémitique de Khamshem et celle, germanique, de Dracheland, mais le nombre des romans et les genres étaient limités. Le palais de Wolff avait comporté une bibliothèque

contenant vingt millions de volumes – ou d'enregistrements de volumes – mais Kickaha n'y avait pas non plus séjourné suffisamment longtemps pour en lire beaucoup.

Il jeta un regard aux titres exposés, conscient du fait qu'il n'en avait pas le temps, et finalement en sélectionna trois. Le premier était un livre de Tom Wolfe (qui n'était pas le Thomas Wolfe dont il avait le souvenir), ouvrage qui lui donnait l'impression de pouvoir le renseigner sur le *Zeitgeist*^[2] des temps modernes. Le deuxième était un roman factuel signé Asimov (qui semblait être l'écrivain de science-fiction qu'il avait lu dans sa jeunesse) et le troisième un livre sur la révolution noire. Il alla ensuite jusqu'au rayon des magazines et y préleva *Look*, *Life*, *The Saturday Review*, le *New Yorker*, le *Los Angeles Magazine* et un certain nombre de revues de science-fiction.

Avec ses livres, ses magazines et un exemplaire de la dernière édition du *Times* sous le bras, il se dirigea vers la cabine téléphonique située en face de son motel. Il appela tout d'abord Anania afin de s'assurer que tout allait bien de son côté. Puis il prit un crayon et un morceau de papier et forma chacun des numéros qui étaient inscrits sur la liste qu'il avait trouvée dans le portefeuille de Mazarin.

Trois réponses provinrent de voix féminines qui affirmèrent ne connaître aucun Mazarin. Trois des numéros demeurèrent sans réponse. Kickaha les cocha, se réservant de les rappeler plus tard. Un correspondant répondit, apparemment depuis une officine de bookmaker, à en juger par le brouhaha de voix qui se faisait entendre à l'arrière-plan. La voix de l'homme était aussi neutre que celle des trois femmes.

Le huitième numéro était celui d'un bar. Kickaha dit qu'il cherchait Mazarin.

— D'où tu sors, vieux ? répondit le barman. Mazarin a été tué aujourd'hui même !

— Quelqu'un l'a tué ? s'exclama Kickaha, comme si cette nouvelle le secouait durement. Qui a fait ça ?

— Personne n'en sait rien. Le type était en bagnole avec Fred et plusieurs des gars, et tout d'un coup il a piqué le flingue de Charley dans sa poche, a tiré une balle dans la poitrine de Fred et s'est barré, mais seulement après avoir sonné Charley, Ramos et Ziggy.

— Incroyable ! dit Kickaha. C'étaient pourtant des professionnels ! Ils ont dû être pris par surprise ou quelque chose comme ça. Dis donc, ça a dû rendre leur patron fou furieux, cette affaire ! Il doit sauter partout !

— Tu rigoles, vieux ! Tu as déjà vu Cambring sauter partout quand il tombe sur un os ? Excuse-moi, vieux. J'ai un client. Amène-toi prendre un verre, et je te refilerai tous les détails.

Kickaha écrivit « Cambring » sur sa feuille de papier, puis il

feuilleta l'annuaire téléphonique de Los Angeles. Aucun Cambring n'y figurait, non plus que dans les villes avoisinantes.

Le neuvième numéro de téléphone était celui d'un garage de Culver City. L'homme qui répondit déclara qu'il ne connaissait personne du nom de Mazarin. Kickaha était persuadé du contraire, mais il n'y avait rien qu'il pût faire.

Le dernier numéro se trouvait en face des lettres R.C. Kickaha eut un moment l'espoir que cela correspondait à R. Cambring. Mais ce fut une voix féminine qui lui répondit, celle d'une certaine Roma Chaimers. Elle fut aussi prudente que les autres en formulant ses réponses aux questions de Kickaha.

Il rappela Anania pour s'assurer à nouveau que tout allait bien. Puis il regagna leur chambre d'où il commanda quelque chose à manger au Chicken Delight Restaurant. Il goûta à tout ce qu'on leur apporta, mais la nourriture avait à la fois quelque chose de désagréable et quelque chose qui manquait. Anania l'imita tout en rechignant.

— Demain, nous sommes samedi, dit-il. Si nous n'avons découvert aucun fil prometteur, nous sortirons pour nous acheter des vêtements.

Il prit une douche et il était juste en train de s'essuyer lorsqu'un livreur apporta une bouteille de Wild Turkey et six bouteilles de Tuborg. Anania goûta aux deux et opta pour la bière danoise. Kickaha avala une gorgée de bourbon et fit une grimace. Le marchand de liqueurs avait dit que le bourbon était, en fait d'alcool, ce qui se faisait de mieux au monde. Il y avait très longtemps que Kickaha n'avait pas bu de whisky, et il allait lui falloir réapprendre à l'aimer, s'il en avait le temps – ce dont il doutait. Il décida de boire une bouteille ou deux de Tuborg, boisson qu'il trouva agréable, probablement parce que la fabrication de la bière était bien connue sur les Mondes Superposés et qu'il n'avait pas perdu l'habitude d'en boire.

Il s'assit dans un fauteuil et sirota sa boisson tout en lisant le journal à voix haute, lentement, à l'intention d'Anania. Tout d'abord, il chercha s'il y avait des nouvelles qui pourraient lui donner quelques indications concernant Wolff, Chryséis ou la Cloche Noire. Il se redressa dans son siège lorsqu'il passa à un entrefilet où il était question des Butors de Lucifer. On les avait découverts, à demi nus, brûlés et inanimés, sur une route à proximité du lac Arrowhead. Ils avaient raconté à la police qu'ils avaient été attaqués par une bande rivale. À la page suivante, il trouva un article sur un accident d'hélicoptère survenu également dans le voisinage du lac Arrowhead. L'appareil, qui venait de l'aéroport de Sari Monica, était la propriété d'un certain Mr. Cambring, qui était autrefois passé en jugement – mais avait été acquitté – pour corruption de fonctionnaires dans une affaire d'achat de terrains. Kickaha poussa une exclamation de plaisir

et expliqua à Anania qu'il s'agissait là du chañnon qui leur manquait.

L'article n'indiquait pas l'adresse de Cambring. Kickaha téléphona aux Entreprises Top Hat, dont Cambring était le propriétaire. La sonnerie retentit longtemps et finalement il raccrocha. Il appela ensuite le *Los Angeles Times* et, après avoir été renvoyé d'une personne à l'autre et d'un département à l'autre à plusieurs reprises, avec des attentes de l'ordre de trois ou quatre minutes, il obtint enfin l'information qu'il désirait. Mr. Roy Arndell Cambring habitait Rimpau Boulevard. Un coup d'œil à la carte de la ville montra à Kickaha que la maison se trouvait à plusieurs blocs au nord de Wilshire.

— Nous avons fait un sérieux bond en avant, dit-il. J'aurais naturellement pu localiser Cambring en louant les services d'un détective privé, mais cela aurait pris du temps. Allons-nous coucher. Nous aurons une journée chargée demain.

Cependant, ils ne s'endormirent qu'au bout d'une heure. Anania désirait reposer tranquillement entre ses bras tandis qu'elle parlerait de choses et d'autres, de la vie qu'elle menait avant de connaître Kickaha mais surtout des incidents qui l'avaient remplie depuis qu'elle l'avait rencontré. En fait, il n'y avait pas plus de deux mois qu'ils se connaissaient, et leur vie commune au cours de cette brève période avait été inexistante. Mais elle affirmait aimer Kickaha et elle se comportait avec lui comme si c'était vrai. Lui l'aimait mais il avait suffisamment d'expérience en ce qui concernait les Seigneurs pour se demander quelle capacité amoureuse peut encore posséder un être âgé de dix mille ans. Il était vrai toutefois, que certains Seigneurs pouvaient vivre durant un moment, plus intensément que n'importe quelle personne qu'il avait rencontrée, pour la simple raison qu'un être qui vit une éternité doit dévorer chaque instant de vie comme si cela devait être le dernier. Il ne peut supporter l'idée de toutes les années qui lui restent à vivre. Mais, en attendant, il était heureux avec elle, bien qu'il se fut senti encore plus heureux s'il avait pu disposer d'un peu de loisir et de tranquillité pour mieux la connaître. C'était d'ailleurs exactement ce dont elle se plaignait – mais pas trop. Elle savait que toute situation a une fin tôt ou tard.

Ce fut en réfléchissant à tout cela qu'il s'endormit. À un certain moment de la nuit, il s'éveilla avec un sursaut. Durant une seconde, il pensa que quelqu'un s'était introduit dans la pièce, et il prit le couteau dont la lame qui gisait contre son flanc, sous le drap qui le couvrait. Ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, sans grande peine en raison de la lumière des néons et des lampadaires extérieurs qui filtraient à travers les persiennes. Il ne vit personne.

Doucement, afin de ne pas faire craquer le lit, il se leva et se déplaça précautionneusement à travers la pièce et la salle de bains et visita ensuite les toilettes. Toutes les fenêtres étaient bien fermées

ainsi que la porte, et la table qu'il avait poussée contre cette dernière n'avait pas bougé. Il n'y avait personne non plus sous le lit. Il conclut de tout cela qu'il avait dormi d'un sommeil tendu. Il s'attendait inconsciemment à être surpris.

Pourtant, il devait y avoir autre chose. Quelque chose qui travaillait au plus profond de lui devait l'avoir réveillé. Il rêvait au moment précis où il avait sursauté. À quoi ?

Il ne réussit pas à extraire de son subconscient ce qu'il cherchait. Il se mit à marcher de long en large, le couteau toujours à la main, essayant de recréer le moment qui avait précédé son réveil. Au bout d'un certain temps, il renonça. Il se recoucha mais ne put se rendormir. Il se leva de nouveau, s'habilla, puis réveilla doucement Anania. En sentant la touche légère de sa main sur son visage, elle bondit à bas du lit, le couteau à la main. Il avait fait prudemment un pas en arrière.

— Tout va bien, chérie, dit-il. Je voulais simplement te dire que je vais repérer la maison de Cambring. Je n'ai plus sommeil. J'ai l'impression que j'ai quelque chose d'important à faire. J'ai déjà eu ce sentiment auparavant et il ne m'a jamais trompé.

Il n'ajouta pas que le sentiment en question l'avait parfois conduit à des ennuis graves, presque fatals.

— Je veux aller avec toi.

— Non, ce n'est pas nécessaire. J'apprécie ton offre, mais il faut que tu demeures ici et que tu dormes. Je te promets que je n'entreprendrai rien, et que je me contenterai d'observer, à distance respectable. Tu n'auras pas à t'inquiéter.

— Très bien, dit-elle, à demi endormie. Elle faisait entièrement confiance à son habileté. Embrasse-moi et va-t'en. Je suis heureuse de ne pas avoir une âme inquiète.

Le couloir était vide. Il n'y avait pas de piétons dans les parages du motel, et seules quelques voitures passaient de temps à autre à grande vitesse. Le bourdonnement d'un transport à réaction qui attendait l'autorisation de se poser sur l'aéroport international semblait provenir de la verticale, mais ses lumières montraient qu'il se trouvait à plusieurs miles au sud-ouest. Kickaha descendit rapidement la rue en direction du sud, en espérant ne rencontrer aucune patrouille de police. Il comprenait, d'après ce qu'il avait lu, qu'un homme en train de courir était suspect à n'importe quel endroit de la ville et qu'un homme marchant la nuit dans les quartiers riches était également suspect.

Il aurait pu prendre un taxi qui l'aurait conduit jusqu'à un endroit proche de sa destination, mais il préférait s'y rendre à pied. Il avait besoin de prendre de l'exercice. S'il devait continuer à vivre dans cette ville, il s'amollirait rapidement.

Le smog semblait avoir disparu avec le coucher du soleil. Du moins, ses yeux ne le brûlaient plus, bien qu'il eût le souffle court après avoir parcouru seulement huit blocs au pas de course. Des oxydes empoisonnés devaient se trouver en suspension dans l'air, ou alors il se détériorait plus rapidement qu'il ne l'aurait cru possible.

D'après la carte, le domicile de Cambring se trouvait à environ trois miles et demi du motel, non à vol d'oiseau, mais en additionnant les longueurs des rues à parcourir.

Il atteignit Rimpau, dans le voisinage de respectables vieux immeubles. L'endroit donnait l'impression que seuls des gens riches y vivaient, mais il était sujet à des modifications. Certaines des maisons étaient détériorées, et une partie d'entre elles avaient été transformées en immeubles résidentiels. Mais un certain nombre étaient encore dans un parfait état de conservation.

La résidence Cambring était une énorme construction de bois à trois étages qui avait dû être construite vers 1920 par une personne qui avait la nostalgie de l'architecture populaire dont raffolaient les gens riches du Midwest. Elle se dressait au milieu d'un vaste parc et une large allée bordée de pelouses y conduisait. De chaque côté s'arrondissaient deux autres allées en fer à cheval. Trois voitures se trouvaient parquées sur celle de droite. Au milieu de la pelouse se dressaient une douzaine de grands chênes et plusieurs sycomores, séparés par de hauts buissons d'arbustes merveilleusement taillés. Le tout, sauf la partie frontale du domaine, était cerné par un haut mur de brique.

Des lumières brillaient derrière des stores baissés, aux premier et deuxième étages. Il y avait également une lumière au second étage du garage, en partie visible. Kickaha marcha le long de la grille de façade jusqu'à l'angle de la rue, là où commençait le mur de brique. Un peu plus loin se trouvait une autre allée, qui conduisait au garage. Il s'arrêta devant les portes de fer, qui étaient verrouillées de l'intérieur.

Il se pouvait qu'il existât un dispositif de détection électronique au niveau du sol devant les arbres, mais il lui fallait prendre le risque. Il avait la quasi-certitude que Red Orc ne vivait pas dans cette maison. Il était possible que Cambring fût un de ses sous-ordres, mais alors très bas dans la hiérarchie. Le Seigneur de la Terre ne pouvait faire moins que vivre dans une résidence luxueuse, protégé par des murs absolument imperméables à toute intrusion.

Kickaha régla la puissance de son anneau de manière que les rayons puissent transpercer la chair humaine à une distance de soixante mètres, puis il retira son couteau de sa gaine et le mit entre ses dents. Au lieu de revenir vers la grille frontale de la demeure, il longea un des murs latéraux. Il était plus difficile de s'introduire dans la propriété de cette façon, mais cela comportait le minimum de

risques.

Il recula jusqu'à la chaussée puis prit son élan et bondit en avant. Il traversa le trottoir comme un obus puis fit un bond formidable en hauteur. Ses doigts s'agrippèrent à la crête du mur et il se hissa avec facilité jusqu'au sommet. Il y demeura un moment étendu, observant la maison et le garage afin d'y déceler des signes d'activité. Près de quatre minutes s'écoulèrent. Une voiture, lancée à pleine vitesse, déboucha d'un carrefour à deux blocs de distance et fonça en rugissant vers lui. Il craignit que les habitants de la maison ne l'aperçussent à la lueur des phares et il se laissa tomber à l'intérieur de la propriété. Il roula sur le gazon et plongea à l'abri de l'ombre d'un chêne. S'il l'avait voulu, il aurait pu sauter sur l'une des basses branches, dont l'extrémité touchait presque le mur. Il nota cette particularité afin de s'en servir éventuellement comme moyen de retraite.

Il était maintenant près de trois heures du matin, si sa notion du temps écoulé ne l'avait pas quitté. Il n'avait pas de montre mais envisageait d'en acquérir une, car il se trouvait maintenant dans un monde où la mesure précise du temps était importante.

Il passa les dix minutes suivantes à explorer tranquillement la zone qui se trouvait immédiatement à proximité de la maison et du garage. À trois reprises, il escalada un arbre pour essayer de voir à travers les fenêtres mais il ne put rien apercevoir. Il s'approcha ensuite des voitures mais n'essaya pas d'ouvrir les portières car il pensait qu'elles pouvaient comporter des dispositifs d'alarme. Il semblait logique qu'un gangster comme Cambring fût plus préoccupé par le fait qu'on pouvait piéger sa voiture que par la pensée qu'on pût s'introduire clandestinement chez lui. La grosse Lincoln noire ne se trouvait pas là. Kickaha présuma qu'elle avait été saisie par la police après la découverte du crime.

Il lut plusieurs fois les plaques d'immatriculation des voitures afin de bien se les rappeler, bien qu'il eût un crayon et un morceau de papier pour les inscrire. Durant les années qu'il avait passées dans l'univers voisin, il avait souvent dû faire confiance à sa mémoire. Il l'avait développée jusqu'à une puissance qu'il aurait cru impossible vingt-cinq ans auparavant. Le manque d'instruction avait ses avantages. Combien d'hommes instruits de la Terre pouvaient se rappeler la topographie exacte d'une centaine d'endroits, dessiner de mémoire la carte d'une route longue de cinq mille miles ou réciter un poème épique de trois mille vers ?

Il ne lui fallut que quinze minutes pour enregistrer tout ce qui était visible à l'extérieur et savoir avec précision quelles étaient les choses qui étaient connectées les unes aux autres. Il était maintenant temps de partir. Il regrettait d'avoir promis à Anania de ne s'intéresser qu'à l'extérieur. La tentation de pénétrer dans la résidence était

presque irrésistible. S'il pouvait s'emparer de Cambring et le contraindre à lui fournir certaines informations... Mais il avait promis. Et si elle était retournée dormir, c'est parce qu'elle avait foi en sa parole. Cela en soi indiquait à quel point elle l'aimait, parce que, s'il y avait une chose qui manquait aux Seigneurs, c'était bien la confiance dans les autres.

Il demeura accroupi un moment derrière un buisson, conscient du fait qu'il lui fallait s'en aller mais sachant également qu'il espérait que quelque chose se passerait qui l'obligerait à entrer en action. Les minutes s'écoulèrent.

Puis il entendit un téléphone sonner quelque part dans la maison. Une lumière s'alluma à une fenêtre du deuxième étage, derrière un rideau. Il se redressa, s'approcha du bâtiment et appuya un petit appareil en forme de cloche contre le mur. Il déroula un fil qui comportait un dispositif acoustique qu'il plaça dans son oreille.

Soudain, une voix d'homme dit :

— Oui, monsieur. Je vous comprends. Mais puis-je vous demander comment vous les découvrirez ?

Il y eut un bref silence, puis la voix reprit :

— Je m'excuse, monsieur. Je ne voulais pas être indiscret, naturellement. Oui, monsieur. Non, monsieur, cela ne se reproduira pas. Oui, monsieur, j'ai bien saisi la première fois. Je sais exactement ce que j'ai à faire. Je vous rappellerai au moment où nous mettrons l'opération en marche, monsieur. Bonne nuit, monsieur.

Les battements du cœur de Kickaha s'accéléchèrent. Il se pouvait que Cambring parlât directement avec Red Orc. De toute façon, quelque chose d'important était en train de se produire. Quelque chose de mauvais augure.

Il entendit résonner des pas, puis des vibreurs se mirent à bourdonner. La voix dit – probablement devant le micro d'un intercommunicateur :

— Habillez-vous et amenez-vous en vitesse ! Au pas de gymnastique ! Il y a un travail urgent à faire ! Allez, au trot !

Kickaha prit une décision rapide. S'il entendait quoi que ce soit qui indiquât que ce n'était pas à lui qu'ils en avaient, il attendrait qu'ils soient partis et ensuite s'introduirait dans la maison. Les conditions auraient alors changé à un point tel qu'il serait stupide de sa part de ne pas s'en servir pour en prendre avantage. Anania comprendrait certainement cela.

Mais s'il entendait quoi que ce fût qui indiquât qu'Anania et lui-même étaient concernés il foncerait vers la cabine téléphonique publique la plus proche.

Il fouilla dans sa poche et jura doucement entre ses dents. Ses appels téléphoniques de la soirée avaient absorbé toute sa monnaie et

il ne lui restait plus qu'une unique pièce de cinq cents.

Sept minutes plus tard, huit hommes sortirent de la résidence par la porte principale. Kickaha, à l'abri d'un arbre, les observa. Quatre d'entre eux, s'engouffrèrent à l'intérieur d'une Mercedes-Benz et les quatre autres dans une Mercury. Il ne put identifier Cambring, car nul ne parla lorsqu'ils quittèrent la maison. Un des hommes tint la porte ouverte pour laisser passer un homme de haute taille, avec d'épais cheveux ondulés et un grand nez busqué. Il supposa qu'il s'agissait de Cambring. Par contre, il en reconnut deux : le jeune homme blond et Ramos, le conducteur de la Lincoln. Ramos avait un bandage blanc autour du front.

Les deux voitures démarrèrent, laissant la troisième dans l'allée. Mais il restait également des gens dans la maison. Il avait entendu une femme demander à Cambring, d'une voix ensommeillée, ce qui n'allait pas, et un homme s'enquérir d'un ton morose de la raison pour laquelle on le laissait en arrière. Il brûlait de participer à l'action. Carubring lui avait répondu sèchement de la fermer. Les ordres exigeaient que la maison fût gardée en permanence.

Les voitures n'avaient pas plutôt disparu que Kickaha bondit vers la porte d'entrée. Elle était verrouillée, mais une légère décharge d'énergie de l'anneau fit fondre la serrure. Il poussa lentement le vantail et se faufila à l'intérieur, dans une pièce éclairée simplement par une faible lampe fixée au mur opposé. Quand son regard se fut accoutumé, il aperçut un téléphone posé sur une petite table dans un angle du fond. Il s'approcha, frotta une allumette et, à sa lueur, forma le numéro d'Anania. Elle ne décrocha qu'à la troisième sonnerie.

— Anania, c'est moi ! dit-il doucement. Je suis dans la maison de Cambring. Lui et sa bande sont en route pour essayer de s'emparer de nous. Ramasse tes vêtements et file le plus vite possible. Ne prends même pas le temps de t'habiller. Fourre tout dans un sac et va-t'en ! Habille-toi dans la rue ! Je te retrouverai comme convenu. Tu m'as compris ?

— Attends ! dit-elle. Dis-moi ce qui s'est passé.

— Non ! répondit-il, et il raccrocha aussitôt. Il avait entendu un bruit de pas au-dessus de sa tête, puis de petits craquements provoqués par un homme lourd qui descendait doucement l'escalier.

Kickaha régla son anneau sur la puissance paralysante. Il n'avait besoin d'interroger personne, et il avait la conviction que la femme n'en connaissait pas plus long sur les opérations que cet homme.

Les faibles craquements cessèrent. Kickaha s'accroupit au pied de l'escalier et attendit. Soudain, les lumières de la grande pièce s'allumèrent, et un homme se catapulta en avant depuis un mur qui l'avait dissimulé jusqu'alors. Il atteignit le bas des marches d'un seul bond, tout en pivotant sur lui-même. Il tenait un gros automatique

dans sa main droite, probablement un .45. Il atterrit en face de Kickaha et immédiatement s'écroula, inconscient, sa tête rejetée brutalement en arrière sous l'impact du rayon. Sa main lâcha l'arme, qui tomba sur l'épaisse moquette.

Kickaha entendit la femme qui disait à l'étage du dessus :

— Walt ! Qu'est-ce qui se passe ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Kickaha ramassa le pistolet, bloqua le cran de sûreté et glissa l'arme dans sa ceinture. Puis il gravit les marches et atteignit le palier de l'étage supérieur juste au moment où la femme faisait son apparition.

Elle ouvrit la bouche pour crier mais il lui plaqua rudement une main sur le visage et lui appliqua la pointe de son couteau entre les deux yeux. Elle devint molle, pensant sans doute qu'il l'épargnerait si elle ne se débattait pas.

C'était une grande blonde, bien faite, âgée d'environ trente-cinq ans, vêtue d'un déshabillé transparent. Son haleine sentait le whisky, mais le whisky de bonne qualité.

— Vous, Cambring et tous ceux qui vivent dans cette maison ne m'intéressez que pour une unique raison, dit Kickaha. Vous représentez pour moi le moyen d'atteindre le grand patron. C'est tout. Je vous laisserai partir sans une égratignure et me désintéresserai de ce que vous pourrez faire ensuite si vous ne me créez pas d'ennuis. Mais je vous tuerai sans pitié si je n'obtiens pas l'information que je désire. Vous me comprenez ?

Elle fit oui de la tête.

— Je vais vous laisser aller. Mais un seul cri, et je vous ouvre le ventre. Compris ?

La femme hocha à nouveau la tête. Kickaha retira sa main de son visage. Elle était pâle et sa bouche tremblait.

— Montrez-moi une photo de Cambring, ordonna-t-il.

Elle fit demi-tour et il la suivit jusqu'à sa chambre, où elle montra une photographie encadrée posée sur sa table de toilette.

— Vous êtes sa femme ? demanda Kickaha.

Elle s'éclaircit la gorge et répondit :

— Oui.

— Il n'y a personne d'autre que Walt dans la maison ?

— Non, dit-elle d'une voix enrouée.

— Savez-vous où est allé Cambring ?

— Non, répondit-elle. Elle s'éclaircit de nouveau la gorge. Je ne tiens pas à être au courant de ce genre de choses.

— Il est sorti dans l'intention de s'emparer de moi et de ma femme et de nous livrer à votre grand patron, dit Kickaha. S'il réussissait, le grand patron nous tuerait sans aucun doute, après nous

avoir torturés pour arracher de nous ce qu'il désire savoir. C'est la raison pour laquelle nous n'aurons aucune pitié envers ceux qui sont en rapport avec lui – s'ils refusent de coopérer.

— Mais je ne sais rien ! haleta-t-elle. Roy ne me parle jamais de ses activités ! Je ne sais même pas qui est le grand patron !

— Qui est le supérieur immédiat de Cambring ?

— Je ne sais pas. Je vous en prie, croyez-moi ! Je ne sais pas ! Il reçoit ses ordres de quelqu'un, je l'admets. Mais je ne sais rien !

Elle disait probablement la vérité. La seule chose à faire était donc de ranimer Walt et de découvrir ce qu'il savait. Mais il disposait de très peu de temps.

Il fit signe à la femme de descendre l'escalier et il la suivit. L'homme était toujours inconscient. Kickaha ordonna à la femme d'aller chercher un verre d'eau dans la salle de bains la plus proche. Il le jeta au visage de Walt. L'homme recouvra ses esprits un moment plus tard, mais il avait l'air trop malade pour constituer une menace. Il semblait sur le point de vomir. Une grande ecchymose noire marquait son front et son nez, et ses yeux étaient injectés de sang.

L'interrogatoire fut bref. L'homme, qui se nommait Walter Erich Vogel, affirma lui aussi qu'il ignorait qui était le patron de Cambring. Il ne savait pas non plus où était allé Cambring. Kickaha le crut, car Cambring n'avait rien dit de sa destination. Apparemment, il n'en avait parlé à ses hommes qu'après le départ. Il appelait son patron de temps en temps, mais il gardait le numéro de téléphone dans sa tête.

— C'est le vieux truc des cellules communistes, dit Vogel. Vous pourriez me torturer jusqu'au jour du Jugement dernier que vous ne pourriez rien tirer de moi, pour la simple raison que je ne sais rien.

Kickaha marcha jusqu'au téléphone et, tout en gardant un œil sur le couple, forma de nouveau le numéro d'Anania. Il ne fut pas surpris d'entendre la voix de Cambring lui répondre.

— Cambring, dit-il, c'est l'homme que vous recherchez qui vous parle. Maintenant écoutez-moi bien, car ce message est destiné à votre grand patron. Transmettez-lui ceci ou faites-le relayer jusqu'à lui : une Cloche Noire a réussi à s'introduire sur la Terre.

Il y eut un silence – et un choc, espéra Kickaha – puis Cambring dit :

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cloche ? Qu'est-ce qu'une Cloche Noire ?

— Contentez-vous de dire à votre patron qu'une Cloche Noire s'est introduite sur la Terre, venant du monde de Jadawin. La Cloche se trouve dans cette région, ou du moins elle y était hier. Rappelez-vous, une Cloche Noire. Elle est arrivée hier, venant du monde de Jadawin.

Il y eut un nouveau silence puis Cambring dit :

— Écoutez-moi. Le patron sait que vous avez réussi à vous échapper. Mais il dit que vous devriez revenir, parce qu'il a l'intention de vous parler. Il ne vous sera fait aucun mal. Il veut simplement parler avec vous.

— C'est possible, répondit Kickaha, mais je ne puis me permettre de prendre le moindre risque. Dites ceci à votre patron : je ne suis pas ici pour entrer en conflit avec lui. Je ne suis pas un Seigneur. Je suis ici simplement pour essayer de retrouver un autre Seigneur et sa compagne, qui sont venus sur ce monde pour échapper aux Cloches Noires. En fait, je vais vous dire de quel Seigneur il s'agit. C'est Jadawin. Peut-être votre patron se souviendra-t-il de lui. C'est Jadawin, qui a beaucoup changé. Il n'essaie pas d'entrer en compétition avec votre patron. Tout ce qu'il désire, c'est réintégrer son propre monde. Répétez-lui tout cela, bien que je doute que cela fasse le moindre bien. Je vous téléphonerai à votre domicile demain vers midi – vous avez donc largement le temps de relayer mon message jusqu'à votre patron. Et dites-lui d'essayer de se trouver là lorsque je téléphonerai de manière qu'il puisse me parler directement.

— Mais de quoi diable parlez-vous ? dit Cambring. Il avait l'air très en colère.

— Répétez à votre patron ce que je vous ai dit, il comprendra, dit Kickaha avant de raccrocher. Il souriait. S'il y avait une chose au monde qui faisait peur à un Seigneur, c'était bien une Cloche Noire.

La voiture de sport était, comme il s'en doutait, celle de la femme. Elle prétendit qu'il lui fallait remonter à l'étage pour prendre les clés. Kickaha donna son accord, mais lui dit qu'il allait l'accompagner avec Vogel. Ils pénétrèrent dans sa chambre, où Kickaha propulsa un rayon de faible intensité en visant l'arrière de la tête de Vogel. Il s'empara du portefeuille de ce dernier puis tira le corps inconscient de l'homme jusqu'à un placard, où il l'abandonna en train de ronfler. Il demanda ensuite de l'argent à la femme, qui lui donna six cents dollars en billets de vingt et de cinquante dollars. Il était heureux d'avoir pu jusqu'alors éviter de succomber sous les coups de l'ennemi.

Pour la garder occupée, il déchira plusieurs rideaux et les enflamma à l'aide d'une légère décharge de son anneau. Elle hurla et se précipita vers la salle de bains pour y prendre de l'eau. Un moment plus tard, Kickaha, au volant de la Jaguar, descendait l'allée vers la grille de l'entrée. Tournant la tête, il vit des flammes derrière la fenêtre ouverte tandis que la femme continuait à crier.

À un carrefour, à quelques blocs à l'est du motel, il mit pleins phares à deux reprises pour alerter Anania. Une silhouette noire apparut, émergeant d'entre deux maisons. Elle s'approcha précautionneusement jusqu'à ce qu'elle le reconnût. Elle jeta trois paquets et la valise à instrument sur la banquette arrière, s'installa sur

le siège avant et dit :

— Où as-tu déniché ce véhicule ?

— Je l'ai piqué à Cambring. Kickaha eut un petit rire et ajouta ; je lui ai laissé un message pour Red Orc. Je lui ai fait dire qu'une Cloche Noire s'était introduite sur la Terre. Ça devrait le divertir. Cela pourrait même l'effrayer et l'engager à proposer un armistice.

— Pas Red Orc, dit-elle. À moins qu'il n'ait changé, ce qui est dans le domaine du possible. Moi-même, j'ai changé. Mon frère Luvah a changé. Et tu dis que Jadawin l'a fait aussi.

— Il lui parla de l'idée qu'il avait eue concernant la manière d'entrer en contact avec Wolff.

— J'aurais dû y penser plus tôt, dit-il, mais nous avons été passablement occupés. En outre, j'ai oublié pas mal de choses en ce qui concerne la Terre.

Pour le moment, l'important était de se trouver un nouvel endroit où loger. Pourtant, il était loin d'être certain qu'ils seraient en sécurité. Le fait qu'ils eussent été repérés était en soi assez remarquable. Red Orc devait avoir mis en action une organisation très importante.

— Comment a-t-il pu y parvenir ? demanda Anania.

— À mon sens, ses hommes ont dû téléphoner à chaque hôtel de Los Angeles et de la région. Pourtant, étant donné qu'il s'agit d'un travail énorme, je suppose qu'ils n'ont pu contacter qu'un faible pourcentage de ces hôtels. Peut-être ont-ils effectué des appels au hasard ou téléphoné en les prenant dans l'ordre – et la chance leur aura souri. S'il en est ainsi, alors nous n'aurons pas plus de chance après nous être fait inscrire dans un autre endroit.

— Je doute fort que même le Seigneur de la Terre possède une organisation suffisamment importante pour lui permettre de contrôler tous les motels et tous les hôtels en si peu de temps, dit Kickaha. Cependant, il nous faut quitter cette zone, aller vers la Vallée, et il leur faudra beaucoup d'ingéniosité pour nous découvrir.

Mais, lorsqu'ils dénchèrent un motel à Laurel Canyon, ils se trouvèrent en butte à certaines difficultés.

L'employé de la réception réclama le permis de conduire de Kickaha et demanda le numéro d'immatriculation de son véhicule. Kickaha n'avait pas l'intention de lui fournir ce renseignement, aussi lui donna-t-il le premier numéro qui lui passa par la tête. Ensuite, il lui montra le permis de conduire de Ramos. L'employé inscrivit le numéro sur son registre et jeta un regard à la photographie. Ramos avait un visage carré, un grand nez busqué, des yeux noirs et des cheveux noirs hirsutes, mais l'homme ne parut pas remarquer la dissemblance qui existait entre la photo et l'homme qui se tenait devant lui. Kickaha, cependant, se méfiait. L'homme était trop poli.

Peut-être se désintéressait-il du fait que Kickaha fut ou non la personne qu'il prétendait être – mais peut-être pas. Kickaha ne dit rien, prit les clés que l'autre lui tendait et se dirigea vers l'escalier, suivi d'Anania. Mais au lieu de pénétrer dans leur chambre, au premier étage il demeura à l'extérieur de la porte, à un endroit d'où il ne pouvait pas être vu. Une minute plus tard, il entendit l'employé parler avec quelqu'un. Il se pencha et regarda. L'homme était assis devant son standard téléphonique, lui tournant le dos. Kickaha s'approcha de la rampe sur la pointe des pieds.

— ... pas à lui, disait-il. Oui, j'ai vérifié le permis de conduire, dès qu'ils sont partis. La voiture est garée tout près d'ici. Écoutez, vous...

Il se tut car, en tournant la tête, il venait d'apercevoir Kickaha. Il la tourna de nouveau lentement et dit :

— D'accord, je vous verrai plus tard.

Il retira les écouteurs de ses oreilles, se leva et dit en souriant :

— Puis-je vous être utile en quoi que ce soit ?

Kickaha sourit également et répondit :

— Nous avons décidé de manger un morceau avant de nous coucher. Y a-t-il un bon restaurant dans les environs ?

L'employé parlait avec lenteur, comme s'il essayait de penser à la possibilité de les faire suivre.

— Nous ne voulons rien d'original dit Kickaha. N'importe lequel fera l'affaire.

Un moment plus tard, il remontait en voiture en compagnie d'Anania. L'homme se tenait sur le seuil de l'entrée et les regarda partir. Il les avait vus mettre leurs paquets et la valise à instrument dans l'auto, et il se doutait qu'ils n'avaient pas l'intention de revenir.

Kickaha pensait qu'ils allaient probablement passer la nuit dans la voiture, à condition que la police ne s'intéresse pas à eux. Demain, ils achèteraient des vêtements et une ou deux valises, Puis ils se débarrasseraient du véhicule et essaieraient d'en louer ou d'en acheter un autre. Mais sans papiers, ce ne serait pas chose facile.

Il obliqua vers une station-service et fit faire le plein d'essence. L'employé, un jeune homme, était bavard et curieux. Il voulait savoir de quel endroit des montagnes ils venaient. Lui aussi était un fervent de la nature.

Kickaha lui raconta une histoire. Lui et sa femme avaient vagabondé dans les environs puis avaient décidé de descendre à Los Angeles et d'y passer quelques jours afin de visiter la ville. Mais ils n'avaient pas beaucoup d'argent et pensaient vendre la voiture et acheter une VW d'occasion. Ils cherchaient à passer la nuit dans un endroit où on ne leur poserait pas de questions.

L'employé lui répondit qu'il existait un motel près de Tarzana, dans Van Nuys, qui répondait à cette spécification. Il sourit et leur fit

un clin d'œil, persuadé qu'ils étaient engagés dans quelque action illégale (ou rebelle) et leur souhaita bonne chance. Peut-être pourrait-il trouver quelqu'un qui leur donnerait un bon prix de la Jag.

Une demi-heure plus tard, Kickaha et Anania s'allongèrent sur le lit d'une chambre de motel et s'endormirent aussitôt.

Il était dix heures du matin lorsqu'il se leva. Anania dormait toujours, d'un sommeil paisible. Après s'être rasé et débarbouillé, il l'éveilla suffisamment longtemps pour lui expliquer quels étaient ses plans. Puis il sortit, entra dans un restaurant, où il dévora un petit déjeuner copieux. Ensuite, il acheta un journal et revint au motel. Anania dormait toujours. Il téléphona au *Los Angeles Times*, demanda le service des petites annonces et dicta un texte pour la rubrique des avis personnels. Il donna l'adresse du motel ainsi qu'un nom de fantaisie. Il avait pensé utiliser celui de Ramos en prévision d'une vérification possible, mais il ne voulait pas qu'il y eût le moindre lien entre l'annonce et Cambring, s'il pouvait l'éviter. Il promit d'envoyer un chèque immédiatement, ce qu'il oublia aussitôt après avoir raccroché.

Il éplucha les avis personnel dans le *Times* du matin qu'il venait d'acheter. Il n'y avait aucun message qui pût être interprété comme émanant de Wolff.

Quand Anania s'éveilla, il dit :

— Pendant que tu prendras ton petit déjeuner, j'irai jusqu'à une cabine publique pour appeler Cambring. Je suis certain qu'il est entré en rapport avec Red Orc.

Cambring répondit aussitôt, comme s'il attendait à proximité de son téléphone.

— C'est votre ami de la nuit dernière, Cambring, dit Kickaha. Avez-vous transmis mon information concernant la Cloche Noire ?

— Oui, je l'ai fait Cambring donnait l'impression de maîtriser sa voix afin de ne pas montrer sa colère.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a répondu qu'il aimerait vous rencontrer. Tenir avec vous un conseil de guerre.

— Où ?

— Où vous voudrez.

Parfait, pensa Kickaha. Il pense que je ne suis pas assez idiot pour me présenter chez lui, mais il est persuadé qu'il pourra me tendre un piège quel que soit l'endroit où je le rencontrerai. Si lui-même se montre, ce dont je doute. Il est beaucoup trop prudent pour ça. Mais il lui faudra déléguer quelqu'un pour le représenter, et ce quelqu'un sera d'un rang beaucoup plus élevé dans la hiérarchie que Cambring, donc plus proche de lui.

— Je vous dirai où nous pourrons nous rencontrer dans une demi-

heure, dit Kickaha. Mais, avant que je ne raccroche, votre patron a-t-il autre chose à me dire ?

— Non.

Kickaha reposa le combiné. Il retrouva Anania dans un box du restaurant. Il s'assit et dit :

— J'ignore si Red Orc s'est ou non emparé de Wolff. Je ne suis même pas certain que Cambring ait transmis mon message concernant Wolff et Chryséis, mais Orc sait que la porte a été activée deux fois avant notre propre intrusion, et que l'un de ceux qui ont pénétré sur ce monde est une Cloche Noire. S'il s'était emparé de Wolff et de Chryséis, il se servirait d'eux pour me tendre un piège. Il sait que je foncerai tête baissée pour les sauver.

— Peut-être, répondit Anania. Mais il se peut aussi qu'il estime qu'il n'est pas indispensable de faire savoir qu'ils sont ses prisonniers. Peut-être pense-t-il pouvoir s'emparer de toi sans les faire intervenir ou peut-être juge-t-il préférable de ne les faire intervenir qu'à un moment plus favorable.

— Vous autres Seigneurs, vous avez vraiment l'esprit tourmenté s'exclama Kickaha. Pour trouver plus méfiants que vous, il faut se lever de bonne heure !

— Regarde à qui tu parles ! répliqua-t-elle en anglais.

Ils rejoignirent leur chambre, prirent leurs paquets et la valise à instrument, redescendirent et regagnèrent la voiture. Ils s'éloignèrent sans avoir réglé leur note, car Kickaha pensait qu'il était prudent de laisser ignorer à quiconque, dans la mesure du possible, l'endroit où ils allaient.

À Tarzana, il entra dans un magasin de confection et acheta des vêtements pour lui et pour Anania. Cela prit une heure, mais peu importait que Cambring attendit que son patron et lui-même transpirent un peu n'était pas une mauvaise chose.

Tandis que l'on procédait à une légère retouche à son pantalon, il fit un nouvel appel téléphonique. De nouveau, Cambring répondit immédiatement.

— Voilà ce que nous allons faire, dit Kickaha. Je vais me rendre à un endroit proche de votre domicile. Je vous appellerai dès que j'y serai arrivé, et je vous donnerai douze minutes pour vous rendre au lieu du rendez-vous. Si vous n'y êtes pas à l'heure convenue, alors je m'en irai. Je m'en irai également si je me rends compte qu'on m'a tendu un piège, et ce sera la dernière fois que vous me verrez – du moins à un rendez-vous. Il ne restera plus alors à votre patron qu'à s'occuper lui-même de la Cloche Noire.

— Mais quelle est cette satanée Cloche, dont vous parlez tout le temps ? demanda coléreusement Cambring.

— Demandez-le à votre patron, répondit Kickaha en pensant que

l'autre se garderait bien de le faire. Écoutez-moi. Je me trouverai à un endroit d'où je pourrai surveiller tous les côtés à la fois. Je veux qu'il n'y ait que deux hommes au rendez-vous. Vous, parce que je vous connais et votre patron. Vous ne vous approcherez pas à moins de cinquante mètres, et votre patron continuera à avancer seul. Vous m'avez compris ? Salut !

À midi, après avoir avalé la moitié d'un hamburger et bu un verre de lait, il appela une nouvelle fois Cambring. Il se trouvait avec Anania dans un restaurant à quelques blocks seulement du lieu qu'il avait choisi pour l'entrevue. De nouveau, Cambring répondit avant que le téléphone n'ait amorcé sa troisième sonnerie. Kickaha lui précisa l'endroit du rendez-vous et les conditions dans lesquelles il aurait lieu.

— Rappelez-vous, dit-il. Si je soupçonne quoi que ce soit de louche, je disparaîs à la vitesse de l'éclair.

Il raccrocha. Il remonta dans l'auto et roula aussi rapidement que le trafic le permettait. Sa destination était l'Art Muséum de Los Angeles. Kickaha gara la voiture à un angle du bâtiment et glissa les clés sous le tapis de sol, dans l'éventualité où un seul d'entre eux pourrait la rejoindre. Ils longèrent à pied l'arrière du musée et s'engagèrent dans le parking qui le joignait.

Anania se tenait à plusieurs mètres en arrière, afin que personne ne se rendit compte qu'ils étaient ensemble. Elle avait noué en chignon sa longue chevelure noire luisante, et elle était vêtue d'un pantalon collant rayé de vert et de rouge et d'un court chemisier blanc à fronces. Des verres fumés dissimulaient ses yeux et elle tenait à la main un carnet de croquis et des crayons.

Tandis que Kickaha hélait un taxi, elle continua à marcher lentement dans l'herbe. Kickaha donna au chauffeur un billet de vingt dollars en gage de ses bonnes intentions, et qui annonçait le pourboire à venir. Il lui dit d'attendre dans le parking, moteur au ralenti, prêt à démarrer sur son ordre. Le chauffeur haussa les sourcils et demanda :

— Vous n'avez pas l'intention de cambrioler le musée, j'espère ?

— Je n'envisage rien d'illégal, répondit Kickaha. Considérez-moi comme un excentrique si vous voulez, mais il m'arrive parfois d'avoir envie de me sauver comme un bolide.

— S'il y a le moindre coup de feu, je démarre, avertit le chauffeur. Avec ou sans vous. Et je vais avertir les flics. Vous êtes prévenu.

Kickaha aurait aimé disposer de plus d'une avenue pour s'échapper. Si les hommes de Cambring maraudaient dans le voisinage, il se pouvait qu'ils repèrent la Jaguar et lui tendent un piège. En fait, il était certain qu'ils le feraient.

Cependant, il sentit que le chauffeur du taxi était peu sûr, bien qu'il ne le blâmât pas de sa suspicion. Il lui tendit un autre billet, de

dix dollars, et dit :

— Avertissez les flics tout de suite, si vous en avez envie. Ça m'est absolument égal, je n'ai rien à me reprocher.

En espérant que l'homme ne le vendrait pas, il fit demi-tour et s'engagea sur le ciment du parking puis sur l'herbe en direction du bassin. Anania était assise sur un banc en ciment, et traçait l'esquisse du mammoth, qui semblait s'enfoncer dans le liquide noir. C'était une excellente artiste, et tous ceux qui, en passant, jetaient un regard par-dessus son épaule pouvaient se rendre compte qu'elle connaissait son affaire.

Kickaha avait également des lunettes fumées. Il était vêtu d'une chemise pourpre sans col et sans manches et d'un blue-jean, serré à la taille par une large ceinture de cuir à boucle d'argent. Sous ses longs cheveux roux, derrière une de ses oreilles, il y avait un récepteur. Le dispositif en forme de gourmette qu'il avait au poignet contenait un audio-transmetteur et un lance-rayons six fois plus puissant que celui de son anneau.

Kickaha alla se poster à l'autre extrémité du bassin. Il s'immobilisa près de la haie derrière laquelle se dressait la statue d'un énorme ours préhistorique. Il y avait une cinquantaine de personnes qui flânaient dans les environs, mais aucune d'entre elles ne donnait l'impression d'appartenir à la bande de Cambring. Ce qui d'ailleurs ne prouvait rien.

Une minute plus tard, il aperçut une grosse Rolls-Royce grise qui s'engageait dans le parking. Deux hommes en descendirent et traversèrent la pelouse en ligne droite devant lui. L'un d'eux était Ramos. L'autre homme, grand et fort, était vêtu comme un homme d'affaires, coiffé d'un chapeau, et portait des lunettes noires. Lorsqu'il fut plus près, Kickaha vit qu'il avait un long visage chevalin et qu'il était âgé d'une cinquantaine d'années. Ce ne pouvait être Red Orc, pensa Kickaha, car aucun Seigneur, même âgé de vingt mille ans, ne donnait l'impression d'avoir dépassé la trentaine. La voix d'Anania résonna à son oreille :

— Ça n'est pas Red Orc, confirma-t-elle. Il regarda de nouveau autour de lui. Il y avait deux hommes sur sa gauche, à proximité de la fontaine près du musée, et deux autres à sa droite, à environ vingt mètres au-delà d'Anania. Peut-être était-ce des hommes de Cambring.

Son cœur battit plus vite, et les cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Il jeta un regard en direction de Wilshire Boulevard. Le stationnement y était interdit en permanence, et pourtant une voiture s'y trouvait. Son capot était relevé et un homme était penché sur le moteur. Il y avait deux hommes à l'intérieur, l'un sur le siège près du conducteur, l'autre sur la banquette arrière.

— Il est en train d'essayer de me coincer, dit Kickaha. Je pense

avoir repéré sept de ses hommes.

— Est-ce que tu veux renoncer à ton plan ?

— Si j'y suis contraint, tu sais ce que tu as à faire, dit-il. Attention ! Ils arrivent !

Ramos et son compagnon s'immobilisèrent devant lui. L'homme au visage chevalin dit :

— Paul ? usant du nom que Kickaha avait donné à Cambring.

Kickaha fit oui de la tête. Il vit une autre grosse voiture pénétrer dans le parking. Elle était trop loin pour qu'il pût distinguer les visages, mais il se pouvait que le conducteur, qui était coiffé d'un chapeau et portait des lunettes noires, fût Cambring. Il y avait trois autres hommes dans la voiture.

— Vous êtes Red Orc ? demanda Kickaha, qui se doutait que l'homme avait sur lui un appareil qui transmettrait la conversation au Seigneur, quelle que fût sa position.

— Qui ? Qui est Redard ? répondit l'homme. Mon nom est Kleist. Maintenant, Mr. Paul, voudriez-vous me dire ce que vous voulez ?

Kickaha s'adressa à lui dans le langage des Seigneurs :

— Red Orc ! Je ne suis pas un Seigneur mais un Terrien qui a découvert une porte conduisant à l'univers de Jadawin, dont vous devez vous souvenir. Je suis revenu sur la Terre, bien que n'en ayant pas la moindre envie, pour donner la chasse à la Cloche Noire. Je n'ai aucunement le désir de demeurer ici. Tout ce que je veux, c'est tuer la Cloche et ensuite retourner sur mon monde adoptif. Je n'ai aucun intérêt à vous défier.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? grommela Kleist. Parlez anglais, mon vieux.

Ramos avait l'air mal à l'aise.

— Il doit être flippé ! rurmura-t-il.

Kleist parut soudain devenir muet d'étonnement. Kickaha se douta qu'il était en train de recevoir des ordres.

— Mr. Paul, dit Kleist, je suis habilité à vous offrir une amnistie totale. Venez avec nous, et nous vous introduirons auprès de l'homme que vous désirez rencontrer.

— Il n'en est pas question, dit Kickaha. J'ai l'intention de travailler en collaboration avec votre patron, mais je ne tiens pas à être en son pouvoir. Peut-être joue-t-il franc jeu, mais je n'ai aucune raison de le croire. Tout ce que je veux, c'est coopérer avec lui de manière à mettre la main sur la Cloche Noire.

L'expression de Kleist montra qu'il ne comprenait pas la référence à la Cloche.

Kickaha jeta de nouveau un regard autour de lui. Les hommes qui se trouvaient à sa gauche et à sa droite se rapprochaient sensiblement. Les deux hommes qui se tenaient dans la voiture sur Wilshire

Boulevard en étaient descendus. L'un d'eux était penché sur le moteur avec le conducteur, mais l'autre regardait dans la direction de Kickaha. Quand il vit que ce dernier le regardait également, il tourna lentement le dos.

— Je vous avais pourtant dit que je ne voulais que deux d'entre vous au rendez-vous, dit Kickaha avec colère. Vous êtes en train d'essayer de me prendre au piège. Je suppose que vous n'envisagez pas sérieusement de me kidnapper au milieu de tous ces gens ?

— Voyons, voyons, Mr. Paul, dit Kleist. Vous vous méprenez ! Ne soyez pas aussi nerveux ! Nous ne sommes que deux et, si nous sommes ici, c'est uniquement pour parler avec vous.

La voix d'Anania bourdonna dans le récepteur de Kickaha :

— Une voiture de police vient de s'arrêter juste derrière l'auto qui est stationnée dans Wilshire.

Kleist et Ramos s'entre-regardèrent. Il était évident qu'eux aussi avaient vu la voiture de police. Mais ils ne donnèrent pas l'impression de vouloir s'en aller.

— Si votre patron désire que je l'aide, dit Kickaha, il lui faudra trouver un moyen de garantir mon retour.

Il décida que le moment était venu d'utiliser son effet de surprise. Le Seigneur savait que Kickaha était accompagné d'une femme et, bien qu'il n'eût aucun moyen de savoir qu'il s'agissait d'un Seigneur, il se pouvait qu'il le suspectât. Il n'y avait que très peu de temps que Kickaha se trouvait sur la Terre lorsque les hommes d'Orc l'avaient vu avec elle. Et, étant donné qu'Orc savait que la porte avait été activée deux fois avant l'arrivée de Kickaha, il devait se douter que l'autre intrus – ou les autres – était également un Seigneur.

Le moment était venu de jouer une carte maîtresse. Cela renforcerait la position de Kickaha dans le marché en cours et cela pourrait également arrêter Red Orc dans son idée de le faire prisonnier dès maintenant.

— Dites à votre patron, dit-il, qu'il y a maintenant quatre autres Seigneurs sur la Terre.

Kickaha n'hésitait jamais à exagérer lorsque cela permettait de semer la confusion dans l'esprit de l'ennemi. Peut-être viendrait-il un moment où il pourrait se servir des deux Seigneurs fictifs comme d'un levier.

— En outre, ajouta-t-il, il y a également deux Terriens en provenance du monde de Jadawin. Moi-même, et une femme qui se trouve avec Jadawin.

Cela devrait le troubler, pensa-t-il, éveiller un peu plus sa curiosité. Il n'allait pas manquer de se demander comment deux Terriens avaient pu s'introduire dans l'univers de Jadawin puis ensuite revenir sur la Terre.

— Dites à votre patron, continua Kickaha, qu'aucun de nous, à l'exception de la Cloche Noire, ne représente une menace pour lui. Tout ce que nous désirons, c'est tuer la Cloche Noire. Ensuite, nous quitterons cet univers puant.

Kickaha pensa que Red Orc serait capable de comprendre cela. Serait-il venu à l'esprit d'un Seigneur possédant toute sa raison l'idée d'enlever le contrôle de ce fichu monde à un autre Seigneur ? Quel Seigneur eût pu désirer demeurer sur cette planète alors qu'il avait la possibilité de régner sur un autre monde, certes plus petit, mais incomparablement plus agréable ?

Kleist demeura silencieux durant un moment. Sa tête était légèrement penchée, comme s'il écoutait un démon invisible perché sur son épaule. Puis il dit :

— Quelle différence cela fait-il qu'il y ait quatre Seigneurs ?

Il était évident que Kleist se contentait de relayer le message, sans saisir les références. Kickaha parla dans le langage des Seigneurs.

— Red Orc ! Vous avez oublié le dispositif que chaque Seigneur transporte dans son cerveau. La sonnette d'alarme qui résonne dans l'esprit de chaque Seigneur lorsqu'il se trouve à proximité de la cloche métallique d'une Cloche Noire ! Avec quatre Seigneurs à la recherche de la Cloche Noire, les chances de la découvrir sont plus grandes !

Kleist ne faisait plus maintenant aucun effort pour dissimuler qu'il était en liaison directe avec son chef.

— Comment peut-il savoir que vous n'êtes pas une Cloche Noire ?

— Si j'étais une Cloche Noire, pour quelle raison entrerais-je en contact avec vous pour vous faire savoir qu'un ennemi dangereux s'est introduit dans votre monde ?

— Il dit, récita Kleist, dont le visage pâlisait de minute en minute, comme s'il se transformait en un transmetteur mécanique, que le premier travail d'une Cloche Noire serait de localiser tous les Seigneurs aussi rapidement que possible. Après tout, les Seigneurs sont les seuls avec les Cloches Noires à savoir que ces dernières existent, et à pouvoir les combattre. La Cloche Noire essaierait donc de le découvrir, exactement comme vous le faites en ce moment. Même au risque de votre vie. Il est notoire que les Cloches Noires n'hésitent pas à se sacrifier si c'est au profit de leur communauté et si cela doit leur procurer un avantage. Il dit également que vos soi-disant Seigneurs peuvent très bien être des Cloches Noires comme vous.

Kickaha parla dans la langue des Seigneurs.

— Red Orc ! Vous êtes en train de mettre ma patience à l'épreuve. Si j'ai fait appel à vous, c'est parce que je connais vos vastes ressources. Vous n'avez guère le choix, Red Orc ! Si vous m'obligez à rompre le contact avec vous, alors vous n'aurez pas la preuve que je ne suis pas une Cloche Noire et vos nuits seront hantées de

cauchemars pleins de ces envahisseurs ! En fait, le seul moyen de vous assurer que je ne suis pas une Cloche Noire est de travailler en collaboration avec moi, mais sous mes propres conditions ! J'insiste sur ce point !

La seule façon d'impressionner un Seigneur consiste à être encore plus arrogant que lui.

— L'auto est partie, dit la voix d'Anania. Ils ont dû avoir peur de la police. La voiture de police est en train de s'éloigner à son tour.

Kickaha leva le bras et murmura dans le transmetteur :

— Où sont les autres ?

— Ils continuent à se rapprocher de toi, tout en faisant semblant de regarder les statues.

Il jeta un regard au-delà de Kleist et de Ramos. Les deux autres voitures suspectes étaient maintenant vides à l'exception d'un homme, qui était sans doute Cambring. Les autres se trouvaient disséminés parmi les gens qui pique-niquaient sur l'herbe. Il remarqua deux hommes à l'air farouche et déterminé. Il se pouvait qu'ils appartenissent à l'équipe de Cambring.

— Nous allons décrocher sur ma gauche, dit-il, en contournant les haies et en direction de Wilshire. S'ils nous suivent, ce sera à pied. Du moins au début.

Il jeta un bref regard en direction d'Anania. Elle s'était levée de son banc et s'approchait négligemment de lui.

— Très bien, dit Kleist. Je suis autorisé à accepter vos conditions.

Il eut un sourire aimable et se rapprocha de Kickaha. Les traits de Ramos se tendirent.

— Ne pourrions-nous aller ailleurs ? Il est difficile de tenir une conversation ici. Mais ce sera comme vous voudrez.

Kickaha se sentit écoeuré. Il avait été prêt à admettre que la meilleure solution était de s'unir à Red Orc. À travers lui, la Cloche Noire, Wolff et Chryséis pourraient être retrouvés ; le barrage pourrait ensuite être rompu et, après cela, sauve qui peut ! Mais le Seigneur suivait la ligne de sa pensée. Il avait confiance en son pouvoir, en sa capacité de s'emparer de ce qu'il désirait, être ou chose.

Kickaha fit une dernière tentative.

— Stop ! Pas un pas de plus ! Demandez à votre patron s'il se souvient d'Anania, sa nièce, et de Jadawin, son neveu ! Est-ce qu'il se rappelle à quoi ils ressemblent ? S'il peut les identifier, alors il saura que je suis en train de dire la vérité !

Kleist demeura silencieux quelques instants puis ensuite il hocha la tête.

— Naturellement. Mon patron est d'accord. Donnez-lui simplement l'occasion de les voir.

C'était inutile. Kickaha savait ce que pensait Red Orc. Cela aurait

pu lui arriver de la même manière. Les cerveaux d'Anania et de Wolff auraient pu héberger l'esprit d'une Cloche Noire.

Kleist, toujours souriant, glissa lentement une main dans sa poche, de manière que Kickaha ne put penser qu'il cherchait une arme. Il la ressortit tenant un crayon et un morceau de papier et dit :

— Je vais vous écrire un numéro que vous pouvez appeler, et...

Pas une seconde, Kickaha ne pensa que le crayon était simplement un inoffensif crayon. Évidemment, Red Orc avait confié un lance-rayons à Kleist. Kleist l'ignorait mais il était condamné. Il en avait trop entendu au cours de la conversation, et il connaissait l'existence d'une arme qui n'existait pas sur-la Terre.

Et ce n'était pas le moment de le lui dire dans l'espoir de pouvoir le persuader d'abandonner le Seigneur.

Kickaha bondit sur le côté au moment précis où Kleist braquait le crayon sur lui. Il était rapide, mais néanmoins, le rayon l'atteignit à l'épaule, le jetant au sol plusieurs mètres en arrière. Il roula sur lui-même tout en regardant Kleist ; qui jetait ses deux bras en l'air, lâchait le lance-rayons, reculait d'un pas puis s'effondrait lourdement sur le dos. Kickaha sauta sur ses pieds et plongea vers l'arme bien que son épaule et son bras le brûlassent comme s'ils avaient été transpercés par la lame d'un poignard. Ramos, pour sa part, ne fit pas un effort pour ramasser le crayon, il ne savait probablement pas de quoi il s'agissait en réalité.

Il y avait une certaine agitation autour du groupe ; des femmes et des hommes s'étaient mis à crier.

Quand Kickaha se fut remis sur ses pieds, il en comprit la raison. Kleist et trois de ses hommes étaient allongés inconscients sur le sol. Six autres hommes se précipitaient vers lui tout en faisant impérativement signe aux gens de s'écarter de leur chemin. Les quatre qui s'étaient tenus dans le voisinage plongeaient la main sous leur veste pour s'emparer de leur pistolet. Voyant cela, Ramos cria :

— Non ! Pas d'armes à feu ! Vous le savez !

Kickaha braqua le crayon lance-rayons qui, heureusement, s'activait par une simple pression sur un bouton et non par un mot de code, et le premier des hommes se plia en deux et décolla du sol. Il retomba lourdement en arrière, bras et jambes écartés, et demeura immobile, sa face virant au gris. Son arme vola en l'air et retomba sur le sol à plusieurs mètres de lui. Kickaha tourna la tête et vit Anania qui se précipitait vers lui. Elle avait lancé un rayon en même temps que lui et l'homme avait reçu un double impact.

Kickaha bondit en avant, ramassa le pistolet et le lança au loin derrière une haie, en direction du bassin au mammoth. Avec Anania, il se précipita le long de la haie vers le pan incliné qui conduisait au trottoir. Il n'y avait pas de passage pour piétons à cet endroit, et le

trafic était intense. Mais les voitures roulaient lentement car le feu de circulation, à un demi-bloc de là, venait de passer au rouge.

Ils foncèrent entre les voitures, les obligeant à freiner à leur passage. Des klaxons rugirent et des gens qui se tenaient aux fenêtres se mirent à crier.

Lorsqu'ils eurent atteint l'autre côté de la rue, ils jetèrent un regard par-dessus leur épaule. Le trafic avait repris à une vitesse normale et les sept hommes qui les poursuivaient étaient distancés – du moins pour l'instant.

— Les choses ne vont pas comme je l'aurais voulu, dit Kickaha. J'espérais pouvoir m'emparer de Kleist et l'emmener avec moi. Il aurait pu être le fil conducteur qui nous aurait menés jusqu'à Red Orc.

Anania se mit à rire avec un brin de nervosité.

— Personne ne pourra jamais t'accuser de manquer de confiance, dit-elle. Que faisons-nous maintenant ?

— Les flics ne tarderont pas à s'amuser, dit-il. Tiens, regarde, les hommes de Cambring s'en vont. Je parierais qu'ils ont reçu l'ordre d'emmener les corps de Kleist et des autres avant l'arrivée de la police.

Il prit la main d'Anania et se mit à courir vers l'est, en direction du carrefour.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-elle.

— Nous allons traverser au feu pendant qu'ils sont occupés, et ensuite descendre Curson Street à la vitesse olympique. C'est là que Cambring se trouve !

Elle ne répondit pas. Mais échapper à l'ennemi pour se jeter ensuite dans ses bras lui semblait être une opération suicide.

Ils se trouvaient maintenant à une centaine de mètres de leurs adversaires. Kickaha regarda entre les arbres qui bordaient la rue et vit les hommes qui n'avaient pas été blessés transporter Kleist et les trois autres. Au loin, une sirène mugit. À la manière dont les hommes de Cambring se pressaient, il n'y avait pas de doute que c'était après eux que la police en avait.

Cambring, l'air inquiet, se tenait près de sa voiture. Il se raidit en sentant le crayon toucher son dos et en entendant la voix de Kickaha.

Obéissant, Cambring ne regarda pas autour de lui et s'assit sur le siège avant comme on le lui ordonnait. Anania et Kickaha s'installèrent sur la banquette arrière et se baissèrent vivement. Kickaha garda le crayon appuyé contre le dos de Cambring.

Ce dernier émit une protestation.

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça ! Vous êtes fous !

— La ferme ! répliqua Kickaha.

Trente secondes plus tard, Kleist, que tenaient deux hommes, atteignit la voiture. Kickaha ouvrit la portière arrière, pointa le crayon et dit :

— Mettez-le sur le siège avant.

Les deux hommes qui tenaient Kleist s'immobilisèrent. Les autres, qui formaient l'arrière-garde, plongèrent leur main sous leur veste. Kickaha cria :

— Pas un geste, sinon je tue Cambring et Kleist. Et vous aussi, par la même occasion. Avec ceci !

Il agita le crayon. Les autres savaient maintenant qu'il s'agissait d'une arme, bien qu'en ignorant la nature exacte. L'objet semblait les effrayer plus qu'un pistolet, probablement parce qu'ils ignoraient ce dont il s'agissait.

Ils s'arrêtèrent.

— J'embarque ces deux-là, dit Kickaha. Les flics seront là dans une minute. Vous feriez bien de vous débiter, si vous ne voulez pas qu'ils vous mettent la main dessus.

Les deux hommes qui soutenaient Kleist s'avancèrent et le poussèrent sur le siège avant. Cambring dut le retenir afin qu'il ne s'écroule pas sur lui comme un sac de pommes de terre, Kickaha sortit vivement de la voiture, la contourna et s'installa au volant tandis qu'Anania tenait les autres en respect avec le crayon lance-rayons.

Kickaha lança le moteur, recula dans un bruit déchirant de pneus, freina brutalement, braqua et fonça à travers le parking. L'auto dansa brutalement sur sa suspension lorsqu'il plongea sur le pan incliné qui séparait l'entrée du parking de la rue. Kickaha cria quelque chose à Anania qui se pencha, tâta derrière l'oreille de Kleist et en arracha le transmetteur. C'était un disque de métal aussi mince qu'un timbre-poste et de la dimension d'une pièce de monnaie.

Elle le plaça derrière sa propre oreille et prit ensuite à Kleist sa montre-bracelet, qu'elle plaça à son poignet.

Kickaha tenait maintenant Cambring et Kleist en sa possession. Mais qu'allait-il pouvoir en faire ?

Soudain, Anania haleta et poussa Cambring, qui venait de s'affaïsser contre Kickaha. Dans une prompte réaction, il l'avait repoussé avec son coude, pendant qu'il l'attaquait. Puis il comprit que Cambring s'était simplement affalé contre lui. Il était inconscient.

Un autre regard le convainquit que Cambring était mort ou tout près de l'être. Sa peau avait pris la teinte gris-bleu des cadavres.

— Ils sont morts tous les deux ! s'exclama Anania.

Kickaha se rapprocha du trottoir et freina. Il tendit frénétiquement un doigt vers elle. Elle le regarda une seconde puis comprit ce qu'il voulait dire. Elle se débarrassa vivement du transmetteur et de la montre-bracelet de Kleist, comme si elle venait de découvrir qu'elle portait un habit de lépreux.

Kickaha tendit la main, l'attira vers lui et murmura à son oreille :

— Je prendrai la montre et le récepteur avec un mouchoir et les

mettrai dans la malle jusqu'à ce que nous nous soyons débarrassés d'eux. Je pense que tu pourrais entendre la voix de Red Orc maintenant, si tu avais toujours le récepteur à ton oreille. Il te dirait qu'il vient de tuer Cambring et qu'il va te tuer également à moins que nous ne nous rendions.

Il prit le poignet de Cambring et, avec un crayon, souleva légèrement sa montre-bracelet. La peau, à cet endroit, présentait une légère décoloration. Toujours avec le crayon, il décolla le disque que Cambring portait derrière l'oreille. Là, la peau présentait une tache brun-bleu de la même dimension que le disque.

Kleist poussa un gémissement. Ses paupières battirent, puis s'ouvrirent. Kickaha démarra de nouveau, s'écarta, du trottoir et obliqua vers le nord. Alors qu'il avançait lentement au milieu du trafic, Kleist fit une tentative pour se redresser. Pour y parvenir, il lui fallait repousser Cambring contre Kickaha. Anania cria sauvagement un ordre, et Kleist fit basculer Cambring, qui s'écroula sur le plancher devant lui. Le cadavre prenait tant de place que Kleist fut contraint de se tenir recroquevillé, ses genoux touchant presque son menton. Il gémit de nouveau et dit :

— Vous l'avez tué.

Kickaha lui expliqua ce qui s'était passé, mais Kleist n'eut pas l'air de le croire.

— Est-ce que vous me prenez pour un imbécile ? demanda-t-il.

Kickaha sourit et répondit :

— Très bien, libre à vous de ne pas croire en l'efficacité des dispositifs dont je vous ai parlé. Je pourrais les réadapter à votre propre personne et ainsi vous prouver que j'ai dit la vérité. Mais ça ne serait d'aucune utilité car vous seriez mort et cela permettrait à votre patron de marquer un point de plus.

Il roula jusqu'à ce qu'il aperçut un panneau indiquant un parking, derrière un immeuble à usage commercial. Il braqua et s'engagea dans l'allée qui y conduisait. Le parking était de dimensions réduites, et clos sur trois côtés par les murs des buildings. Il n'y avait aucune fenêtre d'où on pût le voir et, pour le moment, il n'y avait personne dans le parking ni dans l'allée. Il se gara, descendit de voiture et fit signe à Kleist de ne pas bouger. Puis il tira le cadavre de Cambring à l'extérieur et le poussa sous un camion. Il se remit ensuite au volant, et roula en direction du motel. Kickaha était embarrassé. Il se pouvait qu'il eût poussé Red Orc jusqu'au point où ce dernier signalerait que la Rolls avait été volée. Jusqu'alors il avait tenu la police en dehors des événements, mais Kickaha avait la certitude nue le Seigneur se servirait d'elle si la nécessité s'en faisait sentir. Le Seigneur devait avoir une énorme influence, à la fois politique et financière, même s'il demeurerait un personnage anonyme. Si Kickaha et Anania se trouvaient

aux mains de la police, le Seigneur pourrait aisément s'arranger pour que ses hommes s'emparent d'eux. Tout ce qu'il aurait à faire serait de payer la caution puis de les capturer lorsqu'ils se trouveraient à quelques blocs du poste de police.

Et si Kleist savait quoi que ce soit qui pût constituer un fil conducteur menant à Red Orc, le Seigneur pourrait agir de manière à s'assurer de son silence.

Kleist, pour l'instant, ne se montrait pas coopératif. Il ne répondait même pas aux questions de Kickaha. Finalement, il dit :

— Économisez votre souffle. Vous ne tirerez rien de moi.

Quand ils atteignirent le motel, Kleist descendit lentement de la voiture. Il regarda autour de lui comme s'il avait l'intention de se mettre à courir ou à crier, mais Kickaha l'avait averti que s'il tentait quoi que ce soit, il disposait encore d'assez d'énergie dans le crayon pour l'abattre. Il pénétra dans le hall du motel devant Kickaha, qui n'attendit même pas qu'Anania eût refermé la porte de leur chambre sur eux pour le paralyser avec une faible décharge d'énergie.

Avant d'avoir pu recouvrer ses esprits, Kleist avait reçu une injection d'un sérum que Kickaha avait ramené avec lui du monde de Jadawin.

Durant l'heure suivante, ils apprirent beaucoup de choses sur les membres de ce que Kleist appelait le Groupe et sur leurs activités. Son supérieur immédiat était un homme du nom d'Alfredo Roulini. Il vivait à Beverley Hills ; mais Kleist n'était jamais allé chez lui. Roulini donnait toujours ses ordres par téléphone ou rencontrait Kleist et les autres subalternes au domicile de Kleist ou à celui de Cambring.

Roulini, tel que décrit par Kleist, ne pouvait être Red Orc. Kickaha se mit à marcher de long en large, les sourcils froncés, en caressant du bout des doigts ses longs cheveux roux.

— Red Orc saura, ou du moins supposera, que nous avons réussi à obtenir de Kleist le nom et l'adresse de Roulini. Il avertira donc Roulini et ils s'arrangeront pour nous tendre un piège. Jusqu'à présent, le Seigneur a été arrogant et a eu une confiance extrême en lui-même mais il sait maintenant que nous ne sommes pas des mauviettes. Nous lui avons donné du fil à retordre. Il nous sera impossible d'approcher Roulini et, même si nous y parvenons, je donne ma tête à couper qu'il sera aussi incapable que Kleist de nous donner la moindre indication sur l'identité de Red Orc et sur l'endroit où il se trouve.

— C'est probablement vrai, dit Anania. En conséquence, la seule chose à faire est de forcer Red Orc à se démasquer.

— C'est exactement ma pensée, dit Kickaha. Mais comment l'y contraindre ?

— La Cloche Noire, s'exclama soudain Anania.

— C'est bien joli, répondit Kickaha, mais nous ne savons pas où elle se trouve. Et, bien que cette pensée me fasse grincer des dents, nous ne le saurons peut-être jamais.

— Ne dis pas ça ! protesta-t-elle. Il faut que nous la trouvions.

Sa détermination, il le savait, n'avait pas pour origine un sentiment quelconque envers les habitants de la Terre. Elle était simplement terrifiée à la pensée que les Cloches Noires puissent devenir un jour suffisamment puissantes pour s'introduire, à partir de la Terre, sur d'autres univers, les univers de poche sur lesquels régnaient les Seigneurs. Ce qui l'intéressait, c'était son propre sort et, naturellement, le sien à lui, Kickaha. Peut-être aussi celui de Luvah, son frère blessé qu'elle avait laissé derrière elle pour garder le palais de Wolff. Mais elle ne dormirait jamais tranquille tant qu'elle n'aurait pas la certitude, à cent pour cent, qu'il n'y avait pas de Cloche Noire vivante dans les mille huit univers connus.

Red Orc, lui non plus, ne dormirait jamais plus tranquille.

Kickaha ligota les mains de Kleist derrière son dos, puis il lui attacha les chevilles et colla une bande de tissu adhésif sur sa bouche. Anania ne comprenait pas pourquoi il ne le tuait pas. Kickaha expliqua, comme il l'avait fait de nombreuses fois auparavant, qu'il ne le faisait jamais que quand il l'estimait nécessaire. De toute manière, ils avaient suffisamment d'ennuis pour éviter de les corser en abandonnant un cadavre derrière eux. Après avoir pris à Kleist son portefeuille, il enferma l'homme inanimé dans le placard.

— On ne le découvrira que demain, quand la femme de ménage viendra nettoyer la chambre, dit-il, mais je pense néanmoins qu'il nous faut nous en aller. Allons de l'autre côté de la rue manger quelque chose. Il nous faut lester nos estomacs.

Ils traversèrent la rue jusqu'au carrefour et marchèrent encore sur la distance d'un demi-bloc avant d'atteindre le restaurant. Ils s'installèrent à un box près de la glace de devanture d'où Kickaha pouvait surveiller le motel.

Tout en mangeant, il expliqua à Anania quels étaient ses plans.

— Un Seigneur réagira aussi rapidement pour une pseudo-Cloche Noire que pour une vraie, dit-il, tout simplement parce qu'il ne sera sûr de rien. Nous allons créer notre propre Cloche Noire et lui faire un peu de publicité, afin que Red Orc la découvre.

— Il y a de grandes chances pour qu'il ne se dérange pas personnellement.

— Comment veux-tu qu'il vérifie s'il s'agit bien d'une Cloche Noire s'il ne la voit pas de ses propres yeux ? De toute façon, c'est la Cloche qui ira vers lui. On la lui conduira.

— Tu ne t'en sortiras pas ! s'exclama-t-elle.

— C'est possible, mais je n'en suis pas encore là et il nous faut

prendre le risque. De toute façon, je ne vois rien d'autre à faire.

Ils se levèrent et s'approchèrent de la caisse pour régler leur addition, Anania murmura soudain quelque chose à l'oreille de Kickaha qui se retourna et regarda à travers la devanture. Une voiture de police venait de s'arrêter à proximité du motel.

Kickaha regarda les deux policiers qui l'occupaient en descendre et se pencher pour lire la plaque d'immatriculation de la Rolls. Puis l'un d'eux pénétra dans le bureau du gérant du motel tandis que l'autre inspectait l'intérieur de la voiture. Au bout d'un moment, le gérant sortit de son bureau et, accompagné des deux policiers, se dirigea vers la chambre que Kickaha et Anania venaient juste de quitter.

— Ils vont trouver Kleist dans le placard, murmura Kickaha. Nous allons retourner à Los Angeles en taxi, et nous chercherons à nous y loger.

Ils avaient les vêtements qu'ils portaient, la valise contenant la Trompe de Shambarimen, leurs anneaux lance-rayons avec un certain nombre de charges, le crayon lance-rayons, leurs récepteurs d'oreille, leurs chronomètres-transmetteurs de poignet et l'argent qu'ils avaient pris à Baum, Cambring et Kleist. Le dernier avait rapporté cent trente-cinq dollars.

Ils sortirent, dans la chaleur et dans le smog qui faisait larmoyer les yeux et irritait les sinus. Il acheta le *Los Angeles Times* à un kiosque, puis attendit le passage d'un taxi. Il en survint un au bout de quelques minutes, et ils roulèrent en s'éloignant de la Vallée. Kickaha examina la colonne des avis personnels, qui comportait son annonce. Dans la même rubrique, il n'y avait rien qui ressemblât à un avis inséré par Wolff. Ils descendirent du taxi, marchèrent sur la distance de deux blocs, et prirent un autre taxi jusqu'à un endroit choisi au hasard par Kickaha.

Ils marchèrent durant un moment. Puis Kickaha se fit couper les cheveux et acheta un chapeau ; ensuite, il posa quelques questions à une employée d'un salon de coiffure pour dames. Dans un drugstore, il acheta de la teinture pour cheveux et quelques autres articles, parmi lesquels un nécessaire à raser, des brosses à dents, de la pâte dentifrice et une lime à ongles. Dans une boutique de prêteur sur gages, il acheta deux valises, un couteau parfaitement équilibré et une gaine en cuir pour l'y placer.

Deux blocs plus loin, ils découvrirent un hôtel de troisième ordre. La seule chose qui semblait intéresser l'employé de la réception était de savoir s'ils pouvaient ou non payer d'avance. Kickaha, qui avait coiffé son chapeau et qui portait des lunettes noires, espéra que l'homme ne leur porterait que peu d'attention. À en juger à son haleine chargée d'une odeur de whisky à bon marché, il n'était guère

perceptif pour l'instant.

Anania, après avoir examiné leur chambre, dit :

— L'endroit que nous avons quitté était un taudis. Mais, comparé à ceci, c'était un palais !

— J'ai séjourné dans des endroits pires que celui-ci, répondit Kickaha. L'essentiel, c'est que les cafards ne soient pas suffisamment gros pour nous en chasser.

Il leur fallut un certain temps pour teindre leurs cheveux. La chevelure rousse de Kickaha devint brun sombre, et celle d'Anania, qui était aussi noire et aussi luisante que celle d'une Polynésienne, devint de la blondeur du blé.

— Ce n'est pas parfait, mais cela nous change, dit Kickaha. Bon, maintenant, nous allons essayer de trouver un ferronnier.

L'annuaire du téléphone lui apprit qu'il y en avait plusieurs dans le quartier. Ils se dirigèrent vers le plus proche. Kickaha spécifia ce qu'ils désiraient et paya d'avance. Durant la conversation, il avait étudié le caractère de l'artisan. Il conclut que l'homme s'intéressait à n'importe quelle affaire pourvu qu'il en tire profit au moindre risque.

Il décida de cacher la Trompe. Bien qu'il détestât d'avoir à le faire, il ne pouvait pas plus longtemps courir le risque de voir Red Orc s'en emparer. S'il n'avait pas eu l'idée de l'emporter lorsqu'il avait quitté le motel, elle serait maintenant aux mains de la police. Et si Orc en entendait parler, ce qui ne manquerait pas d'arriver, il mettrait tôt ou tard la main dessus.

Ils se dirigèrent vers la station des autobus où Kickaha enferma la valise et la Trompe dans un coffre public.

— J'ai donné à ce type une gratification de vingt dollars pour qu'il fasse vite, dit-il. Il m'a dit que ça serait prêt à cinq heures. Je propose que, dans l'intervalle, nous nous reposions dans la taverne qui se trouve de l'autre côté de la rue, en face de notre luxueux logement. De là, nous pourrons le surveiller et nous rendre compte s'il ne s'y passe rien d'anormal.

Le Blue Boule Fly était un bistrot tout à fait quelconque, mais il comportait des boxes dont l'un, derrière la devanture, était inoccupé. Le store vénitien était baissé, mais il y avait assez d'espace entre les lames pour que Kickaha pût surveiller l'entrée de l'hôtel. Il commanda un coca-cola pour Anania et une bière pour lui-même. Il n'en avala qu'une gorgée mais au bout d'un quart d'heure en commanda une autre, uniquement pour faire plaisir au patron. Tout en attendant, il questionna Anania sur Red Orc. Il ne connaissait en effet que peu de chose sur leur ennemi.

— C'est mon krathlrandroon, dit-elle. Le frère de ma mère. Il a quitté l'univers maternel pour créer le sien il y a plus de quinze mille années terrestres. C'était cinq mille ans avant ma naissance. Mais nous

possédions des statues et des photos de lui et il revint une fois alors que j'avais-quinze ans, ce qui fait que je savais à quoi il ressemblait. Mais je l'ai oublié maintenant. Toutefois, je crois que si je le revoyais je le reconnaîtrais immédiatement. Il y a la ressemblance familiale, tu comprends, et elle est très accentuée. Si tu vois un jour un homme qui est mon pendant masculin, alors tu sauras qu'il s'agit de Red Orc. À l'exception de la chevelure. Ses cheveux ne sont pas noirs, mais couleur de bronze sombre. Comme les tiens. Exactement comme les tiens. Elle hésita puis ajouta :

— Et maintenant que j'y pense... je me demande comment cela ne m'a pas frappé auparavant... tu lui ressembles beaucoup.

— Je t'en prie ! s'exclama Kickaha. Cela signifierait que je te ressemble ! Je ne suis pas d'accord !

— Je pense que nous pourrions être cousins, dit-elle.

Kickaha rit, bien qu'il se soit mis à transpirer et qu'il se sentît anxieux pour quelque raison.

— Tu vas finir par me dire que je suis l'enfant de Red Orc perdu depuis longtemps !

— J'ignore s'il a des enfants, répondit-elle pensivement, mais tu pourrais être son fils, oui.

— Je sais qui sont mes parents, dit Kickaha. Des fermiers de l'Indiana. Et ils savaient eux aussi qui étaient leurs ancêtres. Mon père était d'ascendance irlandaise – Finnegan, ça parle tout seul, non ? Ma mère, elle, était une quarteronne d'Indiens Catawba de nationalité norvégienne.

— Je n'essaie pas de prouver quoi que ce soit, dit-elle. Je remarque simplement certaines ressemblances indéniables. Et, maintenant que j'y pense, tes yeux ont cette couleur de feuille particulière... oui, exactement comme si... J'ai oublié... Red Orc a exactement les mêmes yeux que toi.

Kickaha posa sa main sur la sienne et dit :

— Cela suffit, maintenant.

Il regardait à travers les lames du store. Anania tourna la tête et dit :

— Une voiture de police !

— Oui, arrêtée en double file devant l'hôtel. Les flics en descendent et pénètrent dans l'hôtel. Ils doivent être à la recherche de quelqu'un d'autre. Ne nous laissons pas emporter par la panique.

— Ai-je l'air de montrer de la panique ? dit-elle froidement.

— Excuse-moi. C'est simplement une façon de parler.

Quinze minutes s'écoulèrent. Puis une auto s'immobilisa derrière la voiture de police. Trois hommes en vêtements civils l'occupaient. Deux en descendirent et pénétrèrent dans l'hôtel, puis la voiture s'éloigna.

— J'ai l'impression qu'il s'agit de flics en civil » dit Kickaha.

Les deux policiers en uniforme sortirent de l'hôtel, montèrent dans leur voiture et s'éloignèrent à leur tour. Les deux détectives en civil ne refirent leur apparition que trente minutes plus tard. Ils marchèrent en direction du carrefour, s'arrêtèrent et parlèrent durant une minute puis l'un d'eux revint sur ses pas. Il ne rentra pas toutefois dans l'hôtel. Au lieu de cela il traversa la rue.

— Il a eu la même idée que moi ! dit Kickaha. Observer l'hôtel à partir d'ici ! Il se leva et ajouta : Viens. Passons par la porte de derrière. Dépêchons-nous, mais sans donner l'impression de nous sauver.

La porte de derrière était en fait une entrée latérale, qui conduisait à une impasse qui donnait sur la rue. Ils marchèrent en direction du nord vers la boutique du ferronnier.

— Ou bien la police a été informée par Red Orc, ou ils nous recherchent à cause de Kleist, dit Kickaha. De toute façon, ça n'a pas d'importance. Nous sommes en cavale, et c'est Orc qui a l'avantage. Aussi longtemps qu'il continuera à nous pousser en avant, nous ne pourrons pas nous rapprocher de lui.

Ils avaient encore plusieurs heures à attendre avant le moment fixé par le ferronnier. Kickaha entraîna Anania dans un autre café, d'une classe nettement supérieure à celui qu'ils venaient de quitter, et ils s'assirent à une table.

— Et si tu me racontais l'histoire complète de ton oncle ? dit Kickaha.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, répondit-elle. Red Orc a semé la terreur parmi les Seigneurs pendant longtemps. Il a envahi avec succès les univers d'au moins dix d'entre eux et les a tués. Mais il fut grièvement blessé lorsqu'il envahit le monde de Vala, ma sœur. Red Orc est un homme très rusé, plein de ressources et d'une grande puissance. Mais ma sœur Vala réunit les qualités d'un cobra et d'un tigre. Elle le blessa grièvement, comme je l'ai dit, mais elle fut elle-même blessée. En fait, elle faillit mourir. Red Orc réussit néanmoins à regagner cet univers, qui était le premier qu'il avait créé après avoir quitté son univers natal.

Kickaha se redressa et s'exclama :

— Quoi ?

Sa main, en s'agitant, faillit renverser son verre de bière, mais il n'y prit pas garde et regarda Anania.

— Qu'as-tu dit ?

— Tu veux que je te répète tout ce que j'ai dit ?

— Non, non ! La fin seulement... Tu as bien dit qu'il était revenu sur cet univers, le premier qu'il ait créé ?

— Oui. C'est cela qui te bouleverse à ce point ?

Kickaha ne bégayait pas souvent. Mais en ce moment les mots sortaient difficilement de sa bouche.

— ... écoute, dit-il finalement. J'accepte l'idée des univers de poche des Seigneurs, d'abord parce que j'ai passé la moitié de ma vie dans l'un d'eux, et ensuite parce que je sais que les autres existent. Un homme qui n'est pas un menteur m'a parlé d'eux, et d'autre part j'ai vu des Seigneurs d'autres univers, y compris toi ! Et je sais qu'il y a au moins mille huit de ces univers artificiels relativement petits. Mais j'avais toujours pensé... je pense toujours... c'est impossible... mon univers est un univers naturel, exactement comme l'est ton univers natal, Gardzrintrah.

— Je n'ai pas dit ça, répondit-elle doucement. Elle lui prit la main et la serra. Kickaha chéri, est-ce que cela te bouleverse vraiment à ce point ?

— Tu dois te tromper, Anania, dit-il. As-tu une idée de l'immensité de cet univers ? En fait, il est infini. Aucun homme ne pourrait créer ce monde incroyablement complexe et gigantesque ! Mon Dieu, l'étoile la plus proche est à plus de quatre années-lumière de la Terre et la plus lointaine connue à des milliards d'années-lumière, et il doit y en avoir des milliards et des milliards au-delà, à des distances encore plus fantastiques !

» En outre, il y a l'âge de cet univers ! Cette planète seule est vieille d'un demi-milliard d'années, du moins d'après les dernières estimations. Cela fait sacrément plus vieux que quinze mille ans, car il n'y a que quinze mille ans que les Seigneurs ont quitté leurs univers natals pour créer leurs univers de poche ! L'âge de la Terre est sacrément plus vieux !

Anania sourit et tapota sa main comme si elle était sa grand-mère et lui un tout petit enfant.

— Voyons ! Il n'y a pas de raison d'être aussi bouleversé, chéri ! Je me demande pour quelle raison Wolff ne t'a rien dit à ce sujet. Probablement a-t-il oublié lorsqu'il a perdu la mémoire. Et, quand elle lui est revenue, il ne s'en est plus souvenu ou peut-être estimait-il cela comme tellement admis qu'il n'a jamais considéré que tu pouvais l'ignorer.

— Mais comment peux-tu expliquer l'énorme étendue de cet univers et l'âge de la Terre ? Et l'évolution de la vie ? dit-il triomphalement. Oui, comment expliques-tu l'évolution ? L'indéniable existence des fossiles ? La datation par le carbone 14 et le potassium-argon ? J'ai lu quelque chose là-dessus dans un magazine, dans l'autobus du Roi des Gnômes, et leur évidence est scientifiquement irréfutable !

Il demeura silencieux pendant que la serveuse prenait leurs verres vides. Dès qu'elle fut partie, il ouvrit la bouche, mais il la referma

aussitôt. Le poste de télévision placé au-dessus du bar retransmettait un bulletin d'informations, et sur l'écran apparaissait le dessin de deux visages.

— Regarde ! dit-il à Anania.

Elle tourna la tête au moment précis où les deux visages s'estompaient puis disparaissaient.

— Ils nous ressemblent ! dit-elle.

— Oui. Ce sont des portraits robots établis par la police. Les chiens sont maintenant sur la piste. Mais ne bouge pas ! Si nous nous en allons maintenant, les gens nous regarderont. Tandis que si nous demeurons ici et faisons mine de nous occuper de nos propres affaires les autres clients en feront autant...

S'il s'était agi d'un programme en couleurs, la ressemblance aurait été beaucoup moins frappante, du fait qu'ils avaient teint leurs cheveux. Mais, en noir et blanc, les dessins étaient presque aussi fidèles que des photographies.

Cependant, nul ne les regarda. Il était possible que personne, mis à part les ivrognes installés au bar, n'eût regardé l'émission de télévision. Et ces derniers ne faisaient pas mine de se retourner pour les observer.

— Qu'est-ce que cette chose a dit ? demanda Anania, qui voulait parler du poste de télévision.

— Je ne sais pas. Il y avait trop de bruit pour que je puisse entendre. Et je ne puis le demander à personne au bar.

Il était en train de se raviser en ce qui concernait ses plans. Peut-être en définitive lui fallait-il renoncer à son idée d'amener par la ruse Red Orc à sortir de sa cachette. Avec la police qui le recherchait activement, et son portrait et celui d'Anania dans chaque foyer de Californie, il ne désirait attirer l'attention de personne. Néanmoins, l'idée avait été un de ces lièvres sauvages qui bondissaient parfois dans les sentiers pleins de ronces de son esprit. C'était chimérique, trop imaginatif, mais pour cette raison même cela aurait pu réussir. Mais plus maintenant, toutefois. Au moment où il mettrait son plan en action, il aurait à la fois sur le dos les hommes d'Orc et la police. Quant à Orc lui-même, sachant où Kickaha se trouverait, il ne se montrerait pas.

— Mettons maintenant nos lunettes noires, dit-il. Il s'est écoulé suffisamment de temps depuis l'émission de télévision pour que nous ne paraissions plus suspects.

— Ne te crois pas obligé de m'expliquer quoi que ce soit, répliqua sèchement Anania. Je ne suis pas aussi idiot que tes femmes de la Terre.

Kickaha garda le silence pendant un moment. En quelques minutes, de nombreux événements s'étaient abattus sur lui comme

autant de coups de masse. Il désirait désespérément poursuivre la discussion concernant l'origine et la nature de son monde, mais ce n'était pas le moment. Survivre, trouver Wolff et Chryséis et tuer la Cloche Noire passaient avant tout le reste. Et l'essentiel, pour l'instant, était de survivre.

— Il nous faudra nous procurer d'autres valises, dit-il. Maintenant, la Cloche. Qui sait ? Peut-être me sera-t-ce utile plus tard.

Il régla leurs consommations et ils sortirent. Dix minutes plus tard, ils avaient la cloche. Le ferronnier avait fait un assez bon travail. Elle n'eût naturellement pas résisté à un examen attentif de la part d'un Seigneur, mais à une certaine distance, ou aux yeux d'une personne non familiarisée avec elle, elle faisait parfaitement illusion. Lohtet avait la forme d'une cloche mais son fond était fermé. Elle avait une fois et demie la taille de la tête de Kickaha, était faite d'aluminium et avait été recouverte d'une peinture à séchage rapide. Kickaha paya l'artisan, puis il plaça la cloche dans le carton à chapeau qu'il avait gardé avec lui. Une demi-heure plus tard, ils traversaient McArthur Park.

Outre les orateurs de plein air, le parc contenait un certain nombre d'ivrognes, de hippies et de motocyclistes à la face inquiétante. Toutes les autres personnes qui se trouvaient là semblaient n'être venues que pour se prélasser sur l'herbe ou pour contempler les individus non conventionnels.

Après avoir contourné un gros buisson, ils s'arrêtèrent.

À leur droite, il y avait un banc en ciment. Sur le banc étaient assis deux ivrognes mal rasés, aux joues creuses et au nez violacé ainsi qu'un jeune homme. Ce dernier, solidement charpenté, avait de longs cheveux blonds sales et une barbe de trois jours. Il portait des vêtements qui étaient encore plus crasseux et plus râpés que ceux des deux ivrognes.

Une boîte en carton d'environ cinquante centimètres de côté était posée sur le banc près de lui.

Anania ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis elle la referma. Son visage pâlit et ses yeux s'écarquillèrent. Ses mains montèrent jusqu'à sa gorge et elle se mit à crier.

Le système d'alarme que comportait son cerveau, ce dispositif qu'on y avait implanté lorsqu'elle était devenue adulte, dix mille ans auparavant, était la seule chose qui pouvait être responsable de sa terreur.

La proximité de la cloche d'une Cloche Noire avait déclenché cette alarme, et les nerfs d'Anania s'étaient mis à vibrer comme s'ils avaient été branchés sur une sirène. La peur ancestrale des Cloches Noires s'était emparée d'elle.

Le jeune homme blond se leva d'un bond, empoigna sa boîte en

carton et se précipita en avant.

Kickaha courut derrière lui. Anania cria à nouveau. Les deux ivrognes l'imitèrent et des gens se mirent à courir dans tous les sens.

À un autre moment, Kickaha se serait mis à rire. Il avait primitivement envisagé d'abandonner son carton à chapeau et la pseudo-cloche dans un endroit semblable à celui-ci, hanté par les ivrognes et les épaves de toutes sortes, de manière à provoquer une sorte de commotion dont les journaux n'auraient pas manqué de faire état. Cela aurait peut-être fait sortir Red Orc de son trou.

Ironiquement, le sort l'avait conduit jusqu'à la cloche authentique.

Si la Cloche Noire avait été assez intelligent pour cacher sa cloche dans quelque endroit, il aurait été en sûreté. Kickaha et Anania seraient passés près de lui et n'auraient jamais su qu'ils venaient de croiser l'homme qu'ils recherchaient.

Soudain, Kickaha s'arrêta de courir. Pourquoi donner la chasse à la Cloche Noire, même si cela lui permettait de le capturer ? Une poursuite attirerait trop l'attention.

Il prit dans sa poche le lance-rayons camouflé en crayon et le régla afin qu'il projette un rayon énergétique mince comme une aiguille. Il braqua l'arme sur le dos de la Cloche Noire qui, comme s'il réalisait ce qui allait se passer, se laissa tomber sur le sol. Lâchant son carton, il roula sur lui-même et disparut derrière une légère éminence de terrain. Le rayon projeté par Kickaha passa au-dessus de lui et frappa un arbre, dans lequel il perça un trou. De la fumée s'éleva de l'écorce à l'endroit de l'impact. Kickaha remit le lance-rayons à zéro. Ce qui lui restait de charge ne correspondait plus qu'à quelques secondes de tir.

La tête de la Cloche Noire se montra derrière la crête, puis sa main armée d'un mince objet sombre. Il le pointa sur Kickaha, qui fit un bond de côté et en même temps jeta le carton à chapeau loin de lui. Il y eut un éclair blanc et la boîte et son contenu partagés en deux tombèrent sur le sol. La boîte elle-même se mit à flamber avant même d'avoir touché l'herbe. Kickaha se jeta à plat ventre et tira une fois. L'herbe au sommet de la crête, devint brune. L'instant d'après, la Cloche Noire tirait à son tour. Kickaha roula sur lui-même puis il se redressa et se mit à courir en zigzaguant.

Anania courut derrière lui, en pointant son anneau en avant. Kickaha tournoya rapidement sur lui-même pour l'aider et vit que la Cloche Noire, qui avait récupéré son carton, s'était remis à courir. Vers eux, venant de toutes les directions, des gens se précipitaient. Parmi eux, il y avait deux policemen.

Kickaha se dit que ses fantaisies et celles de la Cloche Noire avaient dû paraître très étranges aux yeux des témoins. Ils avaient vu deux jeunes hommes, portant chacun une boîte en carton, se menacer

avec des stylos à bille, ramper l'un vers l'autre, bondir comme des cabris, jouer au cow-boy et à l'Indien. Et la jeune femme qui avait poussé un cri strident comme si elle venait soudain d'apercevoir le monstre de Frankenstein participait maintenant au jeu ! Un des deux policemen leur cria quelque chose.

— Ne nous laissons pas rattraper ! dit Kickaha. Tout serait par terre ! Il faut que nous capturons la Cloche Noire !

Ils accélérèrent leur course au maximum. Les deux flics se remirent à crier. Kickaha jeta un regard par-dessus son épaule. Ils n'avaient pas retiré leurs pistolets de l'étui mais cela n'allait pas tarder.

Ils gagnaient du terrain sur la Cloche Noire. Quant aux policiers, ils avaient déjà ralenti. Toutefois, Kickaha commençait à respirer bruyamment.

Mais, quelle que fût sa condition, celle de la Cloche Noire était encore plus mauvaise. Il perdait rapidement de la vitesse. Cela signifiait que dans très peu de temps il se retournerait de nouveau, aussi fallait-il que Kickaha se montre très rapide. Dans quelques secondes, la Cloche Noire serait à portée de tir du crayon lance-rayons. Ce serait alors peut-être la disparition du plus grand péril qu'eût connu l'homme – indépendamment de l'homme lui-même, naturellement La Cloche Noire escalada les marches de l'escalier en ciment qui permettait de sortir du parc dans une dépense frénétique d'énergie puis bondit dans la rue. Kickaha le suivit mais ralentit en atteignant les derniers degrés. Il supposait que la Cloche Noire attendait que sa tête apparût. Anania le rattrapa. Entre deux profondes inspirations, elle demanda :

— Où est-il ?

— Si je le savais, je ne demeurerais pas ici, répondit Kickaha.

Il obliqua et se mit à courir accroupi à l'abri du talus qui longeait la rue. Quand il fut à environ cinquante mètres de l'escalier, il se mit à plat ventre et rampa jusqu'à la crête. La Cloche Noire devait être en train de se demander ce qu'il faisait. S'il était intelligent, il devait bien se douter qu'il n'allait pas se précipiter vers lui du haut de l'escalier. Il devait surveiller la gauche et la droite, en attendant que son ennemi se manifeste.

Kickaha regarda sur sa droite. Anania avait compris et elle se faufilait à son tour le long du talus de l'autre côté de l'escalier. Elle tourna la tête, lui sourit et agita la main. Il lui fit comprendre qu'il leur fallait regarder au-dessus du sommet de la crête au même instant. Si la Cloche Noire était paralysé ne fût-ce qu'une seconde par cette double apparition et hésitait sur la cible à choisir en premier, ce serait la fin.

À condition, bien entendu, que les flics qui les poursuivaient

n'interfèrent pas. Leurs cris se faisaient plus sonores. Puis il y eut une détonation et un petit nuage de poussière monta du sol tout près de Kickaha.

Il fit un geste, et leurs deux têtes s'élevèrent. Au même instant, un pistolet aboya dans la rue devant eux.

La Cloche Noire était allongé sur le dos au milieu de la chaussée. Il y avait une voiture tout près de lui, une grosse Lincoln noire, et plusieurs hommes s'apprêtaient à soulever le corps et à le mettre dans la voiture. L'un de ces hommes était Kleist.

Kickaha poussa un juron. Il avait jeté la Cloche Noire dans les bras des hommes d'Orc, qui patrouillaient probablement dans ce secteur à la recherche d'un homme porteur d'une grande boîte. Ou peut-être — comble de l'ironie ! — quelqu'un avait-il vu Kickaha avec son carton à chapeau et pensé qu'il était la Cloche Noire !

Il fit signe à Anania, et tous deux sautèrent sur leurs pieds et bondirent vers la voiture. Les policemen lancés à leur poursuite se remirent à crier, mais il n'y eut pas d'autre coup de feu. Les hommes de la Lincoln levèrent la tête au moment précis où ils poussaient le corps flasque de la Cloche Noire dans la voiture. Ils s'y engouffrèrent à sa suite et l'auto bondit en avant dans un miaulement déchirant de pneus. Kickaha visa l'arrière de la voiture avec l'espoir de crever un pneu ou de mettre le feu au réservoir d'essence. Rien ne se passa, et la voiture disparut au premier tournant. Le lance-rayons était complètement déchargé.

Il n'y avait rien à faire sinon se remettre à courir, et maintenant les policiers allaient demander de l'aide. Le seul avantage pour les fugitifs était l'intense circulation à cette heure de la journée. Il faudrait un certain temps aux patrouilles motorisées pour arriver.

Une demi-heure plus tard, ils étaient à bord d'un taxi et, après trente autres minutes, ils pénétraient dans un motel. Le gérant les regarda avec curiosité, puis il haussa les sourcils quand il vit qu'ils n'avaient pas de bagages. Kickaha expliqua qu'ils étaient les agents d'un petit groupe de rock et que leurs bagages arriveraient plus tard, en même temps que la troupe. Ils constituaient en quelque sorte l'avant-garde.

Ils prirent les clés qu'on leur tendait, traversèrent la cour et pénétrèrent dans leur chambre. Là, après avoir fermé à clé et poussé une table contre la porte, ils s'allongèrent sur les lits jumeaux et dormirent quinze minutes. En s'éveillant, ils prirent une douche et remirent leurs vêtements encore humides de transpiration. Suivant les indications du gérant, ils se dirigèrent vers un centre commercial et achetèrent des vêtements et quelques objets indispensables.

— Si nous continuons à acheter des habits et à les perdre le même jour, nous ne tarderons pas à être complètement fauchés, dit Kickaha.

Je ne voudrais pas redevenir voleur.

Quand ils eurent regagné leur chambre, Kickaha ouvrit le dernier numéro du *Los Angeles Times* et parcourut avidement la colonne des avis personnels. Soudain, il s'exclama :

— Ça y est ! et sauta sur ses pieds. Anania s'assit sur le lit et dit :

— Qu'est-ce qui ne va pas.

— Tout va bien, au contraire ! Ceci est la première bonne chose qui nous arrive depuis que nous sommes ici ! Je n'arrive pas à croire que ça ait réussi ! Mais c'est un sacré vieux renard rusé que ce Wolff ! Il a le même mode de pensée que moi. Regarde, Anania !

Il lui tendit le journal. Elle cligna des yeux jusqu'à ce que sa vue se soit accoutumée puis lut lentement l'annonce :

Fils des Hrowakas. Ainsi, tu as traversé. Stats. Wilshire et San Vicente. 21 heures. C. t'envoie toute son affection.

Kickaha la souleva et dansa avec elle autour de la pièce.

— Nous avons réussi ! Nous avons réussi ! Une fois que nous serons ensemble, rien ne pourra plus nous arrêter !

Anania le serra dans ses bras, l'embrassa et dit :

— Je suis très heureuse. Peut-être as-tu raison – nous sommes à la charnière. Mon frère Jadawin ! À une certaine époque, j'aurais essayé de le tuer. Mais plus maintenant. Si tu savais comme je suis impatiente de le voir !

— Nous n'aurons plus beaucoup à attendre, répondit-il. Il se contraignit à recouvrer son calme. Si nous écoutions les nouvelles afin de nous rendre compte de l'évolution de la situation ?

Il brancha le poste de télévision. Le commentateur de nouvelles de la station n'avait apparemment pas l'intention de parler d'eux, aussi Kickaha changea-t-il de canal. Une minute plus tard, il fut récompensé.

Anania et lui-même étaient recherchés afin d'être interrogés sur l'enlèvement de Kleist. Le gérant du motel dans lequel on l'avait retrouvé inanimé avait donné une description des deux kidnappeurs supposés. Kleist, lui-même n'avait pas porté plainte tout d'abord, mais ensuite le cadavre de Cambring avait été découvert. La police avait établi le rapport entre Cambring et les deux étrangers à partir de l'échauffourée du musée. Il y avait également une charge additionnelle : le vol de la voiture de Cambring.

Ces nouvelles déplurent à Kickaha, mais il ne put s'empêcher de ricaner un peu en pensant au sentiment de frustration que Red Orc devait éprouver. Le Seigneur aurait sans doute préféré que des charges moins sérieuses fussent retenues contre eux – le simple vol de la voiture par exemple. Il aurait pu ainsi payer leur caution et s'emparer d'eux lorsqu'ils auraient quitté le poste de police. Mais, avec une inculpation telle que le kidnapping, il lui serait impossible de les faire

relâcher.

Ces charges étaient assez sérieuses, quoique insuffisantes pour justifier des émissions de télévision avec description et portrait-robot. Ce qui rendait leur cas aussi intéressant, c'était le fait que les empreintes digitales de l'homme s'étaient avérées en l'occurrence être celles de Paul James Finnegan, un ex-soldat qui avait disparu en 1946 de son appartement à Bloomington, en Indiana, dont il fréquentait l'université.

Vingt-quatre ans plus tard, il avait refait son apparition à Van Nuys, en Californie, dans des circonstances très mystérieuses et douteuses. Et ce qui constituait l'élément le plus étrange, selon les commentateurs TV, c'était que Finnegan était décrit par les témoins comme un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, alors qu'il en avait en réalité cinquante-deux !

En outre, depuis la première apparition de son portrait à la télévision, il avait été identifié comme l'un des participants à une très mystérieuse chasse dans Mc Arthur Park. Le speaker conclut par un commentaire à prétention humoristique. Peut-être ce Finnegan avait-il découvert la fontaine de jouvence. Ou peut-être les témoins s'étaient-ils abreuvés à un tout autre genre de fontaine.

— Avec toute cette publicité, dit Kickaha, nous sommes dans un sacré pétrin. J'espère que le gérant du motel ne regarde pas cette émission.

Il était vingt heures trente. Ils avaient rendez-vous avec Wolff à vingt et une heures au restaurant Stats, à l'angle des avenues Wilshire et San Vicente. S'ils prenaient un taxi, ils y arriveraient longtemps à l'avance. Kickaha décida qu'ils s'y rendraient à pied. De toute façon, les taxis ne lui inspiraient guère confiance. Et, bien qu'il s'en servît lorsqu'il l'estimait indispensable, il ne voyait pas la raison d'en emprunter un uniquement pour éviter une marche à pied. Spécialement lorsqu'ils avaient besoin d'exercice.

Anania objecta qu'elle avait faim et qu'elle désirait être au restaurant le plus vite possible. Il lui rétorqua avec un sourire que souffrir un peu était bon pour l'âme. Lui-même éprouvait des crampes à l'estomac, mais il n'allait pas se précipiter en avant, quelle qu'en fût la raison, s'il pouvait l'éviter.

Tout en marchant, Kickaha questionna Anania sur Red Orc et sur sa « prétendue » création de la Terre.

— Il y avait à l'origine l'univers des Seigneurs, le seul que nous connaissions. Ensuite, après dix mille ans de civilisation, mes ancêtres formulèrent la théorie des univers artificiels. Lorsque les mathématiques du concept furent définies, la réalisation n'était plus qu'une question de temps et de volonté. Grâce à cette théorie, le même « espace » pouvait contenir deux mondes matériels, mais l'un

d'entre eux serait imperméable aux habitants de l'autre en raison du fait que chaque univers serait « à angle droit de l'autre ». Je réalise que le terme « angle droit » ne signifie rien du tout pour toi. C'est simplement une expression commode pour expliquer quelque chose qui ne peut être expliqué qu'à quelqu'un qui comprend la mathématique du concept. Moi-même, qui pourtant ai dessiné un univers à mon idée et l'ai ensuite créé, je n'y comprends strictement rien. Je ne sais même pas comment fonctionnent les machines qui fabriquent les mondes.

» Le premier univers artificiel fut créé environ deux cents ans avant ma naissance, il fut réalisé par un groupe de Seigneurs – à propos, on ne les appelait pas ainsi à l'époque – parmi lesquels il y avait mon père, Urizen et mon oncle, Orc. Orc avait déjà vécu l'équivalent de deux mille années terrestres. Il avait été tout d'abord physicien, puis biologiste, et finalement était devenu un savant spécialisé dans la science sociale.

» Le pas initial correspondait à lancer un ballon dans le non-espace. Es-tu capable de concevoir cela ? Moi-même, je ne le puis pas, mais c'est ainsi qu'on me l'a expliqué. Lancer un ballon dans le non-espace. Tu crées ainsi un petit espace ou un petit univers, sur lequel tu transfères tes machines grâce à une « porte ». Ces machines agrandissent l'espace vers – ou dans – l'espace-temps de l'univers originel. Le nouveau monde se développe de manière que tu puisses transférer sur lui, toujours par les « portes », des machines encore plus importantes. Celles-ci permettent d'augmenter encore l'espace et de transférer encore d'autres machines.

» À partir du moment où tu entreprends la création d'un nouveau monde, tu t'écarteres tout à fait des « lois » physiques qui régissent l'univers originel. C'est une question de façonnage de l'espace-temps-matière qui fait que la gravité y agit différemment.

» Toutefois, le premier univers artificiel était informe, c'est le mot. Il ne comportait aucun nouveau principe. C'était, en fait, une copie de l'original. Pas de l'original du moment, non, mais de ce qu'il avait été dans notre passé.

— Et cette copie, c'est... mon monde ? demanda Kickaha. La copie de la Terre ?

Elle fit oui de la tête et poursuivit :

— Il – cet univers – fut le premier. Et il fut créé il y a environ quinze mille années terrestres de cela. Ce système solaire ne présente que quelques différences de détail par rapport au système solaire des Seigneurs. Cette Terre n'a dévié que très légèrement par rapport à la planète natale des Seigneurs.

— Que veux-tu dire ?...

Il demeura silencieux durant trente secondes, puis il dit :

— Ainsi, cela explique ce que tu voulais dire quand tu indiquais que ce monde était assez récent. Je savais qu'il ne pouvait en être ainsi, car la datation à l'aide du potassium-argon et du xénon-argon prouve irréfutablement que ce monde a plus de quatre milliards et demi d'années, et des fossiles hominiens ont été découverts qui datent d'il y a au moins un million sept cent cinquante mille ans. Ensuite, nous avons la datation au moyen du carbone 14, qui donne des résultats précis jusqu'à cinquante mille ans en arrière, si je me rappelle bien ce que disait cet article.

» Mais tu prétends que les roches de ton monde, qui sont vieilles de quatre milliards et demi d'années, ont été reproduites dans cet univers. Ainsi, bien qu'elles aient été créées il n'y a que quinze mille ans, elles sembleraient avoir cet âge.

» Et nous avons découvert des fossiles qui prouvent indubitablement que des dinosaures vivaient il y a soixante millions d'années, ainsi que des outils en pierre taillée et les squelettes d'hommes qui vivaient il y a un million d'années. Et ils auraient été reproduits d'après ton propre monde ?

— C'est exactement cela, répondit Anania.

— Mais les étoiles ! objectait-il. Les galaxies, les supernovas, les quasars ! Ils sont des millions, des milliards, à des milliards d'années-lumière ! Le déplacement vers le rouge du spectre de galaxies qui s'éloignent de nous au quart de la vitesse de la lumière, à des milliards d'années-lumière de distance ! Les émissions d'ondes radio des étoiles, le... Seigneur, tout !

Il jeta ses bras au ciel en un geste expressif pour indiquer l'infinité et l'éternité de l'univers. Et aussi pour montrer le parfait non-sens des paroles d'Anania.

— Cet univers est le premier et le plus grand des univers artificiels, dit-elle. Non, pas le plus grand, car le second avait les mêmes dimensions. Son diamètre correspond à trois fois la distance qui sépare le soleil de la planète Pluton. Si les hommes réalisent jamais un vaisseau capable de voyager jusqu'à l'étoile la plus proche, ils dépasseront l'orbite de Pluton et ensuite devront parcourir une distance double de celle qui sépare le soleil de Pluton. Après...

— Après ?

— Après, le vaisseau pénétrera dans une zone où il sera détruit. Il se précipitera dans... comment pourrais-je dire ?... dans un champ de force. C'est le seul terme auquel je puisse penser. Et il disparaîtra dans une libération d'énergie. Il en sera de même pour le vaisseau ou les vaisseaux qui viendront après lui. Les étoiles ne sont pas faites pour les hommes. Principalement parce que les étoiles n'existent pas.

Kickaha aurait voulu protester violemment. Il se sentait outragé. Mais il se contraignit à demander calmement :

— Comment expliques-tu cela ?

— L'espace-matière au-delà de l'orbite de Pluton est un simulacre. Un simulacre relativement petit, je dois dire.

— Et les effets de lumière provenant des étoiles, les nébuleuses ? Le déplacement vers le rouge ? La vitesse de la lumière et tout le reste ?

— C'est un effet voulu qui donne toutes les illusions nécessaires.

— Ainsi, toute l'astronomie ultra-plutonienne, toute la cosmogonie, toute la cosmologie – tout cela était faux. Mais pourquoi les Seigneurs ont-ils estimé nécessaire de créer un simulacre d'univers à expansion infinie avec ses initions de corps célestes ? Pourquoi ne se sont-ils pas contentés d'un ciel nu peuplé uniquement de la Lune et des planètes ? Pourquoi cette cruelle et absolue déception ? Oh ! Pourquoi est-ce que je pose cette question ? J'avais oublié un instant que les Seigneurs étaient des êtres cruels.

Elle lui tapota la main, le regarda dans les yeux et dit :

— Les Seigneurs ne sont pas les seuls êtres au monde. Tu as oublié ce que je t'ai dit ; cet univers est la copie exacte du tien. Je dis bien exacte. À partir du centre, le soleil, jusqu'aux murs extérieurs de cet univers, ton monde est, le duplicata absolu du nôtre. Ceci inclut le simulacre d'un système spatial extrasolaire.

Il s'arrêta soudain et dit :

— Tu veux dire que le monde natal des Seigneurs était également un univers artificiel ?

— Oui. Après que trois vaisseaux eurent été envoyés au-delà de l'orbite de votre planète extérieure vers l'étoile la plus proche – seulement à 4,3 années-lumière, pensons-nous – un quatrième vaisseau prit son essor. Mais il ralentit en arrivant dans la zone où les autres s'étaient désintégrés. Il ne fut pas détruit, mais il ne put dépasser l'endroit où les autres avaient disparu. Il fut repoussé par un champ de force ou peut-être fut-il détourné par la structure du continuum espace-matière qui existait à cet endroit.

» Après avoir procédé à certaines études, nous réalisâmes à regret qu'il n'existait ni étoile ni espace extérieur. Du moins tels que nous les avions envisagés.

» Cette révélation ne fut pas acceptée par un certain nombre de

personnes. En fait, l'impact de cette découverte fut si grand que notre civilisation demeura dans un état voisin de la psychose durant un certain temps.

» Certains historiens ont prétendu que c'était le fait que nous avions découvert que nous vivions dans un univers artificiel et comparativement fini qui nous stimulait – nous forçait à rechercher les moyens de créer nos propres univers synthétiques. Et ainsi...

— Alors, la Terre n'est même pas un monde de seconde main ! coupa Kickaha. Elle est de troisième main ! Mais qui donc a pu créer ton monde ? Qui étaient les Seigneurs des Seigneurs ?

— Pour l'instant, nous n'en savons rien, répondit Anania. Nous n'avons découvert aucune trace d'eux, ni de leurs mondes d'origine, ni d'aucun monde artificiel qu'ils auraient pu créer. Ils existent sur un plan de polarité qui était au-delà de nous alors et, autant que je sache, le sera toujours.

Kickaha se dit que cette découverte devait avoir humilié les Seigneurs. Du moins au début. Mais ils s'étaient remis et avaient entrepris leur propre création de cosmos et s'étaient enfermés dans leur mode de vie.

Et, au cours de leurs recherches sur l'immortalité, ils avaient créé les Cloches Noires, ces monstres dignes de Frankenstein, puis, après une longue guerre, ils avaient vaincu les Cloches Noires et liquidé à jamais cette menace – du moins c'était ce qu'ils pensaient. Mais il y avait maintenant une Cloche Noire perdue dans la nature et... Non, elle n'était pas perdue. Elle était entre les mains de Red Orc, qui s'arrangerait certainement pour qu'elle soit tuée et pour que sa cloche soit enterrée profondément quelque part, peut-être au fond du Pacifique.

— J'admets ce que tu m'as dit, dit-il, bien que cela m'ait profondément choqué. Mais en ce qui concerne le peuple de la Terre ? D'où vient-il ?

— Tes ancêtres d'il y a quinze mille ans furent créés dans les laboratoires de biologie des Seigneurs. Une série fut créée pour cette Terre et une autre, son duplicata exact, pour la seconde Terre. Red Orc créa deux univers semblables, et il plaça à la surface de chacune des deux Terres des peuples semblables. Exactement semblables, dans les moindres détails.

» Orc plaça, dans des endroits variés, les jeunes enfants, les Caucasoïdes, les Négroïdes et les Négritos, les Mongols, les Amérindiens et les Australoïdes. C'étaient des enfants qui avaient été élevés par les Seigneurs pour devenir les peuples de l'âge de pierre. On enseigna à chaque groupe un langage qui, naturellement, était un langage artificiel. On leur enseigna également la fabrication d'outils de pierre et de bois, l'art de la chasse, les règles de leur comportement et

ainsi de suite. Après quoi les Seigneurs disparurent. La plupart d'entre eux rejoignirent l'univers natal, d'où ils allaient établir des plans pour la création de leurs propres univers. Certains demeurèrent sur les deux Terres pour observer sans être vus. Finalement, tous ceux-là furent tués ou chassés des deux univers par Red Orc, mais cela ne se passa qu'un millier d'années plus tard.

— Attends une minute, dit Kickaha. Je n'ai jamais réfléchi à cela auparavant, car je le tenais pour admis, je suppose. Mais je pense que tous les Seigneurs étaient caucasiens.

— Tu penses cela parce que tu n'as jamais rencontré que des Seigneurs caucasiens, répondit Anania. Combien en as-tu connu, au fait ?

Il sourit et dit :

— Six.

— Je suppose qu'il y en a un millier d'autres, et parmi eux un tiers de Négroïdes et un tiers de Mongoloïdes, pour employer les termes terriens. Sur notre monde, ce qui équivalait aux Australoïdes s'éteignit et ce qui équivalait aux Polynésiens et aux Amérindiens fut absorbé par les Mongols et par les Caucasoïdes.

— Cet autre univers semblable à celui où gravite la Terre ? dit Kickaha. Est-ce que les peuples se sont développés suivant une ligne analogue à la nôtre ? Ou ont-ils considérablement dévié ?

— Je ne sais pas, dit Anania. Seul Red Orc pourrait te répondre.

Il avait beaucoup d'autres questions à poser, entre autres celle qui consistait à savoir pour quelle raison il se faisait qu'il existait sur la Terre un certain nombre de portes sur lesquelles Red Orc n'avait aucun contrôle. Il avait dans l'idée qu'il s'agissait de portes datant des anciens jours, quand il y avait plusieurs Seigneurs sur la planète.

Mais ce n'était pas le moment de continuer à poser des questions. Ils avaient atteint le point d'intersection de San Vicente et de Wilshire, et ils ne se trouvaient plus qu'à quelques dizaines de mètres du restaurant Stats. C'était une construction basse faite de brique et de pierre, avec une immense devanture de verre. Le cœur de Kickaha se mit à battre plus rapidement. La perspective de revoir Wolff et Chryséis le rendait heureux pour la première fois depuis longtemps. Néanmoins, il ne perdit pas sa prudence.

— Nous allons d'abord passer devant sans nous arrêter, dit-il.

Ils se trouvaient en face du restaurant. Il y avait environ une douzaine de clients à l'intérieur, deux serveuses et une femme qui se tenait à la caisse. Deux policiers en uniforme étaient attables dans un box. Leur voiture noire et blanche était garée dans le parking aménagé à l'ouest du bâtiment. Ni Wolff ni Chryséis ne se trouvaient là.

Toutefois, il n'était pas tout à fait vingt et une heures, et il se pouvait que Wolff fût en train de s'approcher précautionneusement.

Ils s'arrêtèrent devant la devanture d'un magasin de vêtements. Depuis cet endroit, ils pouvaient observer quiconque entrait dans le restaurant ou en sortait. Deux clients se levèrent et s'en allèrent. Les policiers n'indiquèrent aucunement qu'ils avaient l'intention de quitter l'établissement. Une voiture pénétra dans le parking, se gara à un emplacement balisé et éteignit ses phares.

Un homme et une femme, qui avaient tous deux les cheveux blancs, en descendirent et pénétrèrent dans le restaurant. L'homme était trop petit et trop maigre pour être Wolff, et la femme était trop grande et trop grosse pour être Chryséis.

Une demi-heure s'écoula. D'autres clients entrèrent dans le restaurant et d'autres en sortirent, mais aucun d'entre eux ne ressemblait aux amis de Kickaha. À dix heures moins le quart, les deux policemen s'en allèrent.

— Est-ce que nous ne pourrions pas entrer maintenant ? implora Anania. J'ai si faim que mon estomac est en train de se dévorer lui-même.

— Ça sent une odeur que je n'aime pas, répondit Kickaha. Rien ne semble aller mal – sinon le fait que Wolff et Chryséis ne sont pas là. Nous allons encore attendre un moment pour leur laisser une chance d'arriver, mais nous ne pénétrerons pas dans cet endroit. Cela ressemble drôlement à un piège.

— J'ai remarqué qu'il y avait un autre restaurant un peu plus bas, dit-elle. Pourquoi n'irions-nous pas y acheter quelque chose ? Nous reviendrons ensuite ici.

Elle suggéra d'aller acheter des sandwiches à la viande et au fromage, un peu de tout sauf des oignons, et comme boisson des chocolats au lait bien épais. Il ne lui cacha pas qu'il fallait qu'elle s'attende à des surprises quant au goût de la nourriture, puis il donna son accord mais la prévint qu'il faudrait faire vite. Durant une minute, il se demanda s'il ne serait pas préférable de lui dire d'oublier cela. Si un événement malheureux survenait et qu'il eût à se séparer d'elle, elle aurait des ennuis. Elle ne connaissait toujours pas le moyen de retourner sur son monde.

Mais, d'un autre côté, son propre estomac réclamait de la nourriture. À contrecœur, il répéta :

— D'accord. Mais fais vite, et si quelque chose devait se produire qui nous sépare, rendez-vous au motel.

Il demeura sur le trottoir, regardant alternativement le restaurant à sa gauche et le bas de la rue.

Cinq minutes plus tard, elle reparut, porteuse d'un grand sac en papier. Elle traversa deux fois la rue à la hauteur du même bloc puis revint vers Kickaha. Elle s'était écartée de quelques mètres du carrefour lorsqu'une voiture qui venait de la dépasser s'arrêta. Deux

hommes en descendirent et coururent vers elle. Kickaha se mit à courir à son tour dans leur direction. Anania laissa tomber le sac et s'affaissa. Il n'y avait eu ni coup de feu ni flamme pouvant indiquer qu'une arme à feu avait été utilisée. Les deux hommes arrivèrent à sa hauteur. L'un d'eux se baissa pour la soulever dans ses bras, tandis que l'autre faisait face à Kickaha.

Au même moment, un autre homme surgit de la voiture et se mit à courir vers Kickaha. Plusieurs voitures se présentèrent derrière le véhicule arrêté, klaxonnèrent, puis le contournèrent. Leurs phares révélèrent un homme assis à la place du conducteur dans la voiture garée.

Kickaha bondit sur le côté et s'engagea sur la chaussée. Une voiture klaxonna et braqua sèchement pour l'éviter. Il entendit la voix furieuse du conducteur :

— Espèce de fils de... !

Kickaha avait sorti son propre crayon lance-rayons. Quelques mots l'activèrent. Son premier but était d'éviter d'être atteint par les lance-rayons de ses ennemis, et le second d'immobiliser totalement la voiture.

Il se laissa tomber sur le macadam et roula sur lui-même, guettant du coin de l'œil toute décharge d'énergie mince comme une aiguille. Un rayon jaillit de son propre crayon et atteignit les roues de droite de la voiture. Les pneus éclatèrent et s'affaissèrent, les jantes s'ouvrirent et l'auto s'inclina sur le côté.

Le conducteur jaillit sur la chaussée et se mit à courir devant la voiture. Kickaha s'était déjà redressé et traversait la rue en courant en direction d'une voiture garée dans le virage. Il plongea en avant, heurta rudement le macadam et roula sur lui-même. Quand il fut dissimulé par la voiture, il s'aperçut qu'une seconde auto était arrêtée à quelque distance de celle dont il avait brûlé les roues. Anania y était transportée par les hommes de la première voiture.

Kickaha sauta sur ses pieds et cria, mais plusieurs voitures passèrent devant lui, l'empêchant de se servir du lance-rayons. Lorsqu'elles furent passées, l'autre voiture amorçait déjà un demi-tour. D'autres véhicules surgirent et passèrent devant lui et devant la voiture qui emmenait Anania, l'empêchant de tirer sur les roues arrière. Et, juste à ce moment-là, comme si le sort s'acharnait contre lui, une voiture de police fit son apparition et stoppa non loin de lui. Kickaha ne pouvait se permettre de se laisser questionner. Bouillonnant de rage, il se mit à courir.

Derrière lui, une sirène se mit à mugir. Un homme lui cria quelque chose, puis sortit son pistolet et tira en l'air.

Il augmenta sa vitesse et courut le long de San Vicente, arrêtant presque le trafic en louvoyant dans le flot des voitures. Il traversa la

rue en empruntant le passage pour piétons et, lorsqu'il atteignit le trottoir, il jeta un regard par-dessus son épaule. Le policeman était au milieu du passage bloqué par les voitures.

La voiture de police avait fait demi-tour et s'approchait. Kickaha se remit à courir, tourna à l'angle du carrefour, plongea dans le passage séparant deux maisons et resurgit dans San Vicente. Le policeman était en train de remonter dans la voiture. Kickaha demeura accroupi dans l'ombre jusqu'à ce que la voiture, sa sirène mugissant toujours, se soit éloignée. Elle obliqua au carrefour dans la direction que lui-même avait prise. Kickaha passa devant le restaurant Stats et regarda à l'intérieur. Il n'y avait pas trace de Wolff ni de Chryséis. Une autre voiture de police s'approchait, phares rouges allumés mais avec sa sirène silencieuse. Il traversa le parking et fit le tour d'un building. Au bout d'une heure, après s'être faulfilé entre les habitations, après avoir traversé les rues en courant et s'être dissimulé par moment çà et là, il avait réussi à semer les voitures de police. Il s'arrêta à un drive-in pour prendre quelque nourriture puis regagna son motel.

Il y avait une voiture de police garée à proximité. Une fois de plus, il perdait toutes ses affaires et s'éloignait dans la nuit.

Il y avait une chose qu'il lui fallait faire immédiatement. Il savait que Red Orc allait administrer à Anania une drogue qui lui ferait répondre à toutes les questions qu'on lui poserait. Il se pouvait que Red Orc apprenne que la Trompe de Shambarimen avait été apportée sur ce monde et qu'elle se trouvait en ce moment dans un coffre public d'une station d'autobus de la ville. Il enverrait naturellement des hommes à la station et n'hésiterait pas, s'il le fallait, à la faire détruire pour s'emparer de la Trompe.

Kickaha prit un taxi et se fit conduire à la station. Après avoir récupéré la valise à instrument, il longea sept blocs avant de prendre un autre taxi, qui le conduisit à une gare de banlieue. Là, il plaça la Trompe dans un autre coffre. Il ne désirait pas garder la clé sur lui. Il acheta un paquet de chewing-gum et mâcha toutes les tablettes jusqu'à ce qu'il obtienne une grosse boule de gomme. Tout en mastiquant, il fit le tour de la gare. Il remarqua un arbre planté au bord du parking et décida qu'il constituerait une excellente cachette. Il enroba la clé de gomme et enfonça le tout dans un trou du tronc de l'arbre, juste au-dessus de sa tête.

Puis il prit un autre taxi et se fit conduire à Fairfax par Sunset Boulevard.

Il s'éveilla vers huit heures du matin, couché sur un matelas inconfortable étalé sur le plancher nu d'une vaste pièce qui sentait le moisi. Auprès de lui dormait Rod (diminutif de Rodriga). Rodriga Elseed – c'était le nom qu'elle lui avait donné – était une grande fille

mince avec une poitrine remarquablement développée, un joli visage criblé de taches de rousseur, de grands yeux bleu sombre et de longs et raides cheveux jaune brun. Elle était vêtue d'une chemise de forestier à carreaux rouges et bleus et d'un pantalon à pattes plutôt crasseux, et était chaussée de mocassins. Bien que son haleine indiquât qu'elle était plutôt sous-alimentée et qu'elle fumait un peu trop de marijuana, elle avait des dents très blanches.

Alors qu'il marchait le long de Sunset Boulevard au milieu de la foule du samedi soir, Kickaha l'avait vue assise sur le bord du trottoir, en train de parler à une autre fille et à un adolescent.

Rod, apercevant Kickaha, lui avait souri et avait dit :

— Salut, vieux. Vous ressemblez à quelqu'un qui vient de faire des kilomètres à la course.

— J'espère que non, avait-il répondu en lui rendant son sourire. Autrement, les flics pourraient aussi s'en apercevoir.

Il lui avait été facile après cela de lier connaissance avec le trio et, quand Kickaha eut manifesté son intention d'acheter quelque chose à manger, il sentit leur intérêt pour lui augmenter.

Après avoir mangé, ils s'étaient proménés dans Sunset, bavardant de tout et de rien. Il apprit beaucoup de choses cette nuit-là sur la faune à laquelle ils appartenaient. Quand il eut expliqué qu'il n'avait aucun toit pour s'abriter, ils l'invitèrent à venir dans leur « piaule ». C'était une vieille maison hantée tombant en ruine, dirent-ils, où une cinquantaine de personnes vivaient pour un loyer modique, quand ils pouvaient payer. Quand ils ne le pouvaient pas, eh bien, ils étaient néanmoins les bienvenus jusqu'à ce qu'il leur tombe un peu d'argent. Rodriga Elseed (Kickaha était sûr que ce n'était pas son vrai nom) était arrivée récemment de Dayton, dans l'Ohio, où elle avait laissé ses avarès de parents. Elle avait dix-sept ans et ne savait pas trop ce qu'elle voulait devenir. Être elle-même pour le moment, disait-elle. Kickaha donna un peu d'argent pour qu'ils puissent acheter de la marijuana et l'autre fille, Jackie, disparut durant un moment. Quand elle revint, ils pénétrèrent dans la vieille maison, qu'ils appelaient le Comté, et se retirèrent dans leur chambre. Kickaha fuma avec eux, pensant qu'en agissant ainsi il serait mieux accepté comme camarade. La drogue ne sembla pas avoir sur lui d'autre effet que celui de le faire tousser.

Au bout d'un moment, Jackie et le garçon, Dar, commencèrent à faire l'amour. Rodriga et Kickaha sortirent pour aller faire un tour. Elle lui dit qu'il lui plaisait mais qu'elle n'avait nulle envie de coucher avec lui à l'occasion d'une aussi brève rencontre.

Kickaha répondit qu'il comprenait, et que cela ne le contrariait pas. Tout ce qu'il désirait, c'était dormir un peu. Une heure plus tard, ils revinrent à la chambre, vide à présent et s'endormirent sur le

matelas sale.

Mais le sommeil ne diminuait pas l'anxiété de Kickaha. Le fait de savoir Anania entre les mains de Red Orc le déprimait, et il avait dans l'idée que Wolff et Chryséis étaient aussi ses prisonniers. Red Orc s'était certainement douté que l'avis dans le journal émanait de Kickaha et y avait répondu. Mais il n'eût pas été capable de fournir une réponse aussi spécifique s'il n'avait pas eu Wolff entre ses mains. Il avait dû tirer de lui tout ce qu'il savait concernant Kickaha.

Connaissant les Seigneurs, Kickaha avait la certitude que Red Orc torturerait préalablement Wolff et Chryséis, en dépit du fait que l'administration de la drogue leur ferait dire tout ce qu'il voulait savoir. Après cela, il les torturerait de nouveau et ensuite les tuerait. Et il ferait la même chose à Anania... Il frissonna et dit :

— Non !

Rodrigo ouvrit les yeux et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Rendors-toi, répondit-il, mais elle se redressa et s'assit, les genoux sous le menton. Elle se balança d'avant en arrière et dit :

— Quelque chose te tracasse, *amigo*. Profondément. Je ne voudrais pas ajouter à tes ennuis, mais s'il y a quelque chose que je puisse faire...

— C'est une chose dont je ne puis m'occuper que seul dit-il.

Il ne pouvait pas l'embarquer dans cette affaire même si elle pouvait lui être de quelque utilité. Elle serait tuée lors du premier contact avec les hommes de Red Orc. Elle ne possédait pas les qualités qu'avait Anania – vitesse, rudesse extrême et ressources en toutes occasions. Oui, qu'avait, Anania, se dit-il à lui-même. Il se pouvait qu'elle fût déjà morte. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Merci, Rod, dit-il. Je vais m'en aller, maintenant. Peut-être te reverrai-je plus tard.

Elle se mit sur ses pieds et dit :

— Il y a quelque chose d'un peu étrange en toi, Paul. Tu es jeune et pourtant tu n'utilises pas notre langue tout à fait correctement, si tu vois ce que je veux dire. On dirait que... que tu appartiens à un autre monde. Non, je ne veux pas dire que tu aies l'air inquiétant. Je veux simplement dire que c'est comme si tu n'appartenais pas à ce monde. Je sais ce que c'est – j'ai souvent le même sentiment en ce qui me concerne. De toute façon, je ne suis pas d'ici. Mais toi, c'est autre chose. Je veux dire, tu n'es vraiment pas de ce monde. Je parierais que tu es un être qui est descendu d'une soucoupe volante.

— Écoute, Rod, j'apprécie ton offre. Vraiment. Mais tu ne peux pas venir avec moi ni faire quoi que ce soit pour moi. Pas maintenant. Mais plus tard, si quelque chose se produit à l'occasion de laquelle tu puisses m'aider, je te donne ma parole que je ferai appel à toi et que je

serai heureux que tu puisses m'aider.

Il se pencha, l'embrassa sur le front et dit :

— *Hasta la vista*, Rodriga. Peut-être *adios*. Espérons toutefois que nous nous reverrons.

Il marcha jusqu'à ce qu'il trouve un petit restaurant. Tout en prenant son petit déjeuner, il étudia la situation.

Une chose était certaine. Le problème de la Cloche Noire était résolu. Peu importait que ce fût Kickaha ou Orc qui le tuât. L'essentiel était qu'il mourût et que les Cloches Noires disparaissent à jamais de la circulation.

Et Red Orc avait maintenant entre ses mains tous ses ennemis sauf un – et il ne tarderait vraisemblablement pas à s'emparer du dernier. À moins que cet ennemi ne s'empare de lui le premier. Red Orc n'avait pas mis en œuvre tous ses pouvoirs pour prendre Kickaha car son premier objectif était la Cloche Noire. Mais, maintenant, il allait se concentrer sur son dernier ennemi.

Il fallait donc que Kickaha découvre le Seigneur le premier, et très vite.

Quand il eut fini de manger, il acheta un numéro du *Times*. Tout en marchant le long de la rue, il parcourut les colonnes du journal. On n'y parlait ni de l'enlèvement d'une jeune fille ni de la destruction des roues d'une voiture dans Wilshire. Il y avait un bref communiqué de la police concernant la fuite de Paul J. Finnegan, l'homme mystère, ainsi qu'un résumé de ce qu'avait été sa vie antérieurement à 1946.

Il s'efforça au calme et se contraignit à réfléchir tranquillement. Jamais auparavant il n'avait été aussi agité. Il était impuissant à empêcher la torture plus que probable qu'allaient subir la femme qu'il aimait et ses amis – et qui peut-être avait déjà commencé.

Il y avait une seule façon de pénétrer dans la maison du Seigneur et de lui faire face. S'il se rendait, il pourrait alors puiser dans ses ressources inventives et dans son courage lorsqu'il se trouverait devant Red Orc.

Mais son sens de la réalité reprit le dessus. On ne ramènerait devant Orc qu'après lui avoir fait subir une-fouille complète afin de s'assurer qu'il n'avait aucune arme sur lui. En outre, il serait certainement entravé et donc impuissant.

À moins que le Seigneur ne se conformât à la coutume qui voulait qu'on laissât toujours une porte de sortie aux hommes particulièrement habiles et intelligents. En dépit de l'efficacité et de la puissance des trappes, que les Seigneurs disposaient dans leurs palais, ils laissaient toujours au moins une porte ouverte à l'intention des envahisseurs les plus perceptifs et les plus audacieux. C'était la règle du jeu mortel qu'ils jouaient depuis des milliers d'années. En fait, c'était en raison de cette règle que Red Orc avait laissé sans garde et

sans piège la porte aménagée dans la caverne.

Comme il n'y avait rien d'autre à faire, il entra dans la cabine téléphonique publique d'une station d'essence et forma le numéro de Cambring. Le combiné fut décroché si rapidement que Kickaha crut une seconde que Cambring était toujours vivant et attendait son appel. Mais ce fut la voix de sa femme qui répondit.

— Paul Finnegan à l'appareil, dit Kickaha.

Il y eut une pause puis elle cria :

— Espèce d'assassin !

Il attendit qu'elle eût fini de crier et de l'injurier, et que sa voix se soit muée en sanglots étouffés, puis il dit :

— Je n'ai pas tué votre mari, et pourtant mon geste eût été justifié si je l'avais fait, comme vous le savez. C'est le grand patron qui l'a tué.

— Vous mentez ! cria-t-elle.

— Dites à votre grand patron que je veux lui parler. J'attendrai sur cette ligne. Je sais que vous avez plusieurs lignes, téléphoniques chez vous.

— Et pourquoi ferais-je cela ? demanda-t-elle. Je n'ai pas à faire quoi que ce soit pour vous !

— Voici comment je vois les choses : s'il peut mettre la main sur moi, il verra à cela que vous avez obtenu votre revanche. Mais si je ne puis entrer en contact avec lui, à l'instant même, alors je partirai pour le grand inconnu. Et il ne me retrouvera jamais.

Elle renifla, dit :

— Très bien, et s'éloigna. Environ une minute plus tard, elle reprit l'appareil. J'ai dans la main un amplificateur, dit-elle. Parlez, et il vous entendra par son intermédiaire.

Kickaha doutait fort que l'homme à qui il allait parler fût réellement le « grand patron » en personne. En outre, Mrs. Cambring avait révélé qu'elle disposait maintenant d'informations qu'elle ne possédait pas quand il l'avait droguée. Était-ce parce que le Seigneur avait prévu que Kickaha l'appellerait ?

Il sentit un frisson lui parcourir la nuque. Si Red Orc pouvait prévoir aussi bien ses réactions, alors il savait déjà ce que serait son prochain pas.

Il haussa les épaules. Il n'y avait qu'un seul moyen de se rendre compte de l'intelligence de Red Orc.

La voix avait une résonance profonde. Sa prononciation de l'anglais était celle d'un natif du pays, et son vocabulaire semblait être « correct ». L'homme qui parlait omit de se présenter. Son ton indiquait qu'il n'était pas utile qu'il le fit, et que le seul fait de l'entendre convainquait immédiatement quiconque de son identité et de sa puissance.

Kickaha eut la certitude qu'il s'agissait bien de Red Orc, et plus il

l'entendait, plus il identifiait certaines caractéristiques qui lui rappelaient la voix d'Anania. Il y avait indiscutablement une ressemblance, ce qui n'était pas surprenant étant donné que tous les Urizen étaient consanguins.

— Finnegan ! J'ai entre les mains vos amis Wolff et Chryséis, ainsi que votre petite amie, ma nièce Anania. Ils se portent bien. Rien ne leur est arrivé – rien de désagréable. Du moins pour l'instant ! J'ai extrait la vérité d'eux grâce à la drogue, et ils m'ont dit absolument tout ce qu'ils savaient.

Ainsi, il est heureux qu'Anania n'ait pas su où se trouvait réellement la Trompe de Shambarimen, pensa Kickaha. Il y eut une pause. Kickaha dit :

— Je vous écoute.

— Je pourrais évidemment les tuer, après leur avoir fait subir certaines choses. Mais ils ne représentent en réalité aucune menace pour moi ; ils se sont fait prendre aussi aisément que des lapins nouveau-nés.

Un Seigneur ne peut jamais s'empêcher de se vanter. Kickaha ne dit rien, sachant qu'Orc allait atteindre le point d'essoufflement. Mais Red Orc le surprit.

— Je pourrais attendre jusqu'à ce que je me sois emparé de vous – en fait pas très longtemps. Néanmoins, je voudrais conclure un marché.

Il y eut une nouvelle pause, puis Kickaha répéta :

— Je vous écoute.

— Je libérerai les prisonniers et leur permettrai de retourner dans le monde de Jadawin. Et vous pourrez vous en aller avec eux. Mais, à cela, je pose plusieurs conditions. La première étant que vous me remettiez la Trompe de Shambarimen !

Kickaha s'attendait à cela. La Trompe était non seulement unique dans tous les univers, mais elle était l'objet le plus recherché des Seigneurs. Elle avait été confectionnée par l'ancêtre légendaire de tous les Seigneurs vivant actuellement, mais elle avait été si longtemps en possession de son fils également légendaire qu'on l'appelait parfois Trompe d'Ilmarvolkin. Elle avait un pouvoir unique parmi les portes, celui de pouvoir être utilisée seule. Toutes les autres portes existaient par paires. Il en fallait une dans l'univers que l'on voulait quitter et une autre, une porte de résonance, dans l'univers dans lequel on voulait pénétrer. La majorité de ces portes étaient mobiles. Alors qu'en soufflant simplement dans la Trompe suivant une séquence codée un passage momentané s'ouvrait entre les univers. Mais cela n'agissait que si l'on utilisait la Trompe au voisinage d'un point « résonant » dans les « murs » séparant deux mondes.

Un point résonnant était le sentier séparant deux mondes, mais

ces univers ne variaient jamais. Ainsi, si un Seigneur utilisait la Trompe sans savoir où le point résonnant le conduirait, il se retrouvait sur l'univers en connexion, qu'il lui plût ou non.

Kickaha connaissait quatre endroits où il pouvait utiliser la Trompe et avoir la certitude de se retrouver sur l'univers des Mondes Superposés. L'un d'eux se trouvait à l'entrée de la caverne, près du lac Arrowhead. Un autre se trouvait dans le Kentucky, mais pour l'atteindre il lui fallait être guidé par Wolff. Il y en avait un autre dans son ancien appartement de Bloomington, dans l'Indiana. Le quatrième enfin se trouvait dans une niche du soubassement d'une maison de Tempe, dans l'Arizona, Wolff le savait également, et il avait expliqué à Kickaha comment l'atteindre, et Kickaha ne l'avait pas oublié. La voix de Red Orc exprima de l'impatience.

— Je n'ai pas de temps à perdre. N'essayez pas de jouer avec moi, terrien. Répondez par oui ou par non, mais faites vite !

— Je réponds provisoirement oui. Tout dépend de vos autres conditions.

— Il n'y en a qu'une.

Red Orc toussa à plusieurs reprises puis ajouta :

— Cette condition est que vous et les quatre autres m'aidiez au préalable à m'emparer de la Cloche Noire !

Cela causa un choc à Kickaha, mais un millier d'expériences semblables lui permirent de le maîtriser aisément.

— D'accord, répondit-il doucement. En fait, c'est quelque chose, que je désirais vous voir faire, mais à ce moment-là je ne me voyais pas en train de travailler avec vous. Évidemment, vous n'aviez pas l'avantage alors.

Ainsi donc, la Cloche Noire, après avoir été capturée par les hommes d'Orc, avait réussi à s'échapper, ou peut-être quelqu'un d'autre l'avait-il capturé.

À moins qu'il n'y eût une autre Cloche Noire. À cette pensée, il sentit un froid l'envahir.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda-t-il, ne désirant pas poser l'exacte question, qui était : Que désirez-vous maintenant que nous fassions ?

La voix d'Orc s'anima et réprima difficilement son triomphe :

— Présentez-vous dès que possible au domicile de Mrs. Cambring. Vous y trouverez mes hommes, qui vous conduiront vers moi. Combien de temps vous faut-il pour vous y rendre ?

— Environ une demi-heure, dit Kickaha. S'il pouvait trouver un taxi tout de suite, cela ne lui prendrait que dix minutes, mais il avait besoin d'un peu plus de temps pour s'organiser.

— Très bien, dit le Seigneur. Vous devrez rendre toutes vos armes, et vous serez soigneusement fouillé par mes hommes. Compris ?

— Parfaitement.

Durant tout le temps pendant lequel il avait parlé, Kickaha était demeuré vigilant comme un chat. Il avait regardé à travers les glaces de la cabine téléphonique afin de s'assurer qu'il n'y avait rien d'anormal, mais il n'avait rien vu d'autre que les voitures qui passaient. Cependant à l'instant même, une auto s'immobilisait contre le trottoir. C'était une grosse Cadillac noire occupée par une seule personne. L'homme demeura assis durant une minute, consultant sa montre-bracelet, puis il ouvrit la portière et descendit. Il s'approcha lentement de la cabine, regardant toujours sa montre. C'était un grand jeune homme à l'aspect athlétique, vêtu d'un complet élégant d'aspect coûteux. Ses longs cheveux blonds brillaient au soleil comme s'ils étaient poudrés d'or. Il avait un visage agréable mais aux traits assez rudes.

Il s'immobilisa près de la cabine et prit un étui à cigarettes dans sa poche. Kickaha continua à écouter les instructions qu'il recevait par téléphone, mais sans quitter de l'œil l'arrivant. Ce dernier promenait autour de lui un regard arrogant, à demi dissimulé par ses paupières. Il était de toute évidence irrité de voir la cabine occupée. Il regarda une nouvelle fois sa montre puis alluma sa cigarette, passant la flamme sur le bout et rejetant l'allumette d'un seul mouvement calme.

Kickaha prononça le mot de code qui réglait son anneau lance-rayons pour un simple rayon perforant. Il lui faudrait lui faire traverser la vitre de la cabine si l'Homme s'avérait être un ennemi. La voix au téléphone continuait à parler. On eut dit qu'elle dictait les termes de la reddition d'une grande nation et non celle d'un simple individu. Il faudrait que Kickaha s'approche de l'entrée de la résidence Cambring, marche jusqu'à mi-distance du perron et ensuite attende jusqu'à ce que trois hommes sortent de la maison et que trois autres hommes, installés dans une voiture garée de l'autre côté de la rue, s'approchent de lui par-derrière au même moment. Ensuite...

L'homme qui attendait près de la cabine regarda de nouveau sa montre, eut une grimace dégoûtée et fit mine de s'éloigner. Apparemment, il renonçait à téléphoner.

Mais il ne fit que deux pas et se retourna vivement, levant une main armée d'un pistolet à canon court.

Kickaha lâcha le combiné et se baissa vivement, tout en prononçant le mot qui activait son anneau.

Le pistolet aboya, la vitre de la cabine vola en éclats et un nuage blanc enveloppa Kickaha. C'était si inattendu qu'il haleta puis ferma la bouche, comprenant immédiatement qu'il lui fallait retenir sa respiration. Il enfonça également d'un coup d'épaule la porte de la cabine, s'aidant d'une décharge du lance-rayons. La porte s'arracha de ses gonds sous son poids mais il ne l'entendit jamais s'écraser sur le

sol.

Lorsqu'il reprit conscience, il était dans le noir et enfermé dans un étroit et solide habitacle à bord d'un objet mouvant. L'odeur de gaz brûlés et l'étroit espace lui donnèrent à penser qu'il était enfermé dans la malle d'une voiture. Ses mains étaient nouées derrière son dos, ses jambes ligotées aux chevilles et une bande de sparadrap était collée sur sa bouche.

Il était trempé de sueur en raison de la chaleur, mais il y avait néanmoins suffisamment d'air dans la malle. La voiture gravit un pan incliné puis s'immobilisa, le moteur s'arrêta, les portières claquèrent, le véhicule se redressa sur sa suspension au moment où ses occupants le quittaient, puis le couvercle de la malle se souleva. Il vit quatre hommes qui le regardaient. L'un d'eux était le grand jeune homme blond qui avait tiré avec le pistolet à gaz.

Ils le soulevèrent et l'emmenèrent hors du garage, dont ils fermèrent la porte. La sortie conduisait directement au hall d'une maison, lequel ouvrait sur une vaste pièce luxueusement meublée et dont le sol était recouvert d'un riche tapis. Un autre hall menait à une pièce très haute de plafond, éclairée par un énorme lustre de cristal, avec un sol à damiers noir et blanc, de lourds meubles d'acajou, et dont les murs étaient recouverts de toiles qui ressemblaient à des œuvres originales de grands maîtres.

On l'assit dans un vaste fauteuil à haut dossier et on lui délia les chevilles. Puis l'un des hommes lui ordonna de se lever. Un autre homme derrière lui le pressa avec quelque chose de dur et d'aigu qu'il enfonça dans son dos. Il suivit les autres jusqu'à une porte aménagée sous le grand escalier. Il descendit douze marches et pénétra dans une pièce peu meublée. À une extrémité, il y avait une porte de fer massive derrière laquelle, il le comprit se trouvait sa cellule. On lui délia les mains et on décolla la bande de sparadrap qui lui fermait la bouche.

On lui avait retiré son anneau, et on avait pris dans sa poche son crayon lance-rayons. Pendant que le grand jeune homme blond regardait, les autres le déshabillèrent, coupant sa chemise et son maillot de corps. Ils explorèrent ensuite les cavités de son corps à la recherche d'armes mais ne découvrirent rien.

Il n'offrit aucune résistance, car cela eût été futile. Le jeune homme blond et les autres braquaient des armes sur lui. Quand l'inspection fut terminée, un des hommes lui assujetti une chaîne autour d'une cheville. L'autre bout de la chaîne était fixé à un anneau scellé dans le mur. La chaîne était suffisamment mince, légère et longue pour lui permettre de se déplacer dans toute la pièce.

Le grand jeune homme blond sourit en voyant Kickaha examiner la chaîne d'un œil spéculatif, puis il dit :

— Elle a l'air mince et fragile, mon vieux, mais elle est aussi solide que celle qui retenait Fenris.

— Je suis Loki, et non Fenris, répondit Kickaha avec une grimace sauvage.

Il savait que l'homme s'attendait à ce qu'il ne comprit pas la référence au grand loup de la vieille civilisation Scandinave, et il savait aussi qu'il aurait dû feindre l'ignorance. Moins celui qui vous tient prisonnier a de respect pour vous, plus grandes sont vos chances de pouvoir vous évader. Mais il n'avait pu s'empêcher de répondre.

Le grand jeune homme haussa les sourcils et dit :

— Ah oui ? Et vous savez ce qui est arrivé à Loki ?

— Je suis également Logi, dit Kickaha, mais il décida que ce genre de conversation était allé assez loin. Il garda le silence, attendant que l'autre lui dise qui il était et ce qu'il avait l'intention de faire.

L'homme n'avait plus l'air aussi jeune maintenant. Il donnait l'impression d'avoir dépassé la trentaine. Sa voix était à la fois profonde, douce et très autoritaire. Ses yeux étaient très beaux, grands et d'un vert de feuille. Sa physionomie avait quelque chose de familier, et pourtant Kickaha était certain de ne l'avoir jamais vu auparavant.

L'homme fit un geste, et les autres quittèrent la pièce. Il referma la porte sur eux puis s'assit sur le bord de la table. Cette dernière était scellée au sol, comme d'ailleurs toutes les autres pièces du mobilier. Il balança une jambe tout en replaçant son pistolet dans sa ceinture. Le pistolet ressemblait à une arme conventionnelle et non à un pistolet à gaz ou à un lance-rayons déguisé, mais Kickaha n'avait pour le moment aucun moyen de déterminer son type exact. Il s'assit sur une chaise et attendit. Cela permettait à l'homme de le regarder de haut en bas ; mais Kickaha n'était pas homme à donner un avantage psychologique à qui que ce soit pour une simple question d'attitude relative.

L'homme le regarda fixement durant plusieurs minutes. Kickaha lui rendit son regard tout en sifflotant doucement.

— Il y a quelque temps que je suis à votre poursuite, dit soudain l'homme, et je ne sais toujours pas qui vous êtes.

— Permettez-moi de me présenter. Je suis Red Orc.

Kickaha se raidit, puis il cligna des paupières. L'homme sourit et dit :

— Qui donc croyiez-vous que j'étais ?

— Un Seigneur qui s'est trouvé coincé dans cet univers et qui cherche un moyen d'en sortir, répondit Kickaha. Il y a donc deux Red Orc ?

L'homme perdit quelque peu son sourire.

— Non, il n'y en a qu'un ! Je suis Red Orc ! L'autre est un

imposteur ! Un usurpateur ! Je n'ai été négligent que durant un bref instant ! Mais j'ai sauvé ma vie et, puisqu'il n'a pas réussi à me l'enlever, je le tuerai et retrouverai tout ce qui m'appartient.

— Qui est cet autre ? demanda Kickaha. Je pensais... Il est vrai qu'il ne s'est jamais nommé lui-même. Il m'a laissé croire...

— Qu'il était Red Orc ? Bien sûr ! Mais son nom est Urthona, et il a été autrefois Seigneur du Monde Changeant. Puis ce démon de Vala, ma nièce, l'a fait sortir de son monde et il est venu sur celui-ci, mon propre monde. J'ignorais de qui il s'agissait, bien que j'ai su que certains Seigneurs avaient réussi à s'introduire ici grâce à une porte située en Europe. Je lui ai donné la chasse, ne l'ai pas trouvé, et ensuite je l'ai oublié. Cela se passait il y a un millier d'années. Je supposais qu'il était reparti en empruntant une autre porte, ou qu'il avait été tué.

» Mais il était toujours là, et lancé à ma recherche. Finalement, il y a dix ans de cela, il m'a découvert, il a surveillé ma forteresse et mes défenses, observant mes allées et venues, et finalement il a frappé.

» Bien que j'eusse perdu de ma vigilance, je suis parvenu à m'échapper, bien que tous mes gardes du corps aient été tués. Après cela il s'est installé à ma place et s'est fait passer pour moi. Rien ne lui était plus simple : il détenait le siège de la puissance, et il n'y avait personne pour le contredire. Comment eût-il pu y avoir quelqu'un qui lui dise non ? J'avais trop bien dissimulé mon visage. Quiconque ici détient le pouvoir peut donner des ordres et tirer les ficelles et il sera obéi, car même les mortels qui lui sont le plus proche ne connaissent ni son véritable nom ni son visage.

» Et il m'était impossible d'aller trouver ces hommes et de leur dire : « C'est moi qui suis votre vrai Seigneur. Obéissez-moi et tuez cet imbécile qui vous donne maintenant des ordres. » On m'aurait tué à l'instant même, car Urthona avait certainement pris la précaution de me décrire et de leur dire que j'étais son ennemi.

» Je me suis donc caché, tout comme Urthona l'avait fait. Mais quand je frapperai, je ne le manquerai pas. Et je retrouverai tous mes pouvoirs.

Il y eut une pause. Orc avait l'air de s'attendre à un commentaire de la part de Kickaha. Peut-être s'attendait-il à des éloges, à de la peur, voire à de la terreur.

— Maintenant qu'il est assis dans le siège du pouvoir, selon votre expression, dit Kickaha, est-il le Seigneur de toutes les Terres, ou simplement de celle-ci ?

La question parut déconcerter Orc. Il regarda Kickaha et son visage s'empourpra.

— Expliquez-vous, dit-il finalement.

— Je pensais simplement que vous pourriez être satisfait par le

fait d'être le Seigneur de l'autre Terre. Pourquoi ne pas laisser cet Urthona diriger ce monde-ci ? Bien que je n'aie passé que fort peu de temps ici, il me semble que ce monde est condamné. Les humains sont en train de polluer l'air et l'eau et, à n'importe quel moment, ils peuvent déclencher une guerre atomique qui détruira toute vie sur la Terre. Apparemment, vous ne faites rien pour prévenir cela. Pourquoi alors ne pas abandonner à Urthona ce monde mouvant et régner sur l'autre ? (Il fit une pause et ajouta :) Mais peut-être la Terre Numéro Deux se trouve-t-elle dans d'aussi mauvaises conditions que celle-ci ?

La rougeur avait quitté le visage de Red Orc. Il sourit et dit :

— Non, l'autre n'est pas en aussi mauvais état. Elle est beaucoup plus intéressante que celle-ci, et pourtant elles ont eu toutes deux exactement le même départ — mais votre suggestion selon laquelle je devrais abandonner ce monde montre que vous ne savez pas grand-chose de nous, *leblabbiy*.

— J'en sais suffisamment, répliqua Kickaha. Mais même les Seigneurs changent en bien, et j'avais espéré...

— Je ne ferai rien pour interférer ici sinon pour me protéger moi-même, coupa Orc. Si cette planète s'asphyxie elle-même en raison de la pollution ou si elle devient une boule radioactive par la faute de l'humanité folle et laide qui la peuple, ce sera sans mon aide et sans que j'y fasse obstacle. Je suis un scientifique, et je n'influence pas la direction du développement naturel sur l'une ou l'autre planète ni d'une manière ni d'une autre. Tout ce que je fais est à un niveau microscopique et n'aura aucune influence à l'échelle macroscopique.

» Ceci, à propos, est une raison supplémentaire qui me porte à tuer quiconque envahit mes univers. Les envahisseurs pourraient décider de gêner mes grandes expérimentations.

— Pas moi ! s'exclama Kickaha. Ni Wolff, ni Chryséis, ni Anania ! Tout ce que nous voulons, c'est revenir sur nos propres mondes ! Lorsque la Cloche Noire aura été tuée naturellement. C'est l'unique raison de notre venue ici. Vous devez croire cela.

— Vous attendez-vous réellement à ce que je vous croie ? demanda Orc.

Kickaha haussa les épaules et dit :

— C'est la vérité, mais je ne m'attends pas à ce que vous la croyiez. Vous les Seigneurs, vous êtes trop paranoïaques pour voir sainement les choses.

Red Orc descendit de la table.

— Vous demeurerez prisonnier ici jusqu'à ce que j'ai capturé les autres et battu Urthona. Ensuite, je déciderai de votre sort.

Cela, — Kickaha le savait — signifiait que de délicates tortures lui seraient infligées. Pendant un moment, il eut l'idée d'informer Red Orc

de la présence de la Trompe de Shambarimen dans cette région. Peut-être pourrait-elle servir de base à un marché. Mais il décida de n'en rien dire. Red Orc, une fois au courant, obtiendrait les détails en torturant son captif ou en lui administrant des drogues.

— Avez-vous déjà tué la Cloche Noire ? demanda-t-il.

Orc sourit et répondit :

— Non.

Il avait l'air très satisfait de lui-même.

— Si cela s'avère nécessaire, je m'en servirai pour menacer Urthona. Je lui dirai que s'il ne s'en va pas, je remettrai la Cloche Noire en liberté. Ceci, vous le comprenez, est la chose la plus horrible qu'un Seigneur puisse faire.

— Vous feriez cela ? Après m'avoir dit que vous combattriez quiconque pourrait s'opposer au développement naturel ?

— Si je savais que ma propre mort soit proche et inévitable, oui, je le ferais ! Pourquoi pas ? Que m'importe ce qui arrivera à ce monde, à tous les mondes, si je suis mort ? Qu'ils se débrouillent.

Il y avait d'autres questions que Kickaha aurait voulu poser, mais ce n'était pas lui qui dirigeait l'entretien. Orc fit brusquement demi-tour et sortit par la porte du fond. Kickaha s'approcha aussi près que le lui permettait la chaîne afin de voir de l'autre côté, mais la porte se referma sur Orc qui disparut à sa vue.

Il demeura seul avec ses pensées, qui étaient plutôt pessimistes. Il s'était souvent fait fort de pouvoir s'évader de n'importe quelle prison, mais ce n'était après tout qu'une vantardise. Il avait effectivement réussi à s'échapper de chaque endroit où il avait été emprisonné, mais il savait qu'il se retrouverait un jour dans une pièce sans issue. Celle-ci en était probablement une.

Il était sans doute observé par des gardiens électroniques ou humains, ou les deux à la fois ; il lui était impossible de briser la chaîne avec ses mains nues ; et il pouvait également y avoir quelque agent punitif et neutralisateur s'il ne se conduisait pas bien.

Ceci ne l'empêcha pas d'essayer de rompre la chaîne, car il n'était jamais sûr de rien avant d'avoir essayé. Naturellement, elle résista et, s'il y avait des observateurs humains, ils durent bien s'amuser de ses efforts.

Il cessa de lutter et il alla utiliser les toilettes. Puis il s'allongea sur le divan et médita durant un moment sur sa condition. Malgré sa nudité il ne se sentait pas mal à l'aise. L'air était juste à quelques degrés au-dessous de la température de son corps, et son courant était trop faible pour le frapper désagréablement. Il s'endormit au bout d'un moment, n'ayant trouvé aucune issue, et n'ayant en tête aucun plan qui puisse raisonnablement fonctionner.

Quand il s'éveilla, la pièce était comme précédemment.

La lumière à la source invisible éclairait comme en plein jour, et l'air n'avait pas changé de température. Toutefois, en s'asseyant, il aperçut au bout du divan, sur la table de bois à pieds minces, un plateau contenant des assiettes et des coupes ainsi que des couverts. À moins d'avoir été drogué, il se serait réveillé si quelqu'un les avait apportés pendant son sommeil. Plus vraisemblablement, on avait dû faire usage d'une « porte » aménagée dans le plateau de bois de la table.

Il mangea avec appétit. Les couverts étaient faits de bois et les assiettes et les coupes étaient en étain décoré de poulpes, de dauphins et de homards stylisés. Après avoir mangé, il marcha de long en large sur toute la longueur de la chaîne durant environ une heure. Il essaya de penser à ce qu'il pourrait faire avec la « porte », si le dessus de la table en comportait bien une. Alors qu'il achevait son heure de marche, il vit en se retournant que le plateau avait disparu. Il ne s'était pas trompé, au-dessus de la table comportait bien une porte.

Il n'y avait eu aucun bruit. Les Seigneurs de l'ancien temps avaient résolu le problème du bruit causé par la soudaine disparition d'un objet. L'air ne se précipitait pas dans le vide créé par la disparition car l'arrangement de la porte comportait un dispositif permettant l'échange simultané de l'air à chaque extrémité.

Environ une heure plus tard, Orc revint dans la pièce en empruntant la porte par laquelle il était sorti. Deux hommes l'accompagnaient, dont l'un tenait à la main une seringue hypodermique. Ils portaient des kilts. L'un était rayé de rouge et de noir et l'autre, blanc, était décoré d'un poulpe stylisé, noir et aux yeux bleus. Hormis leur kilt, des sandales de cuir et des colliers supportant des médaillons de métal, ils ne portaient aucun vêtement. Leur peau était noire et leurs traits, bien que du type méditerranéen, avaient aussi quelque chose d'amérindien. Leur raide chevelure noire était partagée en deux queues de cheval. L'une des touffes de cheveux leur tombait dans le dos et l'autre était enroulée contre le côté droit de leur tête.

Orc leur parla dans un langage inconnu de Kickaha. Cela ressemblait vaguement à de l'hébreu ou à de l'arabe, mais seulement par la consonance. Il connaissait trop peu l'une et l'autre langue pour être capable de les identifier.

Pendant que l'un des deux, qui tenait une arbalète et la braquait sur Kickaha, se plaçait sur un côté, l'autre s'approcha de l'autre côté. Orc ordonna à Kickaha de se soumettre à l'injection, disant que s'il résistait, il la recevrait de toute manière par l'intermédiaire de l'arbalète, et que la douleur qui s'ensuivrait serait longue et intense. Kickaha obéit – il n'y avait rien d'autre à faire.

Il ne ressentit rien après l'injection. Mais il répondit à toutes les

questions de Red Orc sans hésitation. Son cerveau ne se sentait ni obscurci ni forcé. Il pensait aussi clairement que d'habitude. Simplement il ne pouvait s'empêcher de communiquer à Red Orc toutes les informations que ce dernier désirait. Mais ce fut ce qui l'empêcha de parler de la Trompe de Shambarimen. Orc ne lui posa aucune question à ce sujet – il n'avait d'ailleurs pas de raison de le faire. Il avait la certitude que Kickaha ignorait si Wolff – Jadawin – l'avait eue en sa possession à un moment ou à un autre.

Toutefois, les questions d'Orc révélèrent au Seigneur, sur le compte de Kickaha, presque tout ce qui pouvait avoir de la valeur pour lui. Il apprit tout de sa vie jusqu'à la nuit où, à Bloomington, Paul James Finnegan s'était accidentellement trouvé catapulté hors de son univers et s'était retrouvé sur les Mondes Superposés. Il apprit ensuite ce qu'avait été son existence depuis lors, lorsque Finnegan était devenu Kickaha (et aussi Horst von Horstmann et une douzaine d'autres personnages). Il apprit tout ce que Kickaha savait de Wolff-Jadawin, de Chryséis et d'Anania, de l'invasion des Cloches Noires et de nombreux autres sujets en corrélation. Il apprit tout des activités de Kickaha et d'Anania depuis le moment où ils avaient franchi la porte aménagée dans la caverne à proximité du lac Arrowhead.

— Si je vous permettais, à vous-même, à Anania, à Wolff et à Chryséis de retourner sur votre monde, y demeureriez-vous sans essayer de revenir ici ? demanda Orc.

— Oui, dit Kickaha. À condition que j'aie la certitude que la Cloche Noire a été éliminée.

— Hmm. Mais votre univers des Mondes Superposés a l'air fascinant. Jadawin a toujours eu un esprit très créateur. Je pense que j'aimerais l'ajouter à mes possessions.

C'était ce à quoi Kickaha s'attendait. Orc sourit de nouveau et dit :

— Je me demande ce que vous auriez fait si vous aviez découvert l'endroit où je vivais habituellement et où Urthona est maintenant assis dans le siège du pouvoir.

— J'y aurais pénétré et j'aurais tué l'un d'entre vous, répondit Kickaha. Ensuite, je serais venu à l'aide d'Anania, de Wolff et de Chryséis et, après cela, je me serais mis à la recherche de la Cloche Noire jusqu'à ce que je le trouve et le tue. Après cela, nous serions retournés sur mon monde – qui est celui de Wolff, pour être exact.

Orc eut l'air songeur et marcha de long en large durant un moment. Soudain, il s'immobilisa et regarda Kickaha. Il souriait comme si une brillante idée venait soudain de naître en lui.

— Vous donnez de vous-même l'image d'un être extrêmement rusé et plein de ressource, dit-il. Si rusé que je pourrais presque penser que vous êtes un Seigneur et non un simple Terrien, un *leblabbiy*.

— Anania a émis l'idée folle que je pourrais être le fils d'un

Seigneur, dit Kickaha. En fait, elle pense que je pourrais être votre fils.

— Quoi ? s'exclama Orc qui s'approcha, regarda Kickaha de tout près et ensuite se mit à rire. Quand il se fut remis de son hilarité, il s'essuya les yeux et dit :

— C'est la meilleure ! Je n'avais pas ri comme cela depuis... depuis quand ? Ça n'a pas d'importance. Ainsi, vous pensez réellement que vous pourriez être mon fils ?

— Pas moi, dit Kickaha. Anania. Et elle aime spéculer avec cette idée parce qu'elle a besoin de quelque justification pour être tombée amoureuse d'un *leblabbiy*. Si je pouvais être un demi-Seigneur, alors je serais plus acceptable.

— Je n'ai pas d'enfants car je désire intervenir le moins possible dans le développement naturel de cette planète, bien qu'un enfant ou deux ne fassent en réalité que peu de différence, dit Orc. Cependant je suppose que vous pourriez être le fils d'un autre Seigneur. Mais vous m'avez fait sortir du sujet. Je disais que vous étiez très rusé, si je dois croire ce que vous m'avez dit de vous-même. Peut-être pourrai-je vous utiliser.

Il se tut de nouveau et se remit à marcher de long en large, la tête penchée et les mains nouées derrière le dos. Puis il s'arrêta, regarda Kickaha et sourit.

— Pourquoi pas ? Voyons ce que vous valez. Quoi qu'il arrive je n'ai rien à perdre, et je puis même y gagner.

Kickaha s'attendait exactement à ce qu'il allait lui proposer. Il allait lui donner l'adresse d'Urthona, le conduirait jusqu'à sa forteresse, lui procurerait quelques armes et lui permettrait d'attaquer l'usurpateur comme il l'entendrait. Et si Kickaha échouait, il aurait néanmoins distrait l'attention d'Urthona et Orc pourrait prendre avantage de cette distraction.

— De toute façon, il serait extrêmement amusant de voir un *leblabbiy* tenter d'envahir le siège de la puissance d'un Seigneur.

— Et si je réussissais ? dit Kickaha.

— Ce n'est guère possible, car je n'ai moi-même obtenu aucun succès jusqu'à présent. Il est vrai que je n'ai pas encore réellement essayé. Mais si vous deviez réussir, et je ne me sentirais pas humilié si cela arrivait, je vous permettrais, à vous, à Anania et à vos amis, de retourner sur votre monde. À condition que les autres jurent que, même placés sous l'influence de leurs propres drogues, ils n'ont pas l'intention de revenir sur l'une ou l'autre Terre.

Kickaha n'en croyait pas un mot, mais il ne voyait pas ce qu'il aurait eu à gagner à dire à Orc ce qu'il pensait de ses promesses. Une fois hors de cette cellule et bénéficiant d'une certaine liberté d'action – bien que soigneusement surveillé par Orc – il disposerait de quelque chance contre les Seigneurs.

Orc parla dans le langage inconnu devant le dispositif en forme de gourmette qu'il portait au poignet et un moment plus tard un autre indigène pénétra dans la pièce. Son kilt était rouge et orné d'un oiseau noir stylisé qui serrait un poisson d'argent dans ses griffes. Il tenait à la main quelques documents qu'il tendit à Orc. Puis il s'inclina et disparut.

Orc s'assit en face de Kickaha.

Les documents s'avérèrent être les cartes du centre de Los Angeles et de Beverly Hills. Orc encercla une zone de Beverly Hills.

— Ceci est la maison que j'habitais et où vit maintenant Urthona, dit-il. La maison que vous cherchiez et où Anania et les autres sont sans aucun doute retenus. Du moins, c'est là qu'on les a enfermés lorsqu'ils ont été capturés.

La description des défenses de la maison fit que Kickaha se sentit soudain très vulnérable. Urthona avait certainement modifié le système de défense à l'intérieur de la maison, mais il n'en demeurerait pas moins que si la configuration des pièges était différente, ils demeureraient fondamentalement les mêmes.

— Pourquoi n'avez-vous jamais tenté une attaque jusqu'à présent ? demanda Kickaha.

— Je l'ai fait, répliqua Red Orc. À plusieurs reprises, mes hommes ont pénétré dans la maison, mais je ne les ai jamais revus. La dernière tentative date d'il y a environ trois ans.

» Si vous ne réussissez pas, poursuivit Orc, je me servirai de la Cloche Noire pour menacer Urthona. Je doute cependant que cela serve à grand-chose, car il trouvera inconcevable qu'un Seigneur puisse faire une chose pareille.

Son ton indiquait également qu'à son sens, il était évident que Kickaha ne réussirait jamais.

Il désirait connaître les plans de Kickaha, mais ce dernier ne put que lui répondre qu'il n'en avait qu'un : l'improvisation. Il demanda simplement qu'Orc se serve de ses appareils pour assurer une minute de distorsion des dispositifs de détection d'Urthona. Orc objecta que cela signifiait le prêt à Kickaha d'une ceinture antigravité.

— Que se passerait-il si elle tombait dans les mains des Terriens ?

— Cela ne changerait pas grand-chose, dit Kickaha. Une fois sur le territoire d'Urthona, ou je réussis, ou j'échoue. Dans l'un ou l'autre cas, la ceinture ne peut tomber entre les mains d'étrangers. Et si cela devait néanmoins se produire, quiconque est Seigneur aura assez d'influence pour la reprendre à qui la détiendra. Je suis sûr que même si c'est le F.B.I. qui l'a en sa possession, les Seigneurs des deux Terres trouveront un moyen pour la lui reprendre. D'accord ?

— D'accord, dit Orc. Mais si vous envisagiez de vous sauver avec au lieu d'attaquer Urthona ?

— Non. Je ne cesserai le combat que si je suis mort ou incapable de me battre, ou si j'obtiens la victoire, dit Kickaha.

Orc parut satisfait ; et Kickaha comprit à cela que la drogue de vérité n'avait toujours pas perdu de son efficacité. Orc se leva et dit :

— Je vais tout préparer. Cela prendra quelque temps, aussi vous avez le choix entre vous reposer ou faire ce que vous pensez être le mieux. Nous passerons à l'action ce soir à minuit.

Kickaha demanda si on pouvait le libérer de son entrave.

— Pourquoi pas ? répondit Orc. Vous ne pouvez pas sortir d'ici, de toute façon. La chaîne était simplement une précaution supplémentaire.

Un des hommes en kilt toucha l'anneau qui enserrait la cheville avec un mince cylindre. L'anneau s'ouvrit et tomba sur le sol. Tandis que les deux hommes s'éloignaient de Kickaha à reculons, Orc sortit de la pièce. Puis la porte se referma, et Kickaha se retrouva seul.

Il passa le reste du temps à réfléchir, à faire de l'exercice et à avaler son lunch et son souper. Puis il prit un bain et se rasa, fit encore un peu d'exercice et s'allongea pour dormir. Il allait avoir besoin de toute sa vigilance, de toute sa force et de toute sa vitesse, et pour les garder il ne fallait pas qu'elles soient drainées par l'inquiétude et par le manque de sommeil.

Il ne sut pas combien de temps il avait dormi. La pièce était toujours éclairée et tout paraissait tel qu'il l'avait laissé. Le plateau avec ses assiettes et ses coupes vides était toujours sur la table et ceci, il le nota, était une négligence surprenante. Le tout aurait dû être transféré par la « porte » durant son sommeil.

Les sons qui l'avaient réveillé semblait être de légers tapotements. En sortant de son sommeil, il avait rêvé, ou cru rêver, qu'un piver picorait le tronc d'un arbre.

Mais il n'y avait plus rien maintenant que le silence.

Il se leva et marcha vers la porte qu'avaient utilisés Red Orc et ses serviteurs. Elle était faite de métal, comme il s'en était rendu compte après avoir été libéré de son entrave. Il y appuya son oreille et écouta. Il n'entendit rien. Puis il bondit d'un seul coup en arrière en poussant un juron. Le métal était soudain devenu chaud. Le sol vibra comme au début d'un tremblement de terre. Le métal de la porte émit une série de sons, et Kickaha comprit ce qui était à l'origine de son rêve et du piver. Quelque chose frappait contre la porte, de l'autre côté.

Il recula au moment précis où le centre de la porte devenait rouge cerise et commençait à fondre. Le rouge devint plus vif, vira au blanc, puis le centre disparut, laissant un trou de la dimension d'une assiette. À ce moment-là, Kickaha était accroupi derrière le divan, regardant depuis l'un de ses côtés. Il vit un bras s'engager dans le trou et une main tâtonner à droite et à gauche. Évidemment, on cherchait à

localiser une serrure. Il n'y en avait pas, aussi le bras se retira-t-il et un moment plus tard, ce fut le bord de la porte qui devint rouge cerise. Il pensa qu'on utilisait un lance-rayons, et il se demanda de quel métal la porte était faite. Si elle avait été construite en acier même le plus dur, elle aurait disparu dans une bouffée de fumée sous la première décharge d'un lance-rayons.

La porte se rabattit à l'intérieur avec un bruit net. Un homme se précipita dans la pièce, avec dans les mains un gros cylindre à l'embouchure évasée et un objet ayant la forme d'un fusil. L'homme était l'un des serviteurs en kilt. Mais il avait dans le dos un objet noir en forme de cloche, enfermé dans un filet fixé à ses épaules par des courroies.

Kickaha vit tout cela d'un seul regard et ramena vivement sa tête derrière le divan. Il s'accroupit à l'autre extrémité, en espérant que l'intrus ne l'avait pas vu et que, par manière de précaution, il ne balaierait pas l'arrière du divan afin de voir si personne ne s'y dissimulait. Il savait ce que l'homme était maintenant. Quoi qu'il ait pu être auparavant, il était maintenant la Cloche Noire, Thabuuz. L'esprit de la Cloche était domicilié dans le cerveau du serviteur du Seigneur, qui avait été vidé au préalable.

D'une manière ou d'une autre, la Cloche Noire avait récupéré sa cloche et s'était arrangé pour transférer son esprit depuis le corps blessé du Drachelander jusqu'à celui du serviteur du Seigneur. Puis il s'était emparé d'un puissant lance-rayons, et il était en train de s'échapper de la forteresse de Red Orc.

Une odeur de chairs brûlées envahit la pièce. Il devait y avoir des cadavres dans la pièce voisine.

Kickaha désirait désespérément découvrir l'endroit où la Cloche Noire était allé, mais il n'osait pas regarder de nouveau à l'angle du divan. Il pouvait entendre la respiration de l'homme mais soudain, elle cessa. Après avoir attendu une minute dans le silence, Kickaha allongea le cou et regarda. Il lui sembla que la pièce était vide. Un moment plus tard, il en avait la certitude. L'autre porte, celle par laquelle il était entré au début de sa captivité, était grande ouverte, et tout son système de verrouillage détruit et fondu.

Kickaha regarda précautionneusement dans l'autre pièce. Des débris humains jonchaient le sol – bras, troncs, une tête, tous profondément brûlés. Il semblait y avoir eu quatre ou cinq hommes originellement. Il n'y avait aucun moyen de savoir si Red Orc se trouvait parmi le groupe, car tous les vêtements et toutes les chevelures avaient été carbonisés.

Quelque part, doucement, un signal d'alarme résonnait.

Kickaha était partagé entre le désir de suivre la piste de la Cloche Noire afin de ne pas le perdre et celui de savoir si Red Orc était

toujours vivant. Il désirait également intensément voir confirmer son doute suivant lequel il ne se trouvait pas sur la Terre qu'il connaissait. Il se doutait que la « porte » par laquelle il était entré était une porte reliant les deux mondes et que cette maison se trouvait sur la Terre Numéro Deux.

Il entra dans le hall. Il y avait quelques couteaux sur le sol, mais ils étaient trop chauds pour être ramassés. Il traversa le hall, franchit une porte et se retrouva dans une très vaste pièce. Elle avait un plafond en dôme, des murs blancs recouverts de fresques montrant la vie marine, et un fin mobilier de bois comportant des motifs sculptés qu'il ne reconnut pas. Son sol de mosaïque représentait également des animaux marins.

Il traversa la pièce et regarda par la fenêtre. La lune éclairait, suffisamment pour qu'il pût voir un large porche avec d'énormes piliers de bois cylindriques peints en blanc et, au-delà, une plage caillouteuse qui s'étalait jusqu'à la mer, à une centaine de mètres de distance. Il n'y avait personne en vue.

Il rôda dans toute la maison, essayant de combiner rapidité et précaution. Il découvrit un lance-rayons à main fabriqué de manière à ressembler à un revolver ordinaire. Il portait plusieurs inscriptions qui n'étaient pas écrites dans le langage des Seigneurs ni dans aucune autre langue qu'il connût. Il testa l'arme en visant une chaise, qui se partagea en deux parties. Il ne découvrit aucune batterie de rechange et il n'avait aucun moyen de connaître le nombre de charges qui demeuraient dans le revolver.

Il découvrit aussi un placard contenant des vêtements, principalement des kilts, des sandales, des colliers et des vestes à poches bouffantes. Mais dans un autre placard, il trouva des vêtements type Terre Numéro Un, et il enfila une chemise et un pantalon trop grands pour lui. Les souliers étant de trop grande taille, il chaussa ses pieds d'une paire de sandales.

Finalement, dans une vaste chambre meublée dans un style inconnu, il découvrit de quelle manière Red Orc avait réussi à s'échapper. Un croissant gisait au milieu du plancher. Le Seigneur s'était placé au centre d'une porte constituée par deux croissants et avait été transporté ailleurs. Qu'il l'eût fait pour sauver sa vie était évident. La porte et les murs étaient criblés de minces perforations qui s'entrecroisaient, et carbonisés par endroits. Red Orc n'était pas homme à vivre sans une arme sur lui, mais il devait avoir pensé qu'il était trop dangereux de vouloir faire face à un gros lance-rayons.

Il avait franchi une porte, mais vers où ? Il pouvait être allé sur la Terre Numéro Un, mais pas nécessairement dans la même maison. Il pouvait également s'être déplacé sans quitter la Terre Numéro Deux – il se pouvait même qu'il se trouvât dans une autre pièce de cette

même résidence.

Mais il fallait que Kickaha quitte cette maison et se mette à la poursuite de la Cloche Noire. Il dévala l'escalier, traversa la grande pièce puis le hall, et se retrouva dans la pièce où il avait été retenu prisonnier. La porte par laquelle la Cloche Noire s'était enfui était toujours ouverte. Kickaha hésita à la franchir, la Cloche Noire pouvait attendre afin de voir si quelqu'un le suivait. Puis l'idée lui vint à l'esprit que la Cloche Noire devait avoir pensé que tous les occupants de la maison avaient fui et que personne ne le suivrait. Il ignorait de toute évidence l'existence de l'autre prisonnier, sinon c'est de lui qu'il se serait occupé en premier.

Il revint dans le hall. Un des couteaux qui gisaient sur le sol s'était suffisamment refroidi et semblait être en bon état. Il le ramassa, le soupesa afin de vérifier s'il était bien équilibré, puis il le glissa dans sa ceinture. Il bondit vers l'entrée du hall, le lance-rayons prêt dans l'éventualité où quelqu'un l'aurait attendu. Mais il n'y avait personne. Tout était tranquille dans le petit hall de l'entrée. La porte était fermée, mais elle s'ouvrit sous une simple poussée de la pointe du couteau. Il demeura une minute dans l'entrée, l'oreille aux aguets. Avant de traverser le dernier hall, il jeta un coup d'œil à la pièce. Elle avait changé. Elle s'était agrandie et les murs, qui avaient été recouverts de tapisserie gris-bleu, étaient maintenant de pierre grise. Il s'était attendu à cette modification. Red Orc changeait la résonance des portes de manière que, si un prisonnier s'échappait, il se retrouvait dans un endroit surprenant et probablement désagréable.

En d'autres circonstances, Kickaha aurait fait demi-tour et cherché l'interrupteur permettant de régler la porte sur la fréquence désirée. Mais maintenant, son premier travail consistait à s'occuper de ceux qui étaient entre les mains d'Urthona. Au diable la Cloche Noire ! Il serait réellement préférable de retourner sur la Terre Numéro Un et de commencer l'attaque contre Urthona. Il fit demi-tour et commençait à marcher dans la direction de la pièce dans laquelle, il avait été enfermé lorsque soudain il s'arrêta. Cette pièce avait changé elle aussi, bien qu'il ignorât si la porte du côté opposé n'avait pas disparu sous les coups de l'arme de la Cloche Noire. La porte avait l'air d'être exactement la même, mais elle était verticale et à sa place. Ce fut ce fait qui empêcha Kickaha de la franchir et de se retrouver ainsi transporté en un autre endroit où il aurait perdu la trace de la Cloche Noire et se serait retrouvé captif d'Urthona.

Il serra les dents et siffla de rage et de frustration. Maintenant, il ne lui restait plus qu'un pis-aller : s'occuper de la Cloche Noire, après avoir trouvé le moyen de sortir de la maison.

Il fit demi-tour et marcha précautionneusement vers la porte par laquelle la Cloche Noire avait disparu.

La pièce semblait tranquille, mais la suivante lui dirait probablement où il se trouvait. Pourtant, c'était l'exacte réplique de l'autre, mis à part qu'elle contenait quelques boîtes de métal noires, d'environ six pieds carrés, chacune, empilées le long des murs et atteignant presque le plafond. Les boîtes ne comportaient ni serrures ni dispositifs indiquant la manière de les ouvrir.

Il ouvrit doucement la porte suivante, passa la tête par l'ouverture puis bondit à l'intérieur. C'était une immense pièce meublée de chaises, de divans, de tables et de statues. Il y avait une grande vasque au centre. Le mobilier ressemblait à celui que créaient les Seigneurs ; bien qu'ignorant le nom de ce style particulier, il le reconnaissait. Une partie du plafond et du mur de droite était incurvée et transparente. Le sol à l'extérieur n'était pas visible jusqu'à une certaine distance, puis il apparaissait brusquement au regard. Il descendait en pente douce sur deux ou trois cents mètres pour aboutir à une vallée qui s'étalait horizontale sur plusieurs miles et ensuite s'élevait pour former le flanc d'une petite montagne.

Il faisait jour à l'extérieur, mais la lumière était pâle, bien qu'il fût midi. Le soleil était plus petit que celui de la Terre, et le ciel était noir. Le sol lui-même était rocailleux, avec quelques bandes de sable rougeâtre, et il y avait çà et là sur la pente et dans la vallée, des bouquets de plantes qui ressemblaient à des cactus. Ils donnaient l'impression d'être petits, mais il réalisa au bout d'un moment qu'ils devaient être énormes.

Il examina soigneusement la pièce, et s'assura que la porte conduisant à la pièce voisine était bien fermée. Puis il regarda de nouveau à travers la vitre incurvée. Le panorama était désolé et étrange. Rien ne bougeait, et il était probable que rien n'y avait bougé depuis des milliers d'années. Du moins, c'est ce qu'il lui semblait. Il pouvait voir jusqu'aux confins de la montagne sur laquelle la maison se dressait ainsi que les limites de la montagne suivante. L'horizon était plus proche qu'il n'aurait dû l'être.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. S'il avait été transféré dans un autre univers, il ne le saurait probablement jamais. Si c'était sur une autre planète de son univers natal, ou sur son duplicata, alors il s'agissait probablement de Mars. La dimension du soleil, le sable rougeâtre, la distance de l'horizon, le fait qu'il y eût suffisamment d'air pour permettre une vie végétale – s'il s'agissait bien de végétaux – et, tandis qu'il regardait, l'apparition d'un petit objet blanchâtre dans le ciel de l'ouest, tout indiquait qu'il était bien sur Mars.

Pour autant qu'il le sût, cette construction existait sur Mars depuis quinze mille ans, c'est-à-dire depuis la création de cet univers.

À ce moment, quelque chose surgit en battant des ailes au-dessus

de la montagne puis glissa vers le fond de la vallée. Cela avait une envergure estimée d'environ cinquante mètres et tenait à la fois du cerf-volant, du ptérodactyle et du ballon. L'ossature des ailes donnait l'impression d'être aussi fragile que celle d'une feuille, bien qu'il fût impossible d'être sûr de quoi que ce soit à cette distance. La peau des ailes paraissait être aussi mince que du papier. Le corps était un grand sac qui donnait l'impression, toujours invérifiable, de contenir du gaz. La queue s'étalait en une curieuse configuration, pareille à six queues de cerf-volant fixées sur une même baguette. Les membres intérieurs étaient excessivement maigres mais très nombreux et sortaient de la chose comme autant de trains d'atterrissage, ce qu'ils étaient probablement. Les pieds étaient grands et comportaient de nombreux orteils.

Cela volait très gracieusement et très vite. Même avec la démesure des ailes et de la queue et l'apparence de plus léger que l'air du corps en forme de poche à gaz cela plongeait à la verticale. L'air devait être excessivement raréfié.

La chose projeta une ombre énorme sur un des gigantesques cactusoides, puis elle s'abattit sur la plante comme un gratte-ciel qui s'écroule. De la poussière rouée monta du sol et retomba beaucoup plus rapidement que si la scène se fût passée sur la Terre.

La plante disparut complètement sous la masse du monstre, qui abaissa son bec en forme de rapière entre deux de ses jambes, et apparemment vers la plante elle-même. Puis il demeura aplati, aussi immobile que le cactusoïde.

Kickaha regarda la scène jusqu'au moment où l'idée lui vint que la Cloche Noire pouvait être également en train de la contempler. S'il en était ainsi, il lui serait plus facile de le surprendre. Il franchit la porte suivante de la même manière que la précédente et se retrouva dans une salle dix fois plus grande que celle qu'il venait de quitter. Elle était pleine de grandes boîtes de métal et de consoles supportant de nombreux écrans et instruments. Cette pièce avait également une baie ouvrant sur la vallée. La Cloche Noire ne s'y trouvait pas. Kickaha passa dans la pièce suivante. Elle était plus petite et meublée avec tout ce qu'un homme peut désirer à l'exception de la compagnie humaine. Au milieu de la pièce gisait un squelette. Rien ne permettait de déterminer la cause de sa mort. Le squelette était celui d'un homme solidement charpenté. Les dents étaient en parfaite condition. Il gisait sur le dos, bras et jambes écartées.

Kickaha pensa qu'il s'agissait de quelque Seigneur qui, soit avait pénétré dans cette forteresse en empruntant une porte sur quelque autre univers, soit avait été capturé ailleurs et transporté jusqu'en cet endroit par Red Orc. Ceci pouvait être arrivé aussi bien dix mille ans que cinquante ans auparavant.

Kickaha ramassa le crâne et le prit dans sa main gauche. Il lui fallait quelque chose à jeter pour distraire l'attention de son ennemi. Cela l'amusa de penser qu'il allait se servir d'un Seigneur mort depuis longtemps, d'un prédécesseur malheureux, contre une Cloche Noire.

La pièce suivante était façonnée en forme de grotte. À son centre, il y avait un bassin large d'environ cinquante mètres et long de deux cent cinquante, alimenté par de l'eau qui coulait du sommet d'un cône de granit. Il y avait plusieurs de ces cônes à l'aspect étrange qui poussaient çà et là. Dans le bassin lui-même poussaient d'énormes plantes aquatiques qui ressemblaient à des nénuphars...

Tandis qu'il avançait lentement le long du bord humide et gluant du bassin, son regard fut attiré par un petit corps rougeâtre qui bondit depuis une feuille de nénuphar. Cela s'éleva dans les airs, les pattes de derrière étendues comme celles d'une grenouille, puis plongea dans l'eau du bassin. La tête émergea un moment plus tard et se tourna pour faire face à l'homme. Sa tête était celle d'une grenouille mais ses yeux étaient des périscopes osseux ou cartilagineux. Son corps rugueux était du même rouge que le sable de la surface de la planète.

Il y avait plusieurs ombres mouvantes en forme de poissons dans les profondeurs du bassin. Elles devaient constituer la nourriture des grenouilles. L'écologie dans cette petite grotte devait être délicatement mais heureusement équilibrée. Kickaha se dit que Red Orc devait venir ici très souvent pour l'étudier.

Il se tenait au bord du bassin lorsqu'il vit que la porte permettant de communiquer avec la salle suivante commençait à s'ouvrir. Il n'avait pas le temps de courir vers elle ni de reculer, en raison de la distance qu'il y avait à courir dans chaque sens. Sur sa droite, il n'y avait aucun endroit où il pût se dissimuler, et il ne lui restait qu'une solution. Après moins d'une seconde d'hésitation, il se laissa doucement glisser dans l'eau depuis le bord visqueux du bassin. Elle était suffisamment chaude pour ne pas l'incommoder, mais avait une consistance huileuse. Il enfonça le lance-rayons dans sa ceinture et, tenant toujours le crâne dans sa main, il s'immergea d'une poussée du pied contre le bord du bassin. Il plongea profondément, louvoya entre les tiges épaisses des nénuphars, et nagea sous l'eau aussi loin qu'il le put. Quand il émergea, il le fit doucement et le long de la tige d'un nénuphar. Il garda sa tête à l'abri de la feuille de la plante, en espérant que la Cloche Noire ne remarquerait pas la saillie. Les pièces précédentes étaient toutes éclairées avec une égale intensité grâce à la source lumineuse invisible des Seigneurs, mais cette grotte ne recevait que la lumière qui pénétrait par la baie vitrée, ce qui faisait que le côté où se trouvait Kickaha baignait dans une atmosphère crépusculaire.

Kickaha s'accrocha d'une main à la tige de la plante et regarda, à

l'abri de la feuille de nénuphar. Ce qu'il vit le fit presque haleter. Il était heureux qu'il se fût maîtrisé, car sa bouche était sous l'eau.

Un objet de métal en forme de cloche se déplaçait le long du bord au bassin, à environ deux mètres au-dessus du sol. Il progressait lentement et s'immobilisa à proximité de la porte. Un moment plus tard, la Cloche Noire pénétra dans la grotte et marcha avec confiance dans sa direction.

Kickaha commençait à avoir quelque idée de ce qui s'était passé dans la maison de Red Orc.

La Cloche Noire, lorsqu'il se trouvait dans les laboratoires de Wolff, devait avoir équipé sa cloche d'un dispositif antigravité, et il devait y avoir ajouté quelque appareil lui permettant de la contrôler à distance par la pensée. Il n'avait pas eu l'occasion de s'en servir sur la Terre – il n'avait d'ailleurs aucune raison de le faire jusqu'à ce qu'il soit fait prisonnier par Orc. Ensuite, lorsqu'il avait été suffisamment remis de sa blessure, il avait vu où était sa chance et avait appelé sa cloche en lui donnant un ordre mental. Ou, pour être exact, à l'aide d'un faisceau d'émissions cérébrales pouvant être détectées par la cloche. Le contrôle devait être approximatif et limité, mais il s'était avéré suffisamment efficace.

D'une manière ou d'une autre, la cloche, opérant sous le contrôle médical de la Cloche Noire, l'avait lâché. La Cloche Noire s'était alors emparé d'un des hommes d'Orc, avait vidé son cerveau de sa trame neurale puis avait transféré son propre esprit du corps blessé de Thabuuz dans le cerveau du serviteur d'Orc.

La cloche pouvait détecter l'appel mental de la Cloche Noire en développant deux minces antennes foreuses qui sortaient de deux trous aménagés à sa base. La matière dont la cloche était constituée était indestructible et imperméable même aux radiations. Donc les antennes devaient sortir automatiquement à certains moments pour « écouter » les ondes mentales de la Cloche Noire. Elle avait donc « entendu » et répondu. La Cloche Noire s'était alors échappée, s'était procuré une arme et avait commencé à tuer. Il avait réussi, il se pouvait même qu'il eût tué Red Orc, bien que Kickaha ne le pensât pas.

C'est alors qu'il avait été dévié vers une « porte » qui l'avait transféré dans cette construction érigée sur Mars.

Kickaha observa l'approche de la Cloche Noire. Incapable de tenir à la fois le crâne et son revolver, il lâcha le crâne qui s'enfonça lentement dans les profondeurs, puis, s'accrochant de la main gauche à la tige du nénuphar, il prit avec l'autre le lance-rayons enfoncé dans sa ceinture. La Cloche Noire passa à sa hauteur puis continua à marcher et s'arrêta devant la porte. Après l'avoir ouverte, il attendit que la cloche ait franchi l'ouverture et se soit mise à flotter devant lui.

Apparemment, la cloche avait un pouvoir supplémentaire, celui de détecter les autres humains. Mais le rayon de détection devait être limité, sinon elle aurait repéré Kickaha en passant devant lui. Mais il était possible, toutefois, que l'eau et le nénuphar l'eussent abrité de son champ de détection.

Kickaha se souleva légèrement au-dessus de la surface de l'eau avec sa main gauche, leva le lance-rayon et visa la Cloche Noire. Il était capital qu'il l'atteigne avec son premier rayon. S'il le manquait, son ennemi se retournerait contre lui avec une arme beaucoup plus puissante que la sienne. En outre, s'il le manquait, le rayon percerait le mur du bâtiment, dont l'air s'échapperait dans la faible atmosphère de Mars. Et ce serait la fin pour tous deux.

La Cloche Noire se présentait de profil. Kickaha serra fermement son lance-rayons et le pointa afin que le mince rayon énergétique atteigne la hanche de l'homme. De cette façon, il serait coupé en deux.

Son index commença à appuyer sur la gâchette. Mais soudain, quelque chose toucha son mollet et il ouvrit la bouche pour crier. La douleur fut si intense qu'il faillit s'évanouir. Il se plia en deux, l'eau entra dans sa bouche et ses narines et il se mit à suffoquer. Sa main gauche lâcha la tige du nénuphar tandis que l'autre laissait échapper le lance-rayons.

À travers les profondeurs de l'eau, il vit une créature ressemblant vaguement à une grenouille s'écarter vivement de lui, et il comprit que c'était elle qui l'avait mordu.

Il remonta à la surface car il manquait d'air, tout en sachant qu'en agissant ainsi, la Cloche Noire, s'il l'avait entendu, le tuerait facilement.

Il émergea et, dans un immense effort de volonté, se retint de tousser, de suffoquer et d'agiter l'eau. Sa tête revint se mettre à l'abri de la feuille de nénuphar et il cracha silencieusement l'eau qu'il avait dans la bouche. Levant les yeux, il vit que la Cloche Noire avait disparu. Mais la seconde suivante il ressentit une nouvelle douleur fulgurante. La grenouille était revenue et l'avait une nouvelle fois mordu à la jambe. Son sang coulait des blessures et teintait l'eau en rouge autour de lui. Il nagea rapidement vers le bord du bassin et se hissa sur la berge d'un seul mouvement. Il éprouvait un fourmillement dans les jambes.

Debout au bord du bassin, il ôta sa chemise et la déchira en bandes avec lesquelles il entoura ses blessures. L'animal devait avoir des dents aussi aiguës que celles d'un requin. Elles avaient traversé aisément le tissu du pantalon et avaient arraché la peau et la chair. Mais les blessures n'étaient heureusement pas profondes. Le Seigneur avait bien dû s'amuser lorsqu'il avait placé dans le bassin ce sauvage petit carnivore.

Kickaha, pour sa part, n'était pas amusé. Il ignorait pour quelle raison la Cloche Noire se trouvait dans la salle voisine, mais il se doutait qu'il allait bientôt revenir. Il lui fallait s'en aller, mais il avait également besoin de son lance-rayons. Malheureusement, il ne lui était pas possible de le récupérer. Pas avec cette bête en forme de grenouille dans le bassin.

Il lui restait au moins le couteau. Il le prit dans sa ceinture et le mit entre ses dents. Puis il se baissa et lava avec de l'eau l'emplacement où son sang avait coulé. Se redressant, il marcha en boitillant le long du bassin et pénétra dans la salle voisine, celle d'où avait surgi la Cloche Noire, après avoir franchi un petit hall aux murs nus.

La pièce était aussi vaste que celle qui contenait le bassin. Elle était chaude et humide et était remplie de végétation qui n'avait rien de terrien ni de martien. Il était vrai qu'il n'avait pas aperçu d'autre végétation martienne que les cactusoides de la vallée. Mais ces plantes étaient si grandes, si vertes, si charnues et si actives qu'il était impossible qu'elles eussent pu survivre dans l'atmosphère raréfiée de Mars.

Un côté du mur était transparent et laissait voir un brouillard gris à l'extérieur. C'était tout. Forçant sa vue au maximum, il ne put rien apercevoir d'autre que cette grisaille. Le brouillard ne semblait pas être fait d'humidité mais plutôt de milliers et de milliers de particules extrêmement petites. Quelque sorte de poussière, pensa-t-il. Il n'était certainement plus sur Mars. Lorsqu'il avait traversé le hall pour pénétrer dans cette pièce, il avait franchi une « porte » qui l'avait transféré instantanément sur quelque autre planète ou satellite. La gravité ne semblait pas différente de celle de la Terre, aussi devait-il s'agir d'une planète de dimensions similaires. Ceci, ajouté au brouillard, lui fit penser qu'il devait être sur Venus. Avec un sursaut, il réalisa que la gravité dans la construction érigée sur Mars aurait dû être inférieure à celle de la Terre. Le sixième ? Il ne se souvenait pas, mais il savait qu'après, avoir bondi, il aurait dû s'élever dans l'air beaucoup plus qu'il ne l'avait fait. Pourtant, cette construction se trouvait sur Mars. Il en était certain. Cela signifiait que la construction avait été équipée d'un dispositif recréant localement la gravité terrestre. Ce qui voulait dire que la construction dans laquelle il se trouvait maintenant pouvait se situer aussi bien sur Jupiter, les machines des Seigneurs étant capables de neutraliser même la pesanteur titanique qui régnait à la surface de cette planète.

Il haussa les épaules. Peu importait, en fait, qu'il sût où il était s'il ne lui était pas possible de survivre à l'extérieur de la construction. Le problème qu'il avait à résoudre était de demeurer vivant et de trouver un moyen pour revenir sur la Terre. Il atteignit un autre petit vestibule

aux murs nus puis pénétra dans une salle peu éclairée de la dimension de la Gare Centrale de New York. Elle comportait un toit en dôme et des parois arrondies et était remplie d'un liquide gris argenté. Tout autour des murs courait un étroit passage et il y avait une petite île circulaire au centre. Le métal avait l'apparence du mercure. Le passage le long des murs faisait totalement le tour de la pièce, mais aucune porte n'était visible nulle part.

L'île se trouvait à environ cinquante mètres des murs, et sa surface n'émergeait qu'à trente centimètres au-dessus du lac tranquille de vif-argent. Elle semblait être faite de pierre et en son centre exact se trouvait un énorme cercle de métal scellé verticalement dans le roc.

Il sut immédiatement qu'il s'agissait d'une « porte » et que s'il pouvait l'atteindre, il serait transporté dans un endroit où il pourrait au moins avoir une chance de combattre. C'était la règle du jeu. Si le prisonnier était suffisamment fort, intelligent et rapide – et si par-dessus tout la chance était avec lui – il avait la possibilité de recouvrer sa liberté.

Il attendit à la porte, car il n'y avait pas d'autre endroit où se dissimuler. Tout en attendant, il essaya de réfléchir à ce qui, dans les autres salles, pourrait être converti en bateau. Rien ne lui vint à l'esprit. Puis une autre question se posa à lui : est-ce qu'un homme peut nager dans le mercure ? En outre, s'il se rappelait sa chimie correctement, le mercure dégage des vapeurs empoisonnées.

Maintenant, il se souvenait de quelques phrases apprises au collège pendant ses cours de chimie. C'était en 1936, dans un monde totalement différent : N'humidifie pas le verre mais forme un ménisque convexe lorsqu'il se trouve dans un récipient de verre... Est légèrement volatil à la température ordinaire, et constitue un danger pour la santé en raison de son effet toxique... S'oxyde lentement dans l'air humide...

L'air sous ce dôme était certainement humide, mais le métal n'était pas terni. Et il ne sentait pas de fumées toxiques ni ne ressentait les effets empoisonnés du métal liquide. Pas pour l'instant.

Soudain, il se raidit. Il venait d'entendre, faiblement, un bruit de cuir heurtant la pierre. La porte avait été laissée ouverte par la Cloche Noire, et Kickaha s'était bien gardé d'y toucher. Il se tenait derrière, en attendant, espérant que la cloche n'entraverait pas la première.

Ce fut pourtant ce qui se passa. L'objet noir flottait à environ un mètre cinquante du sol. Dès qu'il eut franchi la porte, il s'immobilisa. Kickaha bondit contre la porte et la referma. La cloche continua à flotter au même endroit.

La porte demeura close. Elle ne comportait pas de serrure et tout ce que la Cloche Noire avait à faire pour l'ouvrir, c'était de la pousser. Mais il était circonspect, et il devait avoir été passablement secoué en

voyant la porte se fermer. Il n'avait aucune idée de l'être qui se trouvait derrière, ni de quelles armes il disposait. En outre, il se trouvait maintenant séparé de sa cloche, son bien le plus précieux.

S'il était vrai que la cloche était indestructible, il était également vrai qu'on pouvait la lui prendre et la placer hors de sa portée.

Kickaha bondit devant la porte, en espérant que la Cloche Noire ne se servirait pas de son gros lance-rayons au même instant. Il saisit la cloche entre ses mains et tira.

La cloche résista un peu mais néanmoins se laissa entraîner. Toutefois, elle n'accorda pas un seul millimètre sur le plan vertical.

Au même moment, le métal du bord de la porte commença à rougir, et Kickaha comprit que la Cloche Noire tirait à l'intensité maximum sur la porte, dont le métal devait être d'une extraordinaire résistance.

Mais pourquoi ne se contentait-il pas de pousser la porte et ensuite de tirer par l'ouverture ?

Peut-être craignait-il que son ennemi fut caché derrière la porte lorsqu'il l'ouvrirait, aussi prenait-il ses précautions afin de ne pas être surpris. Mais quels que fussent ses motifs, il donnait un peu plus de temps à Kickaha, pas suffisamment toutefois pour lui permettre de nager jusqu'à l'île. La Cloche Noire aurait franchi la porte avant qu'il en soit parvenu à mi-distance.

Kickaha serra fermement la cloche dans ses deux mains puis il la poussa contre le mur. Elle ne se déplaçait pas facilement à l'horizontale, mais il n'eut pas à forcer exagérément pour l'y contraindre. Il la poussa devant lui puis la tira, estimant sa force de résistance. Puis il lui donna une grande poussée avec ses deux mains dans la direction du mur. La cloche se déplaça à environ cinquante centimètres-seconde puis elle ralentit tandis qu'elle raclait le long du mur incurvé. Un autre coup, cette fois sous un angle qui l'écartait du mur sans lui permettre de s'éloigner au-dessus du lac de mercure, eut pour résultat de lui faire parcourir une plus grande distance.

Kickaha regarda la porte. Il y avait maintenant un trou là où le métal avait rougi, un trou avec des bords rougeâtres. De toute évidence, la Cloche Noire avait l'intention de percer un orifice de dimensions importantes ou même de détruire la porte entièrement. Il pouvait s'arrêter à n'importe quel moment pour regarder à travers le trou et, s'il le faisait, il pourrait voir son ennemi et la cloche. Mais, d'autre part, il pouvait craindre de le faire en pensant que son ennemi pouvait l'attendre pour lui lancer une décharge d'énergie. Kickaha avait un avantage, la Cloche Noire ignorait de quelles armes il disposait.

Kickaha courut après la cloche, s'en saisit de nouveau, recula, s'arrêta contre le mur et ensuite leva les genoux. Il demeura suspendu

en l'air, ses genoux et ses orteils touchant presque le passage. Mais la cloche ne perdit pas un millimètre d'altitude.

— C'est maintenant ou jamais ! dit-il, et il frappa le mur de toute la force de ses jambes.

Lui et la cloche se trouvèrent catapultés au-dessus du lac de mercure, droit vers le cercle fiché verticalement au centre de l'île. Ils parcoururent ainsi une douzaine de mètres puis s'immobilisèrent. Kickaha regarda le liquide gris sous lui et lentement étendit les jambes jusqu'à ce que ses pieds y plongent. Il poussa du pied. Le liquide froid roula entre ses orteils mais néanmoins la cloche et lui-même avancèrent d'une cinquantaine de centimètres. Poussée après poussée, ils gagnèrent du terrain. Les progrès étaient lents et la sueur inondait le corps de Kickaha, coulait dans ses yeux et troublait sa vision. Ses jambes commençaient à lui faire mal comme s'il avait couru deux miles à toute vitesse.

Néanmoins, il atteignit l'île et se percha sur sa surface de pierre, le grand anneau de métal se dressant seulement à un mètre de lui, il regarda la porte. Une ligne mince courait le long d'un côté et une autre depuis le bas jusqu'à l'autre côté. Elle s'incurva soudain et courut jusqu'au sommet de la porte. Dans une minute ou deux cette dernière s'abattrait et la Cloche Noire ferait son apparition.

Kickaha regarda derrière lui à travers le grand anneau de métal. L'autre extrémité de la salle était visible mais il savait que s'il le franchissait, il se trouverait transporté dans un autre endroit, peut-être dans un autre univers. À moins que le Seigneur ne l'eût placé là qu'en manière de plaisanterie.

Il poussa la cloche devant lui puis se plaça lui-même à un endroit où il ne se trouvait pas en face de l'anneau. Il avait suffisamment l'expérience des Seigneurs pour suspecter l'endroit qui se trouvait de l'autre côté d'être piégé. Il était toujours préférable de lancer quelque chose à travers la « porte » avant de s'y précipiter soi-même.

Il y eut une explosion qui l'assourdit. Son visage et ses flancs furent soudain inondés de transpiration. Il avait fermé les yeux mais ils furent néanmoins inondés de lumière. Il s'assit et les ouvrit juste à temps pour voir la cloche foncer au-dessus du lac de mercure, toujours à la même altitude. Elle le traversa, atteignit le passage et ne s'immobilisa qu'en heurtant le mur. Elle demeura là, à quelques centimètres du mur en raison du rebond.

Immédiatement après, la porte s'inclina puis s'abattit dans le passage. Il n'entendit pas le choc que cela produisit : il avait encore dans les oreilles le bruit de l'explosion. Mais il vit la Cloche Noire plonger par l'ouverture, le lance-rayons serré contre lui, toucher le sol, rouler sur lui-même puis se relever. Lorsqu'il vit que la Cloche Noire regardait autour de lui et soudain l'apercevait, il bondit au milieu de

l'anneau. Il n'avait pas le choix. Il ne pensait pas qu'il y aurait une nouvelle explosion, car ce n'était pas de cette manière que les Seigneurs disposaient leurs pièges. Mais si le piège de l'autre côté était néanmoins réamorcé, alors ce serait la fin définitive de ses ennuis.

Il était de l'autre côté, et il tombait. Il y avait des centaines de mètres d'air au-dessous de lui, un ciel bleu au-dessus, et une mince ligne horizontale juste devant ses yeux. Il s'y agrippa, ses deux mains s'enroulant autour du fer lisse et froid, et il se retrouva en train de se tortiller à longueur de bras sous une barre métallique dont les extrémités étaient fixées à deux poteaux de fer fichés horizontalement et qui s'étendaient jusqu'à une demi-douzaine de mètres du sommet d'une falaise.

C'était un triomphe d'imagination et de sadisme pour Red Orc. Si le prisonnier était assez négligent pour plonger dans l'anneau sans y lancer au préalable un leurre, il se trouvait projeté dans le vide et faisait une chute mortelle. Et s'il ne sautait pas et se contentait de franchir la porte, il manquait inévitablement la barre. Mais s'il saisissait la barre, que se passait-il ? Un homme avec des nerfs et des muscles moins solides serait tombé. Kickaha ne perdit pas de temps. Il tendit une main et agrippa l'un des poteaux supports. Il le lâcha aussitôt en jurant et demeura un instant pendu par une seule main.

Le poteau support était presque trop chaud pour qu'on pût le toucher.

Kickaha se déplaça le long de la barre jusqu'à l'autre poteau et le tâta précautionneusement. Il était aussi chaud que le premier.

Le métal n'était pas suffisamment chaud pour causer des brûlures profondes, mais Kickaha souffrit à un tel point qu'il envisagea presque de le lâcher. Serrant les dents si fort que les larmes lui vinrent aux yeux et qu'il gémit, il réussit à atteindre le bord de la falaise. Durant une minute, il demeura étendu sur la saillie de roc en gémissant. Il avait l'impression que ses paumes et l'intérieur de ses doigts avaient subi des brûlures au troisième degré mais lorsqu'il les regarda, il vit qu'ils donnaient simplement l'impression d'être restés un bref instant trop près d'un feu. Bientôt, la douleur diminuait et disparaissait.

Son examen de la situation fut bref, car il n'y avait pas grand-chose à voir. Il se trouvait sur le sommet nu d'un rocher noir monolithique. Il était plus large en haut qu'à la base, et ses parois étaient aussi lisses que le fût d'un canon. Tout autour du monolithe, aussi loin qu'il pût voir, il n'y avait qu'une étendue rocheuse désolée coupée d'une rivière. La rivière coupait le cercle formé par l'horizon et ensuite se divisait en atteignant la base du rocher. Elle se rejoignait elle-même de l'autre côté et continuait son cours jusqu'à l'horizon opposé. Le ciel était bleu, et le soleil jaune était au zénith. À la base du monolithe, à chacun des quatre coins cardinaux, un anneau

gigantesque se dressait verticalement. L'un d'entre eux devait lui permettre de s'évader vers un endroit où il pourrait survivre, à condition de choisir le bon. Les autres signifiaient probablement une mort certaine s'il les franchissait. Mais cela ne constituait pas son souci immédiat. Il lui fallait d'abord descendre de son perchoir, et pour l'instant il ne voyait absolument pas comment s'y prendre.

Il retourna vers la barre fixée aux deux poteaux serti dans la falaise. Il se pouvait que la Cloche Noire s'apprêtât à son tour à franchir la porte. Même s'il y répugnait il lui faudrait se décider à le faire. Il n'y avait pas d'autre sortie.

Les minutes s'écoulèrent et devinrent une heure – s'il n'avait pas perdu son sens du temps qui s'écoulait. Le soleil s'inclina vers l'horizon. Il se mit à marcher de long en large pour assouplir ses muscles et activer la circulation du sang dans ses jambes et ses fesses. Soudain, un pied et une jambe émergèrent dans l'air bleu. La Cloche Noire, de l'autre côté de la porte, était en train de tester l'inconnu.

Le pied tâtonna de-ci de-là à la recherche d'un appui et ne trouva que le vide. Il disparut et, un instant plus tard ce fut le visage à l'envers de la Cloche Noire, pareil à un chat du Cheshire, qui apparut.

Le couteau de Kickaha jaillit comme un éclair blanc à la lumière du soleil en direction du visage, qui disparut dans le néant. Le couteau fut avalé par le vide à un point situé à environ trente centimètres sous l'endroit où le visage était apparu.

La porte n'était pas à sens unique. La disparition du couteau le prouvait. Le fait que la Cloche Noire ait pu y insérer une partie de son corps puis la retirer n'avait rien à voir avec la nature à sens unique de certaines portes. Même une porte à un seul sens permettait à un corps de s'y insérer à demi et ensuite de se retirer. À moins, naturellement, que le Seigneur ne l'eût conçue pour trancher en deux le corps de l'utilisateur.

Plusieurs secondes s'écoulèrent. Kickaha jura. Il ne saurait jamais s'il avait visé juste ou non.

Brusquement, une tête émergea du bleu du ciel, suivie par un cou, des épaules et une poitrine, du plexus solaire de laquelle émergeait le manche du couteau.

Le reste du corps apparut tandis que la Cloche Noire tombait dans le vide. Il continua à tomber, son corps, devint de plus en plus minuscule avant de disparaître dans la distance. Mais Kickaha put voir l'éclaboussure blanche qu'il provoqua en atteignant la rivière.

Il prit une profonde inspiration et s'assit en tremblant. Enfin, la Cloche Noire était morte, et l'univers était débarrassé à jamais de ceux de son espèce.

Et moi je suis ici, pensa Kickaha. Probablement la seule créature vivante sur cet univers. Aussi seul qu'un homme peut l'être. Et si je

n'ai pas l'idée de quelque chose d'impossible à réaliser, je serai bientôt l'une des deux seules créatures mortes de cette planète.

Il respira profondément et soudain sut ce qui lui restait à faire.

La douleur fut aussi terrible au retour qu'à l'aller. Lorsqu'il atteignit la barre, il y demeura accroché un moment par un bras et par une jambe. Lorsque la douleur l'eut quitté, il se pendit à la barre, se balança, opéra un rétablissement et se retrouva debout sur elle. Ses milliers d'heures d'entraînement passées à se déplacer sur un câble de funambule et à grimper à de grandes hauteurs portaient leurs fruits. Il fut capable de maintenir son équilibre sur la barre jusqu'à ce qu'il ait à nouveau estimé le point d'où la Cloche Noire était tombée. Ce n'était qu'une portion indéfinie de bleu, et il n'avait aucune chance d'atteindre son but.

Il banda ses muscles et plongea. Sa tête et le haut de son corps franchirent l'anneau et il émit un « Whoof ! » tandis que son ventre heurtait le bord de la porte. Il jeta ses bras en avant, agrippa la pierre avec le bout de ses doigts et tira tout son corps de l'autre côté. Durant un moment, il demeura allongé sur l'île de pierre, attendant que son cœur ait retrouvé son rythme normal. Il vit la cloche suspendue au-dessus de lui et, baissant les yeux, le lance-rayons qui gisait sur l'île à trente centimètres de sa main.

Il se releva et examina la cloche. Elle était indestructible, et les bouts de ses antennes étaient faits de la même matière indestructible. Quand les antennes étaient rentrées, leurs extrémités s'encadraient dans deux petits trous ménagés à sa base. Mais les antennes proprement dites étaient faites d'un matériau moins durable, et elles avaient souffert de l'explosion. Du moins, il le supposait. Il ne voyait aucune altération. En fait, il ne pouvait même pas voir les antennes excessivement minces, bien qu'il pût les sentir au toucher. Mais le fait que la Cloche Noire n'eût pas envoyé sa cloche devant lui à travers la porte prouvait à Kickaha que quelque chose l'avait endommagée. Peut-être l'explosion avait-elle momentanément détérioré l'appareillage relativement délicat qui en permettait le contrôle mental et en réglait le vol. C'était, après tout, quelque chose de nouveau, quelque chose que la Cloche Noire n'avait pas eu le temps de réparer.

Mais quoi qu'il se fût passé, la cloche demeurait immobile à la même altitude au-dessus de l'île. Et elle offrait toujours la même faible résistance aux poussées horizontales.

Kickaha présuma que ses antennes devaient toujours être actives, à un certain degré. Sinon, la cloche n'aurait su comment se maintenir à une hauteur constante du sol.

Cela lui donnait sa seule chance d'atteindre le sol à plusieurs milliers de pieds du sommet du monolithe. Mais quelle chance ? Il se

pouvait que la cloche demeurât à la même altitude même si le sol se dérobaît sous elle. Cependant, si cela se produisait, il aurait toujours la possibilité de revenir sur le sommet du pilier de roc.

Il passa la courroie du lance-rayons à son épaule, serra la cloche contre sa poitrine et franchit l'anneau.

Sa descente ne fut pas plus rapide que s'il s'était trouvé suspendu à un parachute, une descente meilleure que ce qu'il avait espéré. De temps en temps, il lui fallait donner un coup de talon contre le flanc du pilier de roc car la cloche avait tendance à s'en rapprocher, comme s'il exerçait quelque attraction sur elle.

Lorsqu'il fut à dix pieds au-dessus de la surface de la rivière, il lâcha la cloche. Il tomba un peu vite, toucha l'eau, qui était chaude, et fut entraîné par un fort courant. Il dut lutter contre lui pour regagner la berge, mais il y réussit. Après avoir récupéré quelques instants et retrouvé ses forces, il marcha le long de la berge jusqu'à ce qu'il vît la cloche. Elle était immobile contre le flanc du monolithe, comme un petit animal niché contre sa mère gigantesque. Il n'avait aucun moyen de la récupérer et il ne voyait d'ailleurs aucune raison de le faire. Quelques mètres plus loin, il trouva le cadavre de la Cloche Noire. Il était venu s'échouer contre un récif qui émergeait à peine à la surface de la petite baie. Son dos était entièrement ouvert et le derrière de sa tête était broyé comme s'il était tombé sur du béton et non dans l'eau. Le couteau était toujours fiché dans son plexus solaire. Kickaha le récupéra et le nettoya avec les cheveux humides de la Cloche Noire. La chute n'avait pas abîmé l'arme.

Il retira le cadavre de l'eau. Puis il examina les portes géantes scellées verticalement dans le roc, tout comme l'était la porte plus petite plantée sur l'île, dans ce monde qu'il venait d'abandonner. Il y en avait deux de chaque côté de la rivière, et chacune se trouvait à l'angle d'un carré de deux miles de côté. Il marcha vers la plus proche et jeta un caillou à travers l'anneau. Le caillou traversa sans difficulté et retomba sur le roc de l'autre côté. C'était une des plaisanteries de Red Orc. Peut-être les quatre portes n'étaient-elles que de simples anneaux sans pouvoir. Il serait alors bloqué sur ce monde stérile jusqu'à ce qu'il meure de faim.

L'anneau suivant, à l'angle nord-ouest du carré, s'avéra être également un simple anneau.

Kickaha commençait à être fatigué et son estomac criait famine. Il lui fallait maintenant traverser la rivière pour atteindre les autres anneaux, en luttant contre un fort courant. L'intervalle qui les séparait était de deux miles et, s'il lui fallait tous les tester, cela représenterait quatre miles de marche et deux de nage. En temps normal il n'eût même pas pensé à cela, mais il s'était beaucoup dépensé au cours des quelques heures passées.

Il s'assit durant une minute puis il bondit sur ses pieds en poussant une exclamation et en se traitant lui-même d'imbécile. Il avait oublié que les portes fonctionnaient quand on les franchissait dans un sens mais pas dans l'autre. Ramassant un caillou, il passa de l'autre côté de l'anneau géant et le lança. L'anneau n'était rien d'autre qu'un anneau.

Il n'y avait rien d'autre à faire que de revenir au premier anneau et de le tester de la même manière. Mais ces deux miles de marche supplémentaire constituèrent une dépense d'énergie inutile. L'anneau n'était pas une porte.

Il traversa la rivière et accosta sur l'autre rive après avoir été entraîné en aval par le courant sur un demi-mile, qui vint s'ajouter au total de son parcours. Le lance-rayons rendait la nage et la marche plus difficiles car il pesait près de quinze kilos. Mais il ne voulait pas s'en séparer.

L'anneau placé au sud-ouest était également un leurre. Il marcha vers le dernier tandis que le soleil infléchissait sa course vers l'ouest. Il brillait dans un ciel silencieux sur un monde silencieux. Même le vent avait cessé, et les seuls bruits audibles étaient le clapotis de l'eau de la rivière, qui s'amenuisa et cessa à mesure qu'il s'en écartait, le bruit de ses pas et celui de sa respiration.

Quand il atteignit l'anneau nord-ouest, il attendit un moment avant de jeter ses cailloux. S'il s'agissait d'une autre plaisanterie de Red Orc, alors ce serait la dernière qu'aurait eu à subir Kickaha. Oh, et puis après tout ! Il valait mieux en finir tout de suite.

Le premier caillou franchit l'anneau et retomba sur le roc. Kickaha passa de l'autre côté de l'anneau et jeta le second. Le caillou retomba et roula sur le roc. Kickaha se mit à sauter en tous sens en hurlant sa frustration et en donnant des coups de poing dans la paume de sa main gauche. Il donna un coup de pied à une saillie de roc, cria de douleur et se mit à sautiller sur place en serrant son pied avec ses deux mains. Puis il se tira les cheveux et se donna une grande claque sur le côté de la tête. Tournant son visage vers le ciel bleu aveugle et le soleil jaune sourd, il hurla comme un loup qui vient de se faire prendre la queue dans le piège d'un trappeur.

Au bout d'un moment, il redevint silencieux et calme. On eût dit qu'il avait été transformé en un de ces rochers roses qui étaient si abondants sur la planète, excepté que ses paupières battaient et que sa poitrine se soulevait et s'abaissait.

Lorsqu'il sortit de sa contemplation, il marcha brusquement mais sans émotion vers la rivière. Il se pencha et but goulûment, puis il chercha un endroit abrité où passer la nuit. Au bout d'un quart d'heure, il découvrit un trou sur le côté d'une saillie de roc dur, où il serait protégé du vent. Il s'endormit, après avoir longuement pensé à

son futur inévitable.

Le matin venu, il regarda le cadavre de la Cloche Noire en se demandant s'il n'allait pas être contraint de le manger.

Pour se donner une occupation, et aussi parce qu'il n'abandonnait jamais l'espoir, il pataugea au bord de la rivière et plongea ses mains dans l'eau. Aucun poisson ne fut touché ni ne révéla sa présence. Il semblait invraisemblable qu'il en existât, spécialement parce qu'il n'y avait sur cette terre aucune vie végétale, ni terrestre ni aquatique.

Il gravit l'éminence à la base de laquelle se trouvait le trou dans lequel il avait dormi. Il s'assit un moment sur le rocher dur, ne bougeant que pour rompre l'inconfort de la pierre contre ses fesses. Sa situation était aussi simple que désespérée. Ou Red Orc avait préparé une voie de sortie à l'intention des prisonniers suffisamment intelligents et agiles, ou il ne l'avait pas fait. S'il ne l'avait pas fait, alors le prisonnier était condamné à mourir en cet endroit. S'il l'avait fait, le prisonnier, en l'occurrence lui-même, Kickaha – n'était pas assez intelligent, et donc il était condamné à mourir bientôt.

Il demeura assis un long moment puis il poussa un grognement. Qu'est-ce qui n'allait pas avec son cerveau ? Bien sûr, les cailloux avaient franchi les portes, mais aucun être humain. Il aurait dû essayer de les franchir lui-même au lieu de tricher en les testant avec des pierres. Les portes pouvaient être réglées de manière à ne réagir qu'au passage d'une certaine masse et parfois des protéines. Ou même simplement si un cerveau humain s'en approchait suffisamment pour les déclencher. Mais il avait été si préoccupé par les pièges qui pouvaient se trouver de l'autre côté qu'il avait oublié cette possibilité.

Cependant, toute porte activée pouvait être réglée pour détruire la première masse importante qui la franchirait – l'exemple le plus récent était la porte piégée qui dressait sur l'île de la salle au mercure.

Il poussa un grognement en pensant à la fatigue et à la sueur qui l'attendaient, mais il n'avait pas survécu aussi longtemps en se laissant aller à la paresse. Il jeta le cadavre de la Cloche Noire sur son épaule, remerciant la nature de ne pas l'avoir fait trop lourd, et se mit marche vers la porte la plus proche.

Les heures suivantes furent épuisantes. Le manque de nourriture lui donnait des vertiges, et chaque échec devant une porte augmentait sa lassitude. L'épuisante traversée de la rivière avec le poids mort du cadavre et le lance-rayons acheva presque de drainer ses forces. Mais il réussit néanmoins à lancer six fois le corps à travers trois des portes, une fois de chaque côté.

Et maintenant il se reposait, assis devant la dernière. Le cadavre de la Cloche Noire gisait près de lui, son visage tourné vers le soleil brûlant, ses yeux et sa bouche ouverts, et dégageant une faible odeur de décomposition. Au moins, c'était une chance qu'il n'y eût pas de

mouches sur ce monde.

Le temps passa, sans que ses forces reviennent. Il lui fallait se lever et lancer le corps d'un côté puis de l'autre de la porte. Se contenter de le rouler était hors de question, car il ne voulait pas prendre le risque de se trouver dans le champ d'une explosion. Il était nécessaire qu'il se tienne près du bord de l'anneau, soulève le cadavre et le lance tout en se jetant de côté.

Pour la septième fois, il projeta le corps à travers la porte. Rien ne se passa et le cadavre s'aplatit sur le roc de l'autre côté. Il ne lui restait plus qu'une chance et cette fois, au lieu de se reposer un moment, il souleva la Cloche Noire, le dressa devant lui jusqu'à ce qu'il fût à hauteur de sa poitrine et le lança.

Quand il leva la tête depuis sa position sur le roc, il vit que le cadavre était toujours visible.

C'en était terminé avec sa théorie. Et c'en était terminé pour lui. Son sort était joué.

Il s'assit au lieu de s'allonger et de fermer les yeux. Ce mouvement, accompli pour un motif dont il n'avait pas conscience, lui sauva la vie.

Mais il faillit néanmoins la perdre. L'animal ressemblant à un tigre qui chargeait silencieusement à travers les rochers rugit lorsqu'il le vit assis et augmenta sa vitesse et la longueur de ses bonds. Kickaha fut si surpris qu'il demeura paralysé durant une seconde et donna ainsi au fauve un avantage. Mais très léger. Le lance-rayons cracha au moment où l'animal amorçait son bond final. Le rayon lui troua la tête, la partagea en deux, tailla le cou et le poitrail, trancha une patte avant d'aller percer un trou dans le roc derrière lui. Le corps de la bête s'abattit sur le sol et, sur sa lancée, glissa et, heurtant Kickaha, le précipita au sol où il roula plusieurs fois sur lui-même. Lorsqu'il se releva, il avait mal aux jambes, au dos, à la poitrine et au nez. Sa peau était arrachée en maints endroits et, à la partie des jambes où le fauve l'avait heurté, il ressentait une vive douleur qui ne cessait de croître.

Il examina l'animal, qui avait l'air comestible. Et Kickaha se dit qu'il savait d'où il était venu. Après avoir découpé quelques tranches de viande, il les fit cuire et les dévora. Tout en mangeant, il décida de retourner à la porte nord-ouest et d'y reprendre ses recherches.

La bête était un peu plus grosse qu'un tigre de Sibérie, avec un corps bâti comme celui d'un chat, une longue et épaisse fourrure sombre rayée de rouge à la tête et sur le corps, et toute noire à la partie inférieure des pattes. Ses yeux étaient jaune citron, et ses dents ressemblaient plus à celles d'un requin qu'à celles d'un chat.

La viande avait un goût faisandé, mais elle lui rendit toutes ses forces. Il prit le cadavre de la Cloche Noire par un bras et le traîna tout le long des deux miles qui le séparaient de la porte suivante. Le

corps, quand il l'atteignit, se trouvait dans un état plutôt déplorable. Il dégageait une puanteur presque insupportable lorsque Kickaha le souleva et le lança à travers la porte.

Cette fois, il disparut, et sa disparition fut suivie par un jaillissement d'huile provenant de la porte qui eût inondé Kickaha s'il s'était tenu exactement en face de l'anneau à une distance inférieure à dix mètres. Immédiatement après, la substance huileuse prit feu et brûla durant quinze minutes.

Kickaha attendit longtemps après l'extinction du feu, puis il sauta à travers la porte, le lance-rayons prêt à tirer. Il ne savait absolument pas ce qui l'attendait de l'autre côté. Peut-être y avait-il un autre tigre prêt à bondir sur lui. Il était évident que la première fois qu'il avait propulsé la Cloche Noire à travers la porte, il avait déclenché une activation différée qui avait lâché la bête quelque temps plus tard. C'était une astuce très intelligente et très sadique – tout juste ce à quoi il fallait s'attendre de la part de Red Orc.

Durant une seconde, il se trouva dans une petite pièce nue contenant une grande cage ouverte et un dôme noir posé sur trois pieds courts. L'instant d'après il était dans une autre pièce, plus grande, et faite de métal ou de plastique gris et exempte de toute décoration et de tout mobilier à l'exception d'une chaise dépaillée et d'une cuvette surmontée d'un robinet, ainsi que d'une petite table assujettie au sol avec des chaînes.

Le passage d'une pièce à l'autre le secoua ; bien qu'il eût pu expliquer ce qui s'était produit. En plongeant dans la porte et en atterrissant dans la première pièce, il avait activé une porte à effet différé. Cette dernière, activée à son tour avait transféré dans cette pièce qui semblait être une impasse.

La source de la lumière était invisible. Elle éclairait la pièce avec une égale intensité. Elle était suffisamment puissante pour qu'il puisse se rendre compte qu'il n'y avait ni lézardes ni crevasses dans les murs. Il n'y avait rien qui indiquât qu'il existait une fenêtre ou une porte.

Et les murs étaient faits d'une matière solide. La décharge d'énergie qu'il projeta à l'aide du lance-rayons ne fit qu'échauffer le mur et augmenter la température de la pièce. Il remit l'arme à zéro et chercha la source de l'alimentation en l'air, s'il en existait une.

Après une inspection détaillée, il conclut que l'air frais provenait d'un point situé exactement sur le dessus de la table. Ceci signifiait que l'air était transféré à l'aide d'un dispositif aménagé dans le solide plateau de la table et il s'échappait par une autre « porte » placée à un angle du mur, au ras du plafond. Les portes agissaient par intermittence et n'avaient été placées là que pour l'admission des gaz.

Il régla le lance-rayons à la puissance maximum et tira sur le plateau de la table, qui s'avéra être aussi résistant que les murs.

Pourtant, à moins que son ravisseur n'eût eu l'intention de le laisser périr d'inanition, il devait avoir prévu une « porte » permettant de faire passer de la nourriture au captif. Ce devait être probablement la même porte qui laissait filtrer l'air, sur le dessus de la table, mais elle devait automatiquement s'adapter pour laisser passer de la matière solide.

Kickaha réfléchit à la question durant un moment, puis il se demanda pour quelle raison personne n'avait pensé à ce moyen de s'échapper. Peut-être le Seigneur y avait-il pensé, lui-même en espérant que le prisonnier suivrait le même raisonnement. C'était exactement le genre de plaisanterie qui ravissait les Seigneurs.

Il supposa que des alarmes avaient dû résonner quelque part dans la maison lorsqu'il avait pénétré dans la chambre. Dans la mesure où elle se trouvait bien dans une maison et non sur quelques univers de poche désert.

Il n'avait pas une idée exacte du temps qui s'était écoulé, mais il estima qu'il était enfermé depuis quatre heures lorsque le plateau apparut sur la table. Il contenait de la nourriture de la Terre, un steak moyen cuit à point, une salade de laitue, des carottes, des oignons, une gousse d'ail, trois morceaux de pain européen avec du beurre authentique et une assiette de crème glacée au chocolat.

Il se sentit mieux lorsqu'il eût mangé, naturellement, et fut presque reconnaissant envers son ravisseur. Toutefois, il ne perdit pas de temps après avoir avalé la dernière cuillerée de crème. Il grimpa sur le dessus de la table, le lance-rayons accroché par la courroie à son épaule et le plateau dans les mains. Puis il se pencha et, en équilibre sur une jambe, posa le plateau sur la table et se plaça dessus. Il était à peu près sûr que la porte était activée par le plateau et les assiettes et non par une certaine masse, et que l'influence de la porte s'étendait suffisamment pour inclure sa personne. Si ce n'était pas le cas, quelqu'un de l'autre côté serait surpris en apercevant un cadavre. Mais si c'était le cas, le quelqu'un en question serait également surpris, mais désagréablement.

Soudain, il se retrouva sur une table, dans un placard éclairé par une seule lampe placée au-dessus de lui. S'il n'avait pas été accroupi, il aurait été décapité au moment où le plafond s'était matérialisé.

Il sauta de la table, poussa la porte et entra dans une vaste cuisine. Un homme se trouvait là, lui tournant le dos. Il devait avoir entendu la porte s'ouvrir, car il fit brusquement demi-tour. Il écarquilla les yeux, ouvrit la bouche et dit :

— Qu'est-ce que...

Le pied de Kickaha l'atteignit à la pointe du menton et il tomba à la renverse sur le plancher, inconscient. Après avoir écouté afin de s'assurer que le bruit de sa chute n'avait alerté personne, Kickaha

fouilla les vêtements de l'homme.

Il lui prit son arme qu'il portait dans un étui sous l'aisselle, un 38 Smith et Wesson à canon court, ainsi que son portefeuille qui contenait cent dix dollars en billets, deux permis de conduire, l'inévitable carte de crédit et une carte de travail. Le nom de l'homme était Robert Di Angelo.

Kickaha vérifia l'arme et la glissa dans sa ceinture, puis il inspecta la cuisine. Elle était si vaste qu'il devait se trouver dans la résidence d'un homme riche. Il découvrit rapidement un petit tableau de contrôle contre le mur, derrière un panneau coulissant qui était entrouvert. Le tableau comportait plusieurs voyants dont certains étaient allumés.

Le fait que Di Angelo lui eût envoyé de la nourriture indiquait que les habitants de la maison savaient qu'il y avait un prisonnier, ou du moins que le Seigneur le savait. Il se pouvait que ses hommes n'aient pas connaissance de l'existence des portes, mais on avait dû leur dire de rendre compte à Red Orc si les lampes de ce tableau et celles des autres s'éteignaient. Et, sans aucun doute, des sonneries d'alarme devaient être activées, car la dernière aurait déjà dû être éteinte.

Il devait y avoir un dispositif d'inspection visuelle de la prison permettant au Seigneur – en l'occurrence Urthona – de voir qui il détenait. Pourquoi Urthona ne s'était-il pas déjà précipité pour questionner le captif ? Il devait sûrement brûler de savoir comment Kickaha avait pu s'introduire dans cet endroit.

Il fit couler de l'eau dans un verre et la jeta au visage de l'homme étendu sur le sol. Di Angelo sursauta, sa tête roula d'un côté et de l'autre et ses yeux s'ouvrirent. Il sursauta de nouveau lorsqu'il vit Kickaha au-dessus de lui, menaçant sa gorge avec la pointe de son couteau.

— Qui est votre Chef ? demanda Kickaha.

— Je ne sais pas, répondit Di Angelo.

— L'ignorance n'améliorera pas votre cas, dit Kickaha en enfonçant légèrement le couteau. Un peu de sang coula sur le cou de l'homme. Ses yeux s'agrandirent et il répliqua :

— Doucement, puis il ajouta : Quelle différence cela fait-il ? Vous n'avez pas l'ombre d'une chance. Voici ce qui » s'est passé...

Di Angelo était le cuisinier, mais il était aussi au courant de ce qui se passait aux échelons inférieurs. On lui avait donné pour consigne, longtemps auparavant, d'avertir le patron, qu'il appelait Mr. Callister, si les systèmes d'alarme installés dans la cuisine se trouvaient activés. Jusqu'à minuit, ils étaient demeurés silencieux. Quand ils étaient entrés en action, le réveillant brusquement, il avait téléphoné à Mr. Callister, qui se trouvait avec son équipe sur une affaire dont Di Angelo ignorait tout, mais qui devait avoir un rapport avec les récents

ennuis provoqués par l'apparition de Kickaha et des autres. Callister lui avait indiqué ce qu'il avait à faire, qui se résumait à préparer la nourriture, à la poser sur la table placée dans le placard, à fermer la porte et à appuyer sur un des boutons du panneau de contrôle.

Kickaha le questionna au sujet de Wolff, de Chryséis et d'Anania. Di Angelo répondit :

— Quelques-uns des gars les ont emmenés dans le bureau du patron, et c'est la dernière fois que je les ai vus. Je jure que je dis la vérité ! Si quelqu'un sait où ils sont allés, c'est Callister. Callister seul !

Kickaha fit se relever Di Angelo et le poussa à travers les différentes pièces de la maison. Ils traversèrent plusieurs halls et de vastes pièces, toutes luxueusement meublées, puis ils gravirent un escalier monumental qui les conduisit à l'étage supérieur. En chemin, Di Angelo lui dit que la maison, entourée de murs, était située à Beverley Hills. L'adresse correspondait à celle d'Urthona, que Red Orc avait indiquée à Kickaha.

— Où sont les serviteurs ? demanda-t-il.

— Ils sont soit rentrés chez eux, soit dans leurs quartiers au-dessus du garage, répondit Di Angelo. Je ne mens pas. Monsieur, quand je dis que je suis seul dans la maison.

La porte du bureau de Callister, faite d'acier dur, était verrouillée. Kickaha braqua le lance-rayons et découpa la serrure grâce à une simple rotation du canon. Les yeux de Di Angelo s'écarquillèrent, et il pâlit. De toute évidence, il ne savait rien des armes des Seigneurs.

Kickaha découvrit du sparadrap dans une énorme table de travail en acajou et s'en servit pour lui nouer les mains derrière le dos et lui entraver les chevilles. Puis il le fit asseoir sur une chaise et se livra à une fouille brève mais utile dans le bureau. Le panneau dont il espérait qu'il contrôlait les « portes » émergeait d'une partie de l'immense table de travail lorsqu'on appuyait sur un bouton placé dans l'épaisseur du plateau. Les boutons, les cadrans et les lampes témoins étaient identifiés au moyen de repères qui eussent mystifié n'importe quel mortel ; mais pas Kickaha. Ils étaient rédigés dans la langue des Seigneurs.

Cependant il ne découvrit pas la nature des Portes numéro Un à Dix, ni ce qu'il se passerait s'il appuyait sur le bouton portant le symbole M. Cela pouvait signifier des milliers de choses, mais il penchait pour *miyrtsō*, qui voulait dire mort.

La première difficulté dans l'utilisation du panneau était que, même s'il activait les portes, il ignorait où elles se trouvaient. La seconde était qu'il ne les activerait probablement pas. Le Seigneur n'était pas stupide au point d'abandonner un système de manœuvre dont l'accessibilité était relativement aisée. Il devait porter sur lui quelque dispositif se déclenchant automatiquement au moment où le panneau de contrôle était mis sous énergie. Mais au moins Kickaha savait où était le panneau. En conséquence, s'il pouvait s'emparer de l'activateur, il pourrait l'utiliser. À condition, bien entendu, de localiser les portes.

Il se sentait très frustré car il avait la certitude qu'Anania et ses deux amis, s'ils étaient toujours vivants, se trouvaient derrière l'une des dix portes.

Le téléphone sonna. Kickaha sursauta mais se remit rapidement. Il prit l'appareil, le transporta auprès de Di Angelo et plaça le combiné à mi-distance de l'oreille de l'homme et de la sienne. Di Angelo n'avait pas besoin qu'on lui explique ce qu'on attendait de lui. Il dit :

— Allô ?

La voix qui répondit était celle de Ramos.

— Di Angelo ? Une minute.

La voix suivante était celle de l'homme à qui Kickaha avait parlé en croyant s'adresser à Red Orc. Ce devait être Urthona et ce qui

l'avait amené à se manifester devait être quelque chose de très important. Cette chose ne pouvait être que l'espoir de s'emparer de Red Orc.

— Angelo ? Une sonnette d'alarme résonne ici. Elle correspond à mon bureau. Étiez-vous au courant ?

Kickaha secoua la tête et Di Angelo répondit ;

— Non, Monsieur.

— Alors, quelqu'un se trouve dans mon bureau. Où êtes-vous ?

— Dans la cuisine. Monsieur, dit Di Angelo.

— Voyez ce qui ne va pas, dit Urthona. Je garde cette ligne ouverte et je vous envoie des hommes depuis l'entrepôt pour vous aider. Ne prenez aucun risque. Tirez à vue, à moins que vous ne soyez certain de pouvoir vous emparer de l'intrus. Vous m'avez compris ?

— Oui, Monsieur, dit Di Angelo.

Il y eut un déclic. Kickaha n'éprouva aucun sentiment de triomphe. Urthona devait réaliser que n'importe qui dans le bureau pouvait avoir pris le téléphone pour écouter la conversation. Il savait que cela enlevait toute chance à Di Angelo de surprendre l'intrus, et cela signifiait que des renforts allaient incessamment arriver.

Kickaha bâillonna Di Angelo avec du sparadrap et l'enferma dans un placard. Puis, d'une décharge du lance-rayons, il détruisit le panneau de contrôle des portes. Si Urthona avait envisagé de transférer ses autres prisonniers – s'il y en avait – ou de leur faire quoi que ce soit, il serait arrêté pour un moment. Il lui faudrait fabriquer un autre panneau, à moins qu'il ne possédât des rechanges en stock.

Son prochain mouvement consistait à quitter la maison aussi vite que possible et à aller jusqu'à la gare où se trouvait un coffre dans lequel la Trompe était enfermée afin de la récupérer et de l'utiliser librement. Il était certain qu'Urthona allait maintenant garder soigneusement sa maison.

Kickaha décida de cacher le lance-rayons dans le parc qui entourait la résidence. Il découvrit une dépression dans le sol derrière un gros buisson de laurier-rose, à proximité du mur d'enceinte. Le parc était parfaitement entretenu. Il n'y avait ni feuilles mortes ni ramilles sous lesquelles il eût pu dissimuler l'arme. Il la posa dans le creux de terrain et la laissa là. Il décida également de cacher le revolver qu'il avait pris à Di Angelo. Il était trop gros pour être dissimulé sous sa chemise.

Il quitta la propriété sans incident, si l'on excepte qu'il lui fallut aller rechercher le lance-rayons pour pouvoir détruire la serrure de la porte de fer qui ouvrait sur la rue. Elle était percée dans un haut mur de brique au sommet hérissé de pointes. Le pavillon du gardien situé à proximité du grand portail de fer de l'entrée principale était inoccupé, probablement parce que Urthona avait fait sortir tous ses hommes à

l'exception de Di Angelo. Il y avait des contrôles dans le pavillon, et il identifia aisément ceux qui commandaient l'ouverture des deux portes. Mais le courant d'alimentation du mécanisme avait été coupé, et Kickaha ne voulait pas perdre de temps en retournant questionner Di Angelo. Il perça un trou dans la serrure et poussa la porte, qui s'ouvrit. Derrière lui, une sirène commença à mugir et il put voir les lampes qui se mettaient à scintiller sur le panneau de contrôle du pavillon. Si le bruit continuait, la police n'allait pas tarder à apparaître. Kickaha sourit à cette pensée. Puis il perdit son sourire. Il ne désirait pas plus qu'Urthona l'intervention de la police.

Après être allé replacer le lance-rayons derrière le buisson, il sortit de la propriété et se mit en marche en direction du sud. Après avoir longé plusieurs blocs, il atteignit Sunset Boulevard. Il appréhendait d'être aperçu par une voiture de police, car il comprenait que la présence d'un piéton dans cette zone exclusive et extrêmement riche paraîtrait suspecte aux policiers. Particulièrement la nuit.

Mais la chance ne le quitta pas, et il put héler un taxi. Le chauffeur ne voulait pas s'éloigner de Beverly Hills, mais Kickaha ouvrit néanmoins la portière et s'installa à l'intérieur.

— C'est un cas d'urgence, affirma-t-il. J'ai un rendez-vous d'affaires qui implique un tas d'argent.

Il se pencha en avant et tendit au chauffeur un billet de vingt dollars pris dans le portefeuille de Di Angelo.

— C'est pour vous. Ça dépasse largement le prix de la course et le pourboire habituel. Vous ne voulez pas faire ce petit détour ?

— Ça peut s'arranger, répondit l'homme.

Il laissa Kickaha à trois blocs de la gare. Kickaha voulait qu'il demeurât ignorant de sa destination dans l'éventualité où la police lui poserait des questions. Il marcha jusqu'à la gare, récupéra la boule de gomme à mâcher et la clé dans la cavité de l'arbre, puis il pénétra dans le bâtiment.

Il prit sans encombre la valise à instrument dans le coffre. Personne ne l'observa sinon une petite fille de quatre ans qui le regarda avec de grands yeux bleus et qui lui dit :

— Hello !

Il lui tapota les cheveux en passant près d'elle, provoquant une réaction de sa mère qui leva les yeux du magazine qu'elle lisait et fit remarquer d'une voix forte qu'il fallait garder sa réserve vis-à-vis des étrangers.

Kickaha sourit, bien que l'incident ne l'amusât pas. Durant les longues années qu'il avait passées sur les Mondes Superposés, il avait pris l'habitude de voir les enfants traités comme des êtres d'une grande valeur et très aimés. En introduisant dans l'eau de ce vaste

monde un produit chimique qui donnait à ses habitants une jeunesse de mille ans mais qui avait également le pouvoir de limiter considérablement le taux des naissances, Wolff s'était assuré que les enfants seraient estimés. Il y avait très peu de cas de meurtres d'enfants, de viols et de privation d'affection. Et bien que cela n'empêchât pas les enfants de devenir des adultes d'une sauvagerie extrême à la guerre – mais qui jamais ne maltraitaient ni ne tuaient les enfants – il en résultait un peuple beaucoup moins sujet aux névroses et aux psychoses que la plupart des êtres plus civilisés. Naturellement, la plupart des sociétés du monde de Wolff, petites, homogènes et technologiquement primitives, n'étaient pas sujettes aux modes de vie entrecroisés à de nombreux niveaux des sociétés hautement industrialisées de la Terre.

Kickaha quitta la gare, longea plusieurs blocs et pénétra dans une cabine téléphonique publique, à l'angle d'une vaste station-service. Il forma le numéro de téléphone d'Urthona. On décrocha l'appareil alors que le timbre n'avait résonné qu'une seule fois, et ce fut une voix non familière qui répondit.

— Mr. Callister, s'il vous plaît ? demanda Kickaha.

— De la part de qui ? dit la voix rude.

— Di Angelo peut faire une description de moi, répondit Kickaha. Si vous l'avez découvert dans le placard, naturellement.

Il y eut une exclamation puis la voix dit :

— Une minute !

Quelques instants plus tard, une autre voix dit :

— Callister à l'appareil.

— Egalement connu sous le nom d'Urthona, Seigneur actuel de la Terre, dit Kickaha. Je suis l'homme qui était votre prisonnier.

— Comment avez-vous pu... commença Urthona qui s'interrompit, pensant bien que son interlocuteur n'allait pas lui expliquer comment il s'y était pris pour s'échapper.

— Je suis Kickaha, dit Kickaha. (Il ne risquait rien en dévoilant son identité, car il était certain que le Seigneur avait obtenu d'Anania à la fois son nom et sa description.) Kickaha, le Terrien qui a fait ce que vous, les supposés Seigneurs de la Création, n'avez pas été capables de faire. J'ai tué, directement ou indirectement, la totalité des Cloches Noires, cinquante et une. Elles ne constituent plus une menace. Je me suis enfui de la maison de Red Orc sur l'autre Terre, ai réussi à échapper à ses pièges et me suis introduit dans votre résidence. Si vous aviez été là, je vous aurais capturé ou tué. Soyez-en persuadé.

» Mais ce n'est pas pour vous dire ce que j'ai fait que je vous téléphone. Tout ce que je désire, c'est retourner tranquillement dans l'univers de Wolff avec Wolff, Chryséis, et Anania. Vous et Red Orc,

vous pouvez vous battre jusqu'à ce que l'un d'entre vous disparaisse, c'est votre affaire. Que le meilleur gagne ! Mais maintenant que la dernière Cloche Noire a été éliminée, il n'y a plus aucune raison pour que nous demeurions ici. Ni pour que vous gardiez mes amis prisonniers.

Il y eut un long silence puis Urthona répondit :

— Comment puis-je avoir la certitude que la Cloche Noire a été tuée ?

Kickaha raconta ce qui s'était passé, omettant toutefois certains détails dont il préférerait qu'Urthona ignorât l'existence.

— Vous avez maintenant tous les éléments qui vous permettront de vérifier mon histoire, dit-il. Vous ne pouvez pas suivre la même route que moi étant donné que vous ne savez pas où se trouve la maison de Red Orc, ce que j'ignore également. Mais je pense que toutes les portes sont à double sens. Vous pouvez donc opérer en sens inverse, en partant de la dernière pièce dans laquelle je me suis trouvé.

Il pouvait imaginer le sentiment, alternativement fait de joie et d'inquiétude, qu'éprouvait Urthona. Il connaissait maintenant un chemin conduisant à la résidence de Red Orc, mais ce dernier pouvait également s'introduire chez lui en l'empruntant.

— Vous vous trompez, je sais où vit Red Orc, dit Urthona. Vivait, plutôt. Un de mes hommes l'a aperçu dans la rue il y a seulement deux heures. Il a pensé tout d'abord qu'il s'agissait de moi et que je m'occupais d'une affaire dans laquelle il valait mieux qu'il ne fourre pas son nez. Mais en revenant ici, il m'a vu et a compris que je ne pouvais pas être rentré si rapidement.

» J'ai réalisé quelle était ma chance. J'ai réuni mes hommes, encerclé puis envahi la maison. Nous avons dû tuer quatre de ses hommes, mais il a réussi à s'échapper. Par une « porte », je suppose. Et en se sauvant, il a éliminé toutes les « portes » aménagées dans la maison. Il n'y avait donc aucune possibilité de le suivre.

— J'ai pensé un moment que l'un des corps brûlés pouvait être celui de Red Orc, dit Kickaha. Mais il est toujours vivant. Eh bien...

— Je suis fatigué de jouer ce jeu, dit Urthona. Je voudrais voir mon frère, sous la forme de ces corps carbonisés. Et je voudrais de nouveau conclure un marché avec vous. Si vous pouvez capturer Red Orc pour mon compte et me le remettre dans un état où je puisse le reconnaître, je libérerai vos amis et vous garantirai le passage en toute sécurité vers vos Mondes Superposés. Mais il faudra en outre que je vérifie si votre histoire de la Cloche Noire est véridique.

— Vous avez les moyens de le faire, dit Kickaha. Mais je voudrais parler à Anania et à Wolff, afin de m'assurer qu'ils sont toujours vivants.

— Ce n'est pas possible tout de suite, répondit Urthona. Donnez-moi... disons dix minutes, et appelez-moi.

— D'accord, dit Kickaha.

Il raccrocha et se précipita hors de la cabine téléphonique. Urthona avait ou n'avait pas les moyens de localiser l'origine de l'appel, mais il ne voulait lui donner aucune chance. Il héla un taxi et se fit conduire à proximité de La Brea. De là, il longea Wilshire jusqu'à ce qu'il trouve un autre téléphone public. Près, d'un quart d'heure s'était écoulé et, cette fois, ce fut Di Angelo qui répondit. Bien qu'ayant certainement reconnu la voix de Kickaha, il se contenta de lui demander d'attendre jusqu'à ce qu'il ait relayé la communication. La voix suivante fut celle d'Urthona.

— Vous pouvez parler, dit-il. Vous êtes en liaison avec ma nièce, l'amoureuse d'un *leblabbiy*.

L'adorable voix d'Anania s'exclama :

— Kickaha ! Est-ce que tu vas bien ?

— Ça ne peut aller mieux ! dit Kickaha. La Cloche Noire est morte ! Je l'ai tué moi-même. Et Red Orc est en cavale. Tiens bon. Nous rentrerons bientôt chez nous. Je t'aime !

— Moi aussi, je t'aime, répondit-elle.

La voix d'Urthona s'interposa, sauvage et sarcastique :

— Moi aussi, je vous aime, *leblabbiy* ! Est-ce que vous voulez maintenant entendre Wolff ?

— Bien sûr. Vous pensez peut-être que je vous crois sur parole lorsque vous me dites qu'il se porte bien ?

La voix de Wolff résonna, profonde et mélodieuse :

— Kickaha, mon vieil ami ! Je savais que tu viendrais, tôt ou tard !

— Robert, ça fait chaud au cœur d'entendre de nouveau ta voix ! Toi et Chryséis allez bien ?

— Nous sommes sains et saufs, oui. Quelle sorte d'affaire es-tu en train de traiter avec Urthona ?

— Cela suffit ! coupa le Seigneur. Vous êtes satisfait Terrien ?

— Je suis satisfait de les savoir vivants en ce moment, répondit Kickaha. Mais je le serai plus encore s'ils le sont toujours quand le moment de l'échéance sera venu.

— Pas de menaces ! dit Urthona, qui ajouta d'un ton plus calme : Très bien. Je vous aiderai dans toute la mesure de mes possibilités. De quoi avez-vous besoin ?

— De l'adresse de Red Orc, dit Kickaha.

— Pour quoi faire ? demanda Urthona d'un ton surpris.

— J'ai mes raisons. Quelle est l'adresse ?

Urthona la lui donna, mais en parlant lentement comme s'il essayait de découvrir les raisons de cette demande.

— C'est tout ce dont j'ai besoin pour l'instant, dit Kickaha. À plus tard.

Il raccrocha. Une minute plus tard, il était dans un taxi, se dirigeant vers la résidence d'Urthona. Deux blocs avant de l'atteindre, il régla sa course et fit le reste du trajet à pied. La petite porte de fer était maintenant assujettie au moyen d'une chaîne, et la lumière permettait de voir trois hommes à l'intérieur du petit pavillon de garde placé près du portail de l'entrée principale. La résidence était également éclairée, mais il n'aperçut personne derrière les fenêtres.

Il ne semblait y avoir aucun moyen de s'introduire à l'intérieur. Kickaha était capable de sauter et de s'agripper au sommet du mur, mais il ne faisait aucun doute qu'il y avait un système d'alarme. De toute manière, à ce moment-là, il n'entrait pas dans ses intentions de pénétrer dans la résidence. Tout ce qu'il voulait, c'était récupérer le lance-rayons, après quoi il s'en irait. Au moment où les hommes d'Urthona surgiraient, il aurait déjà de nouveau franchi le mur.

Mais au préalable, il était indispensable qu'il cache la Trompe, car il lui serait difficile, pour ne pas dire impossible, de la garder avec lui pour franchir le mur. Il lui aurait fallu la lancer de l'autre côté et cela, il ne voulait pas le faire. Une inspection d'une minute lui montra qu'il pouvait dissimuler la valise au milieu d'un buisson qui poussait au milieu d'un parterre de gazon, entre le trottoir et la rue. Puis il se dirigea vers le point du mur où, du côté opposé, il avait caché le lance-rayons.

Il traversa la rue, attendit une minute jusqu'à ce qu'une voiture qui approchait soit passée, puis il s'élança à toute vitesse à travers la chaussée. Il bondit en hauteur et ses doigts s'accrochèrent au faîte rugueux du mur. Il fit alors un rétablissement. Le sommet du mur avait environ cinquante centimètres de large et il était garni d'une double rangée de pointes de fer longues de quinze centimètres. Entre les deux rangées de pointes courait un double faisceau de minces fils métalliques qui luisaient sous la lumière projetée par les fenêtres de la résidence.

Il enjamba précautionneusement les fils, fit demi-tour, se laissa glisser le long du mur, ouvrit les mains et atterrit sur le sol meuble. Pendant quelques secondes, il observa le pavillon de garde et la résidence, tout en tendant l'oreille. Il n'entendit rien et ne vit aucun signe de vie.

Il se pencha derrière le buisson et prit le lance-rayons. Franchir à nouveau le mur avec ce poids de quinze kilos en travers des épaules fut un peu plus difficile mais il y parvint néanmoins, et, pour autant qu'il le sût, sans attirer l'attention de quiconque.

Avec le lance-rayons et la Trompe, il se dirigea de nouveau vers Sunset. Il attendit dix minutes à un coin de rue avant d'apercevoir un

taxi vide. Lorsqu'il prit place sur la banquette arrière, il dissimula l'arme derrière la valise afin que le chauffeur ne puisse la voir. Son canon était trop gros pour qu'on la confondît avec un fusil, mais sa forme était néanmoins proche de celle d'une arme à feu.

La résidence de Red Orc se trouvait dans un district riche de Pacific Palisades. La maison, comme celle d'Urthona, était entourée par un haut mur de brique. Toutefois, le portail de fer donnant sur l'allée conduisant au garage était ouvert. Kickaha le franchit précautionneusement puis il marcha vers la maison, dont toutes les fenêtres étaient obscures. Urthona n'avait pas indiqué s'il avait laissé des gardes, mais il semblait raisonnable de penser qu'il l'avait fait. Il ne voulait pas manquer l'occasion de s'emparer de Red Orc si ce dernier revenait pour une raison ou pour une autre.

L'entrée de façade et celle de derrière étaient verrouillées. Aucune lumière n'était visible. Il s'accroupit contre chacune des portes et y appuya son oreille. Il n'entendit rien. Finalement, il perça un trou à l'emplacement de la serrure de la porte de derrière et poussa cette dernière. Il entra avec précaution et lenteur et entendit des bruits qui semblaient provenir de la partie opposée de la maison. En fait, ils étaient émis par trois hommes assis dans le noir dans une pièce immense située côté façade. L'un d'eux s'était endormi et ronflait légèrement, tandis que les deux autres bavardaient à voix basse.

Kickaha escalada silencieusement l'escalier menant à l'étage. Il était fait de marbre et ne grinçait pas sous les pas. Il pénétra dans une chambre, ferma la porte et alluma une lampe de chevet. Il décrocha le téléphone et forma l'un des numéros de la résidence.

Lorsqu'on eut dit : « Allô ? » à l'autre bout du fil, Kickaha, excellent imitateur, dit avec la voix de Ramos :

— Le patron vous demande de revenir, les gars. À toute vitesse ! Il se passe quelque chose, d'important, mais je ne peux pas vous expliquer au téléphone.

Il attendit que l'homme raccroche, et il reposa lui-même le combiné. Puis il s'approcha de la fenêtre. Il vit les trois hommes courir le long de l'allée du garage puis franchir la porte. Un moment plus tard, la lumière de phares apparut un demi-bloc plus bas. La voiture disparut et Kickaha demeura seul dans la maison – du moins c'est ce qu'il supposait. Il disposait d'une quarantaine de minutes avant que les tueurs, avertis par Urthona qu'ils avaient été mystifiés, ne reviennent avec des renforts.

Mais il n'avait besoin que de quelques minutes. Il descendit l'escalier et alluma les lampes de la cuisine. Découvrant une lampe-torche, il éteignit et pénétra dans la grande pièce de façade. La porte qui se trouvait sous l'escalier était ouverte. Il la franchit et traversa le petit hall. Il ouvrit la porte opposée et projeta le rayon de sa lampe à

l'intérieur de la pièce suivante. Elle ressemblait parfaitement à celle dans laquelle il avait pénétré lorsqu'il était le prisonnier de Red Orc, mais ce n'était pas la même. Elle faisait partie intégrante de la maison. La « porte » aménagée dans le bois et le revêtement de la porte d'entrée avait été désactivée. Il ouvrit la valise à instrument et sortit la Trompe. Sous la lumière de la lampe-torche, elle jetait des feux argentés. Elle avait la forme d'une corne de buffle d'Afrique sauf à l'embouchure, où elle s'évasait largement. L'embouchure comportait une anche faite d'une matière dorée. La Trompe portait sur le dessus et suivant son axe une série de sept petits boutons. À l'intérieur de l'embouchure évasée, il y avait une sorte de membrane argentée. Une partie de la Trompe était gravée d'hiéroglyphes, la marque de Shambarimen, celui qui l'avait créée.

Il porta la Trompe à ses lèvres et souffla doucement tout en pressant les petits boutons. Le pavillon était dirigé vers le mur et, lorsqu'il eut joué une séquence de notes, il pivota sur les talons et l'orienta vers un point du mur distant d'environ quatre mètres du premier. Il avait l'espoir que les portes inactives se trouvaient dans cette pièce. Si c'était le cas, elles allaient former un point de résonance qui allait étendre des murs entre les univers. Alors, la fréquence des sons émis par la Trompe agirait comme une clé fantôme et ouvrirait les « portes ». C'était la seule chose dont était capable la Trompe, cette création de Shambarimen jamais reproduite – Shambarimen, le plus grand des inventeurs scientifiques, parmi les Seigneurs.

La Trompe sonnait doucement, et les notes quelle émettait semblaient d'or et suffisamment magiques pour ouvrir les portes conduisant au pays des fées. Mais rien n'apparut au nord ni à l'est du mur. Kickaha cessa de souffler et tendit l'oreille, guettant le bruit de pas d'hommes approchant de la maison, mais il n'entendit rien. Il remit l'embouchure à ses lèvres et joua de nouveau la séquence de notes dont on garantissait qu'elle provoquait une rupture dans les murs séparant les mondes.

Soudain, un point lumineux apparut sur le mur. Il s'agrandit, s'agrandit encore puis atteignit les limites qui définissaient la « porte ». La lumière s'affaiblit et fut remplacée par une autre, beaucoup moins violente. Kickaha regarda par l'ouverture et vit une pièce hémisphérique qui ne comportait ni portes ni fenêtres. Les murs étaient écarlates, et les seuls éléments du mobilier étaient un lit qui flottait à un pied au-dessus du sol au centre de la pièce, et une cabine transparente, également en suspension, qui contenait un lavabo surmonté d'un robinet et des toilettes.

Le mur alors se reforma, la circonférence du trou diminuant lentement et, au bout de trente secondes, il avait repris son apparence première.

La Trompe sonna de nouveau. Le point lumineux réapparut, puis se transforma en ouverture circulaire qui dévoila cette fois un soleil vert baignant d'une lumière fantomatique une plaine désolée et des montagnes crénelées qui se dressaient à un horizon deux fois plus éloigné que celui de la Terre. Sur la droite se trouvaient quelques animaux verts qui ressemblaient à des gazelles, avec des cornes aiguës, et qui broutaient la mousse.

La troisième tentative révéla un hall, avec une porte fermée à son extrémité. Il n'y avait rien d'autre à faire pour Kickaha que de s'y engager, car la porte pouvait conduire à Anania et aux autres. Il sauta à travers le cercle qui commençait à rétrécir, longea le hall et ouvrit prudemment la porte. Rien ne se passa. Il pencha la tête et vit une vaste pièce au sol de mosaïque, avec une petite fontaine en son centre, qui contenait quelques meubles de construction délicate. La source lumineuse était invisible.

Anania, qui ne s'était pas rendu compte que quelqu'un la regardait, était assise sur une chaise et lisait un gros livre dont la couverture épaisse était veinée comme du marbre. Elle donnait l'impression d'être calme et bien nourrie.

Kickaha la regarda une minute, malgré l'envie folle qu'il avait de se précipiter vers elle et de la prendre dans ses bras. Il avait vécu sur trop de mondes remplis de pièges alléchants.

Son inspection ne révéla rien de suspect, mais cela signifiait simplement que les dangers devaient être dissimulés. Finalement il appela doucement :

— Anania !

Elle leva la tête et sauta sur ses pieds. Le livre lui échappa des mains, et elle courut vers Kickaha. Malgré son sourire, des larmes coulèrent de ses yeux et ruisselèrent sur ses joues. Ses bras se tendirent vers lui et elle se mit à sangloter de soulagement et de joie.

Son désir de se précipiter vers elle était presque insurmontable. Il émit un son étouffé et des larmes brillèrent dans ses propres yeux, mais il demeura où il était, convaincu que Red Orc avait agencé cette pièce de manière à tuer quiconque y pénétrait sans avoir au préalable activé quelque dispositif caché. Il avait déjà eu de la chance en s'aventurant si loin sans déclencher quelque chose.

— Kickaha ! cria Anania qui franchit la porte et se jeta dans ses bras.

Il regarda par-dessus l'épaule de la jeune femme afin de s'assurer que la porte était fermée, puis il pencha la tête et l'embrassa.

La douleur qu'il ressentit aux lèvres et au nez fut pareille à celle provoquée par une brûlure par l'essence. Quant à la paume de sa main droite qu'il avait serrée contre elle, ce fut comme si on avait versé dessus de l'acide sulfurique.

Il hurla, se jeta en arrière et se roula sur le sol tellement la sensation était effroyable. Pourtant, bien que rendu à demi inconscient par la douleur, sa main torturée réussit à récupérer le lance-rayons, qu'il avait laissé tomber sur le sol.

Anania s'approcha lentement de lui. Son visage s'était transformé comme s'il avait été fondu par le soleil. Ses yeux roulaient dans ses orbites ; sa bouche s'était affaissée et ridée et présentait des creux et des aspérités. Ses mains étaient tendues pour saisir Kickaha, mais elles étaient rongées par l'acide et avaient perdu toute forme. Ses doigts s'étaient allongés à un tel point que l'un d'eux, comme du caramel, pendait jusqu'à son genou. Ses jambes merveilleuses s'étaient enflées par endroits, comme sous l'effet d'une pression de gaz intérieure. Les pieds s'étaient aplatis et donnaient l'impression de brûler le plancher en dégageant de petites bouffées de fumée verte. L'horreur de cette vision l'aida à surmonter la douleur. Sans hésitation il leva le lance-rayons et tira sur l'être de cauchemar une décharge à pleine puissance.

Elle tomba partagée en plusieurs morceaux qui s'empilèrent les uns sur les autres et se tortillèrent silencieusement sur le sol. Du sang jaillit du tronc et des jambes, qui se mua en une substance brunâtre qui attaqua violemment la pierre. Une odeur d'œufs pourris et d'excréments de chien envahit la pièce.

Kickaha diminua la puissance du lance-rayons et il s'en servit comme d'un lance-flammes pour arroser les débris qui se carbonisèrent et partirent en fumée. La chevelure d'Anania brûla avec l'odeur caractéristique des cheveux humains qui se consomment, mais ce fut la seule partie d'elle qui produisit une impression de nature humaine en flambant. Le reste n'était qu'odeur de soufre et d'excréments de chien.

À la fin, lorsque tout eut brûlé, il ne resta plus que quelques cendres grises. Il n'y avait aucune trace d'os.

Kickaha n'avait pas envie de retourner dans la chambre d'où il était venu, mais la douleur qu'il éprouvait aux lèvres, au nez et aux mains était trop intense. D'ailleurs, il pensait que le Seigneur devait avoir été satisfait de l'influence néfaste de la chose qu'il avait créée à la ressemblance d'Anania. Il y avait de l'eau qui avait l'air froide dans cette pièce et il lui fallait s'en servir. Il lui était possible de souffler dans la Trompe et de revenir dans le bureau d'Orc, mais il ne pensait pas pouvoir supporter la douleur suffisamment longtemps pour émettre la séquence de notes. En outre, s'il devait rencontrer quelqu'un dans ce bureau, il voulait être capable de se défendre correctement. Dans sa condition présente, il ne le pouvait pas.

Il s'approcha de la vasque et plongea son visage et une main dans l'eau. La fraîcheur du liquide le soulagea aussitôt, bien qu'après qu'il eut soulevé sa tête et repris sa respiration, elle revînt aussi intense.

Après un long moment, il se redressa. Il tremblait et avait envie de vomir. Il se sentait également un peu désengagé de toute chose. Le choc l'avait poussé légèrement en dehors de la réalité.

Quand il porta lentement la Trompe à ses lèvres, il découvrit qu'elles étaient enflées. Sa main également était boursouflée. Ses lèvres devenaient si grosses et si tendues qu'il avait peine à les bouger. Ce ne fut qu'au prix d'une douleur épouvantable qu'il put souffler dans la Trompe et presser les petits boutons. Mais le mur s'ouvrit devant lui. Il remit rapidement la Trompe dans la valise, qu'il poussa du pied dans l'ouverture. Puis il suivit, le lance-rayons prêt à tirer. Le bureau était vide.

Il trouva la salle de bains. L'armoire à pharmacie, au-dessus du lavabo, était large et profonde et contenait de nombreux flacons. Certains d'entre eux étaient en plastique et marqués d'hiéroglyphes. Il en ouvrit un, le renifla, essaya de sourire avec ses lèvres difformes et vida un peu de son contenu verdâtre dans le creux de sa main. Il s'en frotta le nez, les lèvres et la paume de la main. Immédiatement, la douleur commença à décroître et à se transformer en un simple lancinement. Mais l'enflure persista, ainsi qu'il s'en rendit compte en se regardant dans le miroir.

Il fit couler quelques gouttes de liquide d'un autre flacon sur sa langue, et une seconde plus tard l'indécision et l'irréalité l'abandonnèrent. Il reboucha les deux flacons et les mit dans les poches arrière de son pantalon.

La recherche des portes et la chose qui ressemblait à Anania lui avaient fait perdre beaucoup de temps. Il se précipita hors de la salle de bains, reprit la Trompe et la dirigea vers le point suivant du mur. Il n'y eut aucun effet, aussi essaya-t-il un autre. Cette fois le mur s'ouvrit, mais ni lors de cette tentative ni à la suivante il ne découvrit ce qu'il cherchait.

La chambre dévoila une porte au premier endroit vers lequel il dirigea la Trompe. L'ouverture ressemblait à une bouche ouverte, une bouche de requin, car le paysage tourmenté qui se trouvait au-delà était rempli de rangées de grands triangles blancs acérés. La végétation, dans les intervalles entre les triangles, était constituée par des sarments de vigne complexes de couleur pourpre.

La seconde porte s'ouvrit sur un autre hall comportant une porte à l'autre extrémité. De nouveau, il n'avait pas le choix. Il traversa le hall, poussa la porte silencieusement et tendit le cou pour observer ce qu'il y avait de l'autre côté. La pièce était exactement semblable à celle dans laquelle il avait trouvé la chose qui avait l'apparence d'Anania. Cette fois elle ne lisait pas, bien qu'elle fût – assise sur une chaise. Elle était penchée en avant, les coudes sur les cuisses et le menton dans les mains. Son regard était fixe et mélancolique.

Il l'appela doucement et elle se redressa exactement comme l'avait fait son simulacre. Puis elle sauta sur ses pieds et se précipita vers lui les bras tendus, avec un merveilleux sourire et des larmes dans les yeux. Il recula au moment où elle franchissait la porte et lui ordonna durement de s'arrêter. Il braqua le lance-rayons sur elle. Elle obéit mais parut étonnée et blessée. Puis elle vit son nez et ses lèvres brûlés et enflés et ses yeux s'agrandirent.

— Anania, dit-il, quelle était cette comptine vieille de dix mille ans que ta mère te chantait si souvent ?

S'il s'agissait d'un simulacre ou de quelque créature artificielle, elle devait être équipée d'un dispositif ayant enregistré tout ce que Red Orc avait appris d'Anania. Elle devait posséder une sorte de mémoire, quelque chose de sommaire mais néanmoins capable d'abuser un homme aveuglé par l'amour. Mais il y avait des choses qu'Anania n'avaient pas dites à Red Orc lorsqu'elle était sous l'influence de la drogue, pour la simple raison qu'il n'avait pas pensé à les lui demander. La comptine était l'une de ces choses. Elle en avait parlé à Kickaha alors qu'ils se cachaient des Cloches Noires dans la Grande Plaine des Mondes Superposés.

Anania fut encore plus étonnée durant quelques secondes, puis elle parut comprendre qu'il se sentait obligé de la tester. Elle sourit et chanta la merveilleuse petite chanson que sa mère lui avait apprise avant qu'elle ne grandisse et découvre à quel point la vie de famille adulte des Seigneurs était laide et perverse.

Même après cela, Kickaha éprouva quelque réticence en l'embrassant. Puis, lorsqu'il devint apparent quelle était authentiquement faite de chair et de sang, et qu'elle lui eût murmuré quelques autres choses qu'il était invraisemblable que Red Orc connût, il sourit et se détendit. Ils pleurèrent un peu dans les bras l'un de l'autre, mais il s'arrêta le premier.

— Nous nous attendrions plus tard, dit-il. As-tu la moindre idée de l'endroit où se trouvent Wolff et Chryséis ?

Elle répondit par la négative, ce à quoi il s'attendait.

— Alors nous nous servons de la Trompe jusqu'à ce que nous ayons ouvert toutes les « portes » qui se trouvent dans la maison. Mais c'est une énorme bâtisse, et...

Il lui expliqua qu'Urthona et ses hommes étaient à leur poursuite.

— Regarde si tu vois des armes quelque part pendant que je sonnerai de la Trompe.

Elle le rejoignit dix minutes plus tard et lui montra quelque chose qui ressemblait à un crayon mais qui était un petit lance-rayons. Il lui dit qu'il avait trouvé deux nouvelles portes mais qu'elles étaient décevantes. Ils traversèrent rapidement toutes les pièces du premier étage, où la Trompe ne dévoila aucune ouverture.

Le résultat fut également négatif au rez-de-chaussée... À ce moment-là, quarante minutes s'étaient écoulées depuis que les hommes avaient quitté la résidence. Urthona serait là d'ici quelques instants.

— Essayons de nouveau la pièce qui se trouve sous l'escalier, dit Kickaha. Il est possible que la réactivation de la porte la fasse s'ouvrir sur un autre monde.

Une « porte » pouvait être aménagée de telle façon que ses résonances fussent légèrement alternées. Sous une première activation, elle s'ouvrirait sur un univers, et sous une seconde, sur un autre. Certaines portes agissaient comme des avenues menant à une douzaine de mondes et plus.

Les portes que Kickaha avait activées précédemment pouvaient être de telles portes, et il leur faudrait retourner tester les multiples activités de chacune d'entre elles. Il était trop décourageant pour l'instant de penser à cela. Ils ne le feraient que si la porte dans la pièce située sous l'escalier ne leur ménageait pas une agréable surprise.

Sur le seuil de la porte, il leva la Trompe une fois de plus et joua la séquence qui faisait osciller l'édifice entre les univers. La pièce que dévoila soudain la « porte » était vaste, avec des murs peints en bleu et de brillantes lumières provenant de chandeliers sculptés dans des pierres précieuses Briddingnagiennes : des diamants, des rubis, des émeraudes et des grenats, tous de la taille d'une tête d'hippopotame. Le mobilier était également fait d'énormes pierres précieuses scellées ensemble avec une sorte de ciment d'or.

Kickaha ne fut pas impressionné – il avait vu encore plus luxueux. Ce qui retint son attention, ce fut une porte circulaire qui commençait à s'ouvrir à l'autre extrémité de la pièce et qui laissait apparaître un objet cylindrique.

Il était rouge sombre et il flottait à trente centimètres au-dessus du sol. Derrière le cylindre apparut le sommet d'une tête blonde. Un homme poussait l'objet vers eux.

La tête avait l'air d'être celle de Red Orc. Il semblait être le seul à pouvoir se trouver dans un autre monde et à apporter devant cette porte un objet qui signifiait sans aucun doute la mort et la destruction pour les occupants de cette maison.

Kickaha tenait son lance-rayons prêt, mais il ne tira pas. Si le cylindre était bourré de quelque explosif puissant, il pourrait sauter sous la décharge énergétique d'un lance-rayons.

Rapidement, mais silencieusement, il referma la porte. Anania parut étonnée – elle n'avait rien vu de ce que Kickaha avait aperçu. Il murmura :

— Fonce vers la porte d'entrée principale et cours aussi vite et aussi loin que tu le pourras !

Elle secoua la tête.

— Et pourquoi ferais-je cela ?

Il lui lança la Trompe et la valise.

— Fiche le camp ! Ne discute pas ! S'il...

La porte commença à s'ouvrir. Un mince instrument recourbé apparut sur un côté du chambranle. Kickaha tira une fois, coupant l'objet en deux. Il y eut un cri de l'autre côté, coupé par le claquement que fit la porte en se refermant. Kickaha l'avait poussée brutalement avec le pied.

— Courons, jeta-t-il. Il prit la main d'Anania et entraîna la jeune femme derrière lui. En franchissant la porte d'entrée, il jeta un regard en arrière. Il y eut un craquement au sommet où la porte située sous l'escalier ainsi qu'une partie du mur s'effondraient, et une partie du cylindre rouge apparut dans l'ouverture. C'était suffisant pour Kickaha. Il bondit sous le porche et dévala les marches du perron en poussant Anania devant lui, le lance-rayons dans l'autre main. Quand ils atteignirent le mur d'enceinte, ils franchirent le portail et tournèrent immédiatement à gauche pour demeurer sous la protection du mur en courant.

L'explosion à laquelle il s'attendait ne survint pas immédiatement.

À ce moment précis, une voiture surgit du carrefour, à un bloc de distance. Elle fonça droit devant elle en dansant sur sa suspension sous la lumière de l'axial, vira sèchement et stoppa brutalement devant le portail qu'eux-mêmes venaient de franchir. Kickaha aperçut les têtes des six hommes qui l'occupaient. L'un d'eux devait être Urthona.

Ils se remirent à courir et obliquèrent au carrefour dans la direction d'où était venue la voiture. Il n'y avait toujours pas d'explosion. Anania poussa un cri, mais il continua à la tirer par la main. Ils parcoururent toute la longueur d'un bloc et traversaient la rue pour atteindre un autre carrefour lorsqu'une voiture de patrouille noire et blanche apparut. Elle roulait lentement, et ses occupants eurent tout le temps de voir les deux fuyards. Quiconque circulait à pied dans ce secteur à la nuit tombée était suspect, et toute personne surprise en train de courir était inévitablement emmenée au poste de police pour interrogatoire. À plus forte raison deux personnes transportant une grande valise à instrument et une arme qui ressemblait à un fusil d'un modèle particulier. À condition, bien entendu, qu'on puisse s'emparer d'elles.

Kickaha jura et fonça vers la maison la plus proche. Ses lumières étaient allumées et le portail d'entrée était ouvert, mais la porte du hall était probablement fermée. Derrière eux, la voiture de patrouille stoppa dans un grincement de freins et une voix forte leur ordonna de s'arrêter.

Ils continuèrent à courir. Ils bondirent sous le porche et Kickaha

poussa la porte du hall. Son intention était de traverser la maison et de sortir par la porte de derrière, car il pensait que les policiers ne prendraient pas le risque de tuer des innocents en tirant sur eux.

Kickaha jura et donna à la porte une poussée sauvage qui arracha à demi la serrure. Il plongea à l'intérieur, Anania sur les talons. Ils traversèrent un vestibule puis une vaste pièce comportant un large escalier qui menait à l'étage supérieur. La pièce était occupée par une dizaine de personnes, hommes et femmes, assis ou debout, vêtus de smokings et de robes de soirée. Les femmes se mirent à crier et les hommes poussèrent des exclamations variées. Les deux intrus passèrent au milieu d'eux en courant, poursuivis par les cris des policiers qui dépassaient en volume ceux de l'assemblée.

L'instant d'après, tous les sons humains furent couverts par une formidable explosion qui fit voler en éclats toutes les vitres et qui fit trembler la maison sur ses bases comme si elle avait été heurtée par un raz de marée. Le souffle jeta au sol tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur.

Kickaha s'était attendu à cela, et son comportement avait laissé entendre à Anania qu'il fallait s'attendre à quelque chose d'extraordinairement puissant. Ils se relevèrent avant même que les autres eussent recouvré leurs esprits et, quelques secondes plus tard, ils disparaissaient par la porte de derrière. Ils contournèrent la maison et se retrouvèrent à l'angle de la façade. Il y avait beaucoup de verre brisé sur le trottoir, provenant d'une maison voisine et projeté là par l'explosion. Quelques arbustes et des plaques de gazon gisaient également sur le trottoir.

La voiture de patrouille, moteur au ralenti et phares allumés, était toujours arrêtée au bord du trottoir. Anania jeta la valise à instrument sur le siège arrière et s'installa sur la banquette avant. Kickaha posa le lance-rayons sur le plancher et se mit au volant. Ils fixèrent les ceintures de sécurité et Kickaha démarra. Au bout de quelques blocs, il découvrit les boutons qui commandaient la sirène et le phare tournant.

— Nous allons chez Urthona, ou du moins à proximité, cria-t-il. Une fois là, nous abandonnerons cette voiture. Je suppose que nous y trouverons Red Orc en train de vérifier si Urthona se trouvait parmi ceux qui sont entrés chez lui quand la maison a sauté !

Anania secoua la tête et montra ses oreilles. Elle n'était pas encore remise des effets de l'explosion. Ce n'était pas étonnant. Lui-même n'entendait que faiblement la sirène qui aurait dû leur déchirer les tympans.

Quelques minutes plus tard, alors qu'ils grillaient un feu rouge, ils croisèrent une voiture de patrouille qui fonçait plein phares dans l'autre sens. Anania s'accroupit afin de ne pas être vue, mais il était

évident que les patrouilleurs avaient été informés par radio que l'auto avait été volée. L'autre voiture ralentit, vira sec et se mit à la poursuite de Kickaha et d'Anania. Mais une voiture de sport surgit d'une intersection et fonça comme si son conducteur ignorait les phares rouges tournants et les sirènes des voitures de police. Il vira sec pour éviter la deuxième voiture, faillit réussir, et finalement la heurta à une aile arrière. Le choc fut rude et, après avoir tangué sur la chaussée, les deux voitures s'immobilisèrent finalement sur le trottoir. Kickaha vit tout cela dans le rétroviseur et il accéléra.

Quelques minutes plus tard, il brûla un signal stop à une très large intersection. Une grosse Cadillac stoppa au milieu du carrefour, si sèchement que son conducteur fut projeté sur le volant. Avant qu'il ait pu se redresser et redémarrer, la voiture de police avait franchi l'intersection.

— Est-ce que tu m'entends, maintenant ? demanda Kickaha.

— Oui, répondit Anania. Tu n'as plus besoin de crier aussi fort.

— Nous avons atteint Beverley Hills. Nous allons aller aussi loin que possible avec cette voiture, et ensuite nous l'abandonnerons.

Une seconde voiture de patrouille était à leur poursuite. Elle avait surgi d'une rue adjacente, brûlant un signal stop et obligeant une autre voiture à braquer sec et à heurter le bord du trottoir. Le conducteur de la voiture de police avait espéré leur couper la route et les obliger à s'arrêter, mais il n'avait pas été assez rapide. Le compteur de Kickaha indiquait cent vingt kilomètres heure, ce qui était beaucoup trop rapide pour cette rue coupée de nombreuses intersections.

Le quartier des affaires de Beverly Hills apparut devant eux. Le feu passa à l'orange au moment précis où Kickaha s'y engageait. Il écrasa le klaxon et obliqua pour éviter une voiture de sport. Leur voiture dérapa un peu, puis elle heurta le bord du trottoir et sauta en l'air. Kickaha avait freiné et sa vitesse n'était plus que de cent kilomètres heure, et pourtant la voiture tangua à un point tel que Kickaha crut durant quelques secondes qu'il n'allait pas pouvoir la redresser.

Devant eux, une autre voiture de patrouille approchait. Elle vira à angle droit lorsqu'elle ne fut plus qu'à un demi-bloc de distance et s'immobilisa, barrant presque toute la rue. Il y avait toutefois une possibilité de passer d'un côté ou de l'autre, et Kickaha choisit l'arrière.

Deux policemen jaillirent de la voiture. L'un d'eux se plaça devant le pare-brise, le pistolet à la main, et l'autre à mi-distance de l'avant de la voiture et des autos garées le long du trottoir. Kickaha dit à Anania de s'accroupir, puis il braqua vers l'étroit espace disponible à l'arrière de la voiture. Il y eut un choc lorsqu'il heurta le pare-chocs de

la voiture de patrouille et, de l'autre côté, le flanc d'une auto garée au bord du trottoir. Mais il passa, dans un bruit de tôles froissées. Le revolver aboya et la vitre arrière s'étoila.

Au même instant, une autre voiture de police surgit d'une intersection, à leur gauche, et traversa la rue. Kickaha écrasa la pédale de frein. La voiture décoléra brutalement et Kickaha fut projeté en avant, mais il était heureusement maintenu par sa ceinture de sécurité. La voiture zigzagua, tangua durement et vint finalement heurter violemment l'avant de la voiture de patrouille contre laquelle elle s'immobilisa suivant un angle obtus. Les deux véhicules étaient hors d'usage. Kickaha et Anania avaient été secoués par le choc mais ils réagirent par pur réflexe. Ils jaillirent de l'autre côté de la voiture, Kickaha tenant le lance-rayons et Anania la valise à instrument. Ils traversèrent la rue en courant, puis le trottoir après être passés entre deux voitures garées. Au moment où ils entendirent les cris des policiers derrière eux, ils se faufilaient entre deux hauts buildings dans une allée étroite bordée d'arbres et de buissons. Ils coururent tout du long jusqu'à ce qu'ils atteignent la rue parallèle à celle qu'ils venaient de quitter. Là, Kickaha obliqua vers le nord et, apercevant un autre passage entre deux constructions, il s'y faufila. Il y avait une saillie de béton à deux mètres cinquante environ au-dessus d'une porte d'entrée. Il y lança le lance-rayons et la valise à instrument, fit demi-tour, noua ses mains en coupe et se baissa, Anania y plaça un pied et se hissa en l'air en même temps qu'il se redressait. Elle agrippa le rebord de la saillie et opéra un rétablissement, aidée par une poussée de Kickaha. Puis il prit son élan, bondit sur la saillie et s'y aplatit, juste à temps.

Des pas retentirent et plusieurs hommes, respirant bruyamment, passèrent sous eux. Kickaha risqua un œil au-dessus du bord de la saillie et vit, à l'autre extrémité du passage, trois policiers qui se silhouettaient à la lumière de l'axial. Ils parlaient entre eux, visiblement étonnés de la disparition de leur gibier. Puis l'un d'eux s'approcha, et Kickaha s'aplatit à nouveau sur la saillie. Les deux autres disparurent à l'angle du bâtiment.

Mais quand le policier passa de nouveau sous sa cachette, Kickaha, pris d'une idée soudaine, se redressa et se laissa choir sur lui. L'homme tomba à quatre pattes et Kickaha, sans perdre de temps, le frappa brutalement à la pointe du menton.

Kickaha mit sur sa tête la casquette du policier et il lui prit son 38 dans son étui. Anania sauta sur le sol après avoir laissé tomber le lance-rayons et la valise à instrument.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-elle.

— Il nous aurait coupé la retraite. En outre, il y a une voiture qui n'est pas endommagée, et nous allons nous en emparer.

Le quatrième policeman était assis dans la voiture et parlait dans

un microphone. Il n'aperçut Kickaha que lorsqu'il fut à une quarantaine de pas de lui. Il lâcha le micro et tâtonna pour prendre son arme sur le siège. Le lance-rayons, réglé à la puissance paralysante, l'atteignit à l'épaule, au moment où il s'apprêtait à descendre de la voiture. Il fut rejeté en arrière et lâcha son arme, qui tomba sur la route.

Kickaha tira le corps inanimé hors de la voiture, notant que du sang maculait la manche de la chemise de l'homme. La décharge du lance-rayons, même réglée sur la puissance minimum, pouvait briser certains os, déchirer la chair et rompre des vaisseaux sanguins.

Dès qu'Anania fut installée près de lui, Kickaha démarra et obliqua en direction du nord. À l'autre bout de la rue, se rapprochant rapidement de lui en roulant à gauche, car l'autre voie était bloquée, il y avait deux voitures de police.

À l'intersection suivante, que Kickaha franchit en brûlant le feu rouge, il jeta un regard dans le rétroviseur et vit que les deux voitures avaient accéléré et se rapprochaient rapidement.

Devant lui, le trafic était si intense qu'il n'avait aucune chance de s'échapper. Il n'y avait pas d'autre solution que de s'engager dans l'allée de droite ou celle de gauche. Il choisit la gauche, et vira devant un dépôt d'épicerie, une construction de brique à deux étages. Lorsqu'il fut au bout de l'allée, il freina si brutalement que la voiture dérapa et alla racler le mur de brique. Kickaha fut rejeté contre la portière et Anania vint le heurter durement.

Les deux voitures de police prirent le virage à l'autre bout de l'allée, roulant plus lentement que ne l'avait fait Kickaha. Il braqua le lance-rayons et tira, visant les pneus. L'avant de la voiture s'affaissa comme si elle sautait un trottoir, puis il y eut un grincement de freins. La voiture fit quelques zigzags et s'arrêta. Ses deux portières avant s'ouvrirent comme les ailes d'un oiseau qui va prendre son vol.

Kickaha se mit à courir dans la direction opposée, Anania sur les talons. Il la conduisit jusqu'à un angle du parking du dépôt d'épicerie, puis ils s'engagèrent dans l'allée centrale du parking et atteignirent la rue.

Le feu était au rouge maintenant, et toutes les autos étaient arrêtées. Kickaha fonça vers une voiture de sport au volant de laquelle se tenait un adolescent à longs cheveux noirs, au nez busqué chaussé d'énormes lunettes rondes et à la moustache noire hérissée. Il accompagnait, en tapotant de la main droite sur le tableau de bord, une rauque cacophonie que vomissait la radio de la voiture et qui ressemblait au bruit qu'auraient produit Charybde et Scylla frottant l'une contre l'autre. Il se raidit lorsque les mains de Kickaha s'abattirent, aussi soudainement que des éclairs jaillissent du ciel bleu de l'été, sur son épaule et sur son flanc. Il hoqueta et sa ceinture de

sécurité se trouva débouclée avant même qu'il ait eu le temps de tourner la tête. Puis il jaillit de la voiture au bout du bras de Kickaha et se trouva projeté sur le trottoir comme un vulgaire sac de pommes de terre. Il demeura là un moment, stupéfait, puis il sauta sur ses pieds en criant avec fureur. Mais à ce moment-là Kickaha et Anania, installés dans la voiture, avaient déjà démarré.

Anania jeta un regard en arrière et dit :

— Il était temps.

— Il n'y a pas de voiture de police derrière nous ? demanda-t-il.

— Non. Pas encore.

— Parfait. Nous n'avons que deux miles environ à parcourir.

Aucune voiture de police ne s'était manifestée lorsque Kickaha gara l'auto à un bloc et demi de distance de la résidence d'Urthona.

— Je t'ai décrit en chemin la topographie des lieux afin que tu ne sois pas perplexe lorsque nous aurons pénétré dans la maison, dit Kickaha. Une fois que nous serons à l'intérieur, les choses peuvent évoluer rapidement et furieusement. Je pense que Red Orc sera là. Je crois qu'il s'est transféré là en empruntant une porte afin de s'assurer qu'Urthona est bien mort. Mais comme ce dernier est un vieux renard, il se peut qu'il soit vivant. Il aura sans doute flairé un piège.

La maison était éclairée, mais il n'y avait pas trace d'occupants. Ils s'approchèrent hardiment de l'entrée principale et gravirent le perron. Kickaha essaya d'ouvrir la porte mais elle était verrouillée. Une décharge de lance-rayons réglé pour perforer vint à bout du système de verrouillage. Ils pénétrèrent dans la maison silencieuse et lorsqu'ils eurent fini de l'explorer, ils n'avaient découvert qu'un perroquet dans une cage, lequel ne brisa le silence qu'une seule fois en émettant un léger cri rauque.

Kickaha prit la Trompe dans la valise et commença à tester les murs à la recherche de points de résonance comme il l'avait fait chez Red Orc. Il alla d'une pièce à l'autre, cherchant plus particulièrement dans la chambre et dans le bureau d'Urthona car il soupçonnait que c'était là que les portes se trouvaient. Pourtant, ce fut en vain que la Trompe émit ses notes mélodieuses, jusqu'à ce qu'il découvrit un vaste cabinet au rez-de-chaussée, juste à la base de la cage de l'escalier. Le mur produisit un minuscule point lumineux, qui soudain s'agrandit et se mua en un passage vers un autre monde.

Kickaha vit une pièce qui était la réplique exacte de celle dans laquelle il se trouvait. Anania poussa soudain un léger cri et lui toucha le bras. Il fit demi-tour en entendant le bruit qui l'avait alertée. Des pas se firent entendre sur le perron, puis la sonnerie de l'entrée résonna. Kickaha se dirigea rapidement vers le centre de la pièce, puis il se tourna et tendit la Trompe à Anania en disant :

— Garde cette porte ouverte.

Pendant que les notes de la Trompe résonnaient doucement dans la pièce, il écarta légèrement un rideau. Trois policiers en uniforme se tenaient sur le perron et un homme en vêtements civils s'approchait de l'entrée. Dans la rue étaient arrêtées deux voitures de patrouille ainsi qu'une auto sans marques particulières.

Kickaha revint vers Anania et dit :

— Urthona doit avoir posté un homme à l'extérieur pour surveiller notre arrivée. Il a téléphoné à la police. La maison doit être cernée !

Il y avait trois possibilités : combattre pour se frayer un chemin, se rendre, ou franchir la porte vers un autre monde. S'ils adoptaient la première solution, cela aurait pour résultat de tuer des hommes dont la seule faute était de croire que Kickaha était un criminel...

S'il se rendait, il se condamnerait lui-même à mort, et avec lui Anania. Lorsque l'un ou l'autre des Seigneurs saurait qu'ils étaient en prison, il s'emparerait d'eux d'une manière ou d'une autre et les tuerait.

Il n'aurait pas voulu franchir la porte sans prendre au préalable quelques précautions, mais il n'avait pas le choix.

— Allons-nous-en, dit-il, et il plongea dans l'ouverture qui commençait à se contracter, le lance-rayon prêt à tirer. Anania le suivit avec la Trompe.

Il ouvrit la porte qui se trouvait en face de lui et fit un bond en arrière. Après une minute d'attente, il en franchit le seuil. Le cabinet s'ouvrait près de la base d'un escalier, exactement comme sa réplique sur la Terre. La pièce dans laquelle il aboutit était immense, avec des murs de marbre ornés de tableaux aux peintures brillantes et un sol de mosaïque multicolore. Il faisait nuit à l'extérieur, et la lumière qui baignait la pièce émanait d'une multitude de lampes à huile et de torches fixées aux murs et autour des colonnes de marbre cannelées qui soutenaient la voûte. Au fond, dans les ombres projetées par les piliers, il y avait des portes conduisant à d'autres pièces et à l'extérieur. Il n'y avait aucun bruit, sinon le sifflement et le crachotement des flammes à l'extrémité des torches.

Kickaha traversa la pièce entre les colonnes et pénétra dans une antichambre dont les murs étaient décorés de dauphins et de poulpes. Ce fut cette vision qui fit qu'il s'attendait au spectacle qu'il eut sous les yeux en quittant la vaste salle aux colonnes de marbre. Il était sur la Terre Numéro Deux.

Du moins, c'est ce qu'il lui semblait. De toute évidence la lune ronde qui brillait au zénith était le satellite de la Terre. Et quand, abaissant son regard depuis le perron qui avait presque la taille d'une petite montagne, il eut regardé le paysage qu'il avait devant lui, il eût pu jurer que ce qu'il voyait était le duplicata de cette partie de la

Terre Numéro Un sur laquelle Los Angeles était érigée Aussi loin qu'il pouvait voir dans la lumière dispensée par la Lune, le sol avait la même topographie. Le seul caractère étranger était provoqué par la différence entre les deux villes. Celle qu'il avait devant lui était moins étendue que Los Angeles. Les lumières n'étaient pas aussi nombreuses ni aussi brillantes, et elles étaient beaucoup plus espacées. Il aurait parié que la population de cette vallée était le trentième de celle de la vallée correspondante sur la Terre Numéro Un.

L'air paraissait clair ; la Lune était bien visible et les étoiles brillaient. Aucune odeur de gaz brûlés ne flottait dans l'air. Tout ce qu'il pouvait sentir, c'était une faible odeur, très agréable, de crottin de cheval.

Naturellement, il fondait ses suppositions sur de très faibles indices, mais il semblait que la technologie sur cette Terre n'eût pas avancé aussi rapidement que sur sa planète natale.

De toute évidence, Urthona avait trouvé les portes qui conduisaient à ce monde.

Kickaha entendit soudain des voix qui provenaient de l'immense pièce dans laquelle il avait pris pied en émergeant du cabinet. Il prit le bras d'Anania et l'entraîna à l'ombre d'une colonne. Immédiatement après, trois personnes apparurent sur le perron. Les deux premières étaient des hommes vêtus de kilts et de vestes au col large et aux poches bouffantes. Ils étaient chaussés de sandales et avaient une coiffure en queue de cheval. L'un deux était de petite taille et de type méditerranéen, comme les serviteurs de Red Orc. L'autre était grand et fort, avec une face rougeâtre et des cheveux cuivrés. La femme qui les accompagnait était une petite blonde un peu boulotte. Elle portait également un kilt, des cothurnes et une jaquette, mais cette dernière, déboutonnée, révélait des seins nus soutenus par un corselet évasé d'un rouge flamboyant. Sa chevelure était coiffée d'une manière compliquée, et son visage était lourdement maquillé. Elle frissonna, dit quelque chose dans une langue à consonance sémitique et boutonna sa jaquette. S'il s'agissait de serviteurs, ils étaient stylés. Une voiture du genre cabriolet, tirée par deux beaux chevaux, apparut sur la gauche et s'immobilisa devant le perron. Le cocher sauta sur le sol et les aida à prendre place dans la voiture. Il était coiffé d'un grand tricorne orné d'une plume écarlate, et vêtu d'une jaquette avec d'énormes boutons en or, d'où dépassait un jabot rouge, et d'un lourd kilt bleu. Il était chaussé de hautes bottes de veau.

Il remonta sur son siège et fouetta les chevaux. Kickaha regarda les phares à huile du véhicule jusqu'à ce qu'il fût hors de vue sur la route qui descendait de la montagne.

Ce monde, pensa Kickaha, devait être fascinant à explorer. Physiquement, il avait été à l'origine l'exacte réplique de l'autre Terre.

Et ses peuples, créés quinze mille ans auparavant, avaient été exactement les mêmes. Peuples jumeaux, ils avaient été placés dans la même situation, avaient reçu les mêmes langages et la même éducation, puis ensuite avaient été livrés à eux-mêmes. Il se dit que les déviations entre les humains de cette Terre et ceux de son propre monde avaient dû commencer presque immédiatement. Quinze millénaires avaient produit des histoires et des cultures très différentes.

Il aurait aimé demeurer sur ce monde et errer à sa surface. Mais pour le moment, il lui fallait trouver Wolff et Chryséis et faire tout son possible pour découvrir et capturer Urthona. La seule action valable était d'utiliser la Trompe, en espérant qu'elle révélerait la bonne porte, celle qui permettrait d'atteindre le Seigneur.

Ce ne serait pas facile, comme il s'en rendit compte quelques minutes plus tard. La Trompe, bien que ne produisant qu'un faible son, attira plusieurs serviteurs. Kickaha empoigna le lance-rayons et tira une fois sur le pilier le plus proche deux. Ils virent le trou que la décharge perça dans le marbre et s'enfuirent en criant. Kickaha pressa Anania de continuer à souffler dans la Trompe, mais les rumeurs qu'il entendit à la cantonade le convainquirent qu'il était préférable de ne pas s'attarder à cet endroit. Cette demeure était trop gigantesque pour qu'ils puissent visiter à loisir toute sa surface. Les emplacements logiques des portes étaient la chambre à coucher et le bureau du maître qui se trouvaient probablement au premier étage.

Lorsqu'ils furent à mi-hauteur de l'escalier, un certain nombre d'hommes apparurent. Ils étaient coiffés de casques d'acier coniques et portaient des épées et de petits boucliers ronds. Mais il y avait toutefois trois hommes qui étaient armés de ce qui semblait être de lourds fusils à pierre, au canon évasé et à la crosse en bois.

D'une décharge du lance-rayons, Kickaha coupa l'extrémité du canon d'un des tromblons. Les hommes se dispersèrent, puis se regroupèrent avant qu'Anania et Kickaha aient atteint le sommet de l'escalier. Kickaha tira deux fois, tranchant l'une des colonnes de marbre à la base et au sommet. Le pilier s'effondra avec un bruit qui fit trembler toute la maison, et les hommes armés s'enfuirent.

Mais c'était une déroute qui coûtait cher, car une lumière rouge s'était mise soudain à briller sur le côté du lance-rayons. L'arme était presque complètement déchargée, et Kickaha ne disposait pas de charge énergétique de rechange.

Ils découvrirent une chambre à coucher qui semblait être celle du Seigneur. Elle était magnifique – comme d'ailleurs tout ce qui se trouvait dans la maison. Elle contenait un certain nombre d'armes, épées, haches, dagues, couteaux de jet, masses d'armes et rapières et – ô surprise agréable ! – des arcs et des carquois pleins de flèches.

Tandis qu'Anania testait les murs au moyen de la Trompe, Kickaha choisit pour elle un couteau bien équilibré et un arc pour lui. Lorsqu'il eut fixé un carquois à son épaule, il se sentit beaucoup mieux. Le lance-rayons disposait encore de quelques secondes de puissance à pleine charge, qu'il était possible de transformer en une douzaine de décharges à pouvoir brûlant ou en plusieurs douzaines de décharges à pouvoir paralysant. Ensuite, il ne disposerait plus que d'armes primitives. Il prit aussi une hache légère pouvant servir d'arme de jet à Anania. Elle était accoutumée à l'usage de toutes les armes et, si elle n'était pas aussi forte que lui, elle était très adroite.

Elle cessa soudain de souffler dans la Trompe. Il y avait un lit suspendu au plafond par des chaînes d'or et, sur le mur au-dessus du lit, un cercle de lumière s'agrandissait. La lumière disparut, révélant de grâciles piliers qui soutenaient un plafond orné de fresques et, au-delà, plusieurs arbres. Anania poussa un cri, à la fois de surprise et d'angoisse. Elle amorça un pas en arrière mais Kickaha la retint.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— C'est chez moi ! répondit-elle. Chez-moi ! Tout son être semblait irradier de la lumière.

— Ton monde ? demanda-t-il.

— Non. C'est chez moi ! Le monde où je suis née ! Le monde d'où les Seigneurs sont originaires !

Il ne semblait y avoir aucun piège, mais cela ne signifiait rien. Cependant, le brouhaha qui s'élevait à l'extérieur de la pièce indiquait qu'il leur fallait choisir entre franchir la porte où se battre. Le lance-rayons étant presque déchargé, il ne pourrait pas retenir très longtemps leurs ennemis, pour peu qu'ils insistassent.

— Suis-moi, dit Kickaha et il franchit l'ouverture.

Anania dut presque s'accroupir pour le suivre, car le cercle se rétrécissait. Quand ils furent tous deux de l'autre côté, elle dit :

— Tu te souviens de ce grand building, dans Wilshire, près du jardin aux animaux préhistoriques ? Celui qui avait une énorme enseigne sur le toit : California Federal ? Il était toujours illuminé la nuit. (Kickaha hocha la tête et elle ajouta :) Cette résidence d'été se trouve située au même point. Je veux dire, à l'emplacement qui correspond à ce point.

Il n'y avait pas signe de quoi que ce fût qui correspondit à Wilshire Boulevard, rien qui ressemblât à une route ou même à un simple sentier. Le nombre des arbres donnait l'impression qu'il s'agissait d'une plaine du sud de la Californie, mais Anania expliqua que les Seigneurs avaient créé des rivières et des ruisseaux en cet endroit, afin que cette forêt puisse naître. La résidence d'été était l'une des nombreuses maisons de ce genre qui avaient été bâties comme endroit de repos pour la nuit ou comme lieu de retraite et de

méditation, selon que le propriétaire était un être vicieux ou vertueux. Les résidences principales étaient toutes érigées le long de la plage.

Il n'y avait jamais eu de population importante dans cette vallée et, quand Anania était née, seules trois familles y vivaient. Plus tard, pour autant qu'elle le sût, tous les Seigneurs avaient abandonné cet endroit. En fait, ils avaient quitté ce monde pour occuper leurs propres univers artificiels et, à partir de là, engager leurs guerres les uns contre les autres.

Kickaha lui permit d'errer dans les environs immédiats. De temps à autre, elle poussait une petite exclamation ou l'appelait afin qu'il regarde quelque chose qu'elle se rappelait soudain. Il s'étonna qu'elle pût se souvenir de quoi que ce soit, car sa dernière visite en ce lieu datait de trois mille deux cents ans. Cela l'amena à lui demander où se trouvait la porte qu'elle avait franchi à l'époque pour y venir.

— Elle est au sommet d'un rocher, à environ un demi-mile d'ici, répondit-elle. Il y a un certain nombre de portes, toutes cachées, naturellement. Et personne ne sait combien d'autres il y en a ici même. Je ne sais naturellement rien de celle qui se trouve sous le sol de pierre de la résidence d'été. Il se peut qu'Urthona l'ait aménagée il y a longtemps, peut-être dix mille ans.

— Cette maison est si belle que cela ?

— Oui. Elle est naturellement équipée d'un appareillage automatique permettant son entretien et son nettoyage. Il y aussi un dispositif qui permet de garder la forêt et le paysage dans leur état primitif.

— Y a-t-il des armes cachées à ton intention ? demandât-il.

— Il y en a quelques-unes, juste à l'emplacement de la porte, répondit-elle. Mais elles ont dû se décharger lentement et, de toute façon, je n'ai pas d'activeur... (Elle s'interrompit une seconde et ajouta :) J'avais oublié la Trompe. Naturellement, elle peut activer la porte, mais cela ne nous aiderait en rien.

— Où la porte conduit-elle ?

— À une pièce où se trouve une autre porte, qui communique directement avec l'intérieur du palais de mon propre monde. Mais cette dernière est piégée. J'ai dû abandonner mon désactivateur quand les Cloches Noires ont envahi mon monde et je me suis enfuie dans le monde de Jadawin en empruntant une autre porte.

— Indique-moi néanmoins où se trouve le rocher. Si cela s'avère nécessaire, nous pourrions nous réfugier à l'abri de sa porte.

Mais tout d'abord il leur fallait manger et, si possible, dormir un peu. Anania le guida à l'intérieur de la maison, après l'avoir étudiée longtemps pour voir s'il n'y avait pas de pièges. La cuisine contenait un cabinet en marbre délicieusement sculpté, qui renfermait lui-même un fabricant dont la plus grande partie était enterrée sous la maison.

Anania l'ouvrit précautionneusement, régla les contrôles, le referma et le rouvrit quelques minutes plus tard. Il y avait deux plateaux, avec des assiettes et des verres qui contenaient des mets et des boissons délicieux. Les convertisseurs énergie-matière enterrés dans le sol avaient attendu durant des milliers d'années le moment de servir cette nourriture, et peut-être attendraient-ils encore aussi longtemps avant de servir la prochaine.

Après avoir mangé, ils s'allongèrent sur un lit qui était suspendu au plafond par des chaînes.

Au moment où Anania allait s'endormir. Kickaha la questionna sur la disposition de cette région puis il dit :

— J'ai le sentiment que nous ne sommes pas ici entièrement par accident. Je pense qu'Urthona ou Red Orc s'est arrangé pour que nous atterrissions ici si nous étions suffisamment rapides et intelligents. Et il s'est également arrangé pour que l'autre Seigneur, son ennemi, se trouve également ici s'il est encore vivant. Je pense que ceci est la scène où doit se terminer la pièce, et qu'Urthona ou Red Orc l'a choisie pour des raisons poétiques ou esthétiques. C'est bien une idée de Seigneur que de ramener ses ennemis sur la planète natale pour les y tuer – s'il le peut. C'est seulement un sentiment, mais je vais agir comme s'il s'agissait d'une certitude.

— Il est possible que tu aies raison, répondit-elle. Elle s'endormit.

Kickaha descendit du lit et alla dans la pièce de façade d'où il admira le paysage. Le soleil commençait à infléchir sa course vers l'horizon. De merveilleux oiseaux, dont les lointains ancêtres devaient avoir été créés dans les laboratoires de biologie des Seigneurs, voletaient autour du bassin et de la vasque installés devant la maison. À un certain moment, un gros ours brun apparut entre les arbres, non loin de la maison. Un peu plus tard, il entendit un son qui provoqua un fourmillement le long de sa colonne vertébrale et le remplit de joie. C'était le barrissement perçant d'un mammoth. Son cri lui rappela le continent amérindien des Mondes Superposés de Wolff ou par millions, les mammoths et les mastodontes vivaient dans des plaines et des forêts représentant une surface plus grande que celle des deux Amériques réunies. Une vague de nostalgie l'envahit, et il se demanda combien de temps il lui faudrait encore attendre avant de revoir ce monde. Les Hrowakas, le Peuple de l'Ours, ces grands et beaux Amérindiens qui l'avaient adopté, avaient maintenant disparu, tués par les Cloches Noires. Mais il y avait d'autres tribus qui s'empresseraient de l'adopter, même celles qui l'appelaient leur plus grand ennemi, et qui avaient durant des années essayé de le scalper ou de le tuer.

Il revint à la chambre, réveilla Anania et se coucha lui-même, en lui disant de l'appeler environ une heure plus tard, bien qu'il eût aimé

pouvoir dormir tout le reste du jour et la moitié de la nuit suivante.

Un peu plus tard, ils prirent un autre repas et remplirent de nourriture un petit panier. Puis ils s'engagèrent dans la forêt qui, bien qu'épaisse, n'était composée que d'arbres de grosseur moyenne et de taillis. Ils atteignirent une piste qui avait été faite par les mammoths, comme l'indiquaient les traces et les excréments. Ils la suivirent, guettant les barrissements ou le bruit que provoquaient au passage les énormes animaux. Il n'y avait ni mouches ni moustiques, mais par contre de gros scarabées et autres insectes dont les oiseaux se nourrissaient.

À un certain moment, ils entendirent un sauvage hurlement. Ils s'immobilisèrent et, constatant qu'il ne se répétait pas, reprirent leur marche. Ils avaient tous deux reconnu le cri du tigre aux dents de sabre.

— Si ceci était le domaine de la famille, dit Kickaha, comment se fait-il qu'elle ait gardé tous ces animaux dangereux dans les environs ?

— Tu devrais le savoir. Les Seigneurs aiment le danger c'est la seule épice de l'éternité. L'immortalité n'est rien s'il n'existe pas une possibilité de la perdre à n'importe quel moment.

C'était vrai. Seuls ceux qui possédaient l'immortalité pouvaient apprécier ce fait. Mais Kickaha eût désiré qu'en l'occurrence, il y eût un peu moins d'épices. Il ne s'était pas suffisamment reposé et le fait de demeurer continuellement aux aguets lui nouait les nerfs.

— Penses-tu que quelqu'un d'autre connaît l'existence de cette porte au sommet du rocher ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit-elle, mais je ne crois pas. Pourquoi demandes-tu cela ? Est-ce que tu penses qu'Urthona saura que nous sommes allés sur le rocher ?

— Cela semble hautement probable. Autrement, il aurait disposé un piège à notre intention dans la résidence d'été. Je pense qu'il s'attend et désire que nous allions au rocher parce qu'il dirige quelqu'un d'autre vers le même endroit. C'est un lieu de rendez-vous pour nous et nos deux ennemis.

— Tu n'en sais rien du tout. Avec ton esprit suspicieux, tu crois que les choses sont telles que tu les arrangerais si tu étais un Seigneur.

— Regarde qui traite qui de paranoïaque, dit-il en souriant. Mais j'en ai vu si souvent de dures que je puis entendre cliqueter les rouages du cerveau des autres.

Il décida de confier le lance-rayons à Anania et tint son arc et ses flèches prêts.

À proximité d'une clairière, Kickaha remarqua un léger renflement du sol. Il avait environ un demi-centimètre de haut et cinq centimètres de large, et s'étendait sur plusieurs pieds de long avant de disparaître. Il avança en zigzaguant sur plusieurs mètres, et finalement

découvrit une autre proéminence du sol qui décrivait un court rayon d'un large cercle avant de disparaître également.

Il revint vers Anania, qui le regardait avec une expression étonnée.

— As-tu connaissance de travaux souterrains qui auraient pu être entrepris ici ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle. Pourquoi ?

— Ça a peut-être été provoqué par une secousse tellurique, dit-il sans plus de commentaire sur le renflement du sol.

Le rocher avait la taille d'une petite maison, et il se dressait à l'orée d'une clairière. Il était en granit rouge et noir et il avait été amené du nord avec des milliers d'autres pour donner un peu de variété au paysage. Il se trouvait à une centaine de mètres au nord-est d'un bassin. Ce bassin, remarqua Kickaha, avait exactement la même forme et la même dimension que celui de Hancock Park, sur la Terre Numéro Un.

Ils se mirent à plat ventre et rampèrent prudemment vers le rocher. Quand ils en furent à moins de trente mètres, Kickaha, toujours rampant, en fit lentement le tour. Lorsqu'il eut rejoint Anania, il dit :

— Je ne pense pas qu'il ait été assez stupide pour se cacher derrière le rocher. Mais à l'intérieur serait une assez bonne idée. À moins qu'il ne soit quelque part dans les bois, attendant que nous activions la porte qu'il a piégée.

— Si tu as raison et qu'il attend qu'une troisième personne se montre...

Elle s'interrompit, lui agrippa le bras et souffla :

— J'ai vu quelqu'un ! Là.

Elle tendit le bras vers l'autre côté de la clairière, en direction de la forêt qui était aussi étendue que le Musée d'Art de Los Angeles. Il regarda mais ne vit rien.

— C'était un homme, j'en suis sûre, dit-elle. Un homme de grande taille. Je pense que c'était Red Orc !

— Avait-il une arme ? un lance-rayons ?

— Non.

Kickaha commençait à se sentir mal à l'aise. Il regarda les oiseaux et remarqua qu'un corbeau croassait furieusement à proximité de l'endroit où Anania croyait avoir vu Red Orc. Soudain, l'oiseau dégringola de la branche sur laquelle il était perché et son cri cessa. Kickaha sourit. Le Seigneur avait estimé que l'oiseau pouvait dévoiler sa cachette et l'avait abattu.

À une centaine de mètres sur leur gauche, près du bord du bassin, plusieurs geais bleus piaillaient et piquaient sans relâche vers quelque chose que dissimulaient les hautes herbes. Kickaha les regarda, et une

minute plus tard il aperçut un renard rouge qui émergeait de l'herbe et qui bondit vers la forêt, en direction du sud. Les geais le suivirent.

Après leur départ, un silence relatif s'établit. Il faisait chaud dans les grandes herbes aux feuilles en dents de scie. De temps à autre, un gros insecte crissait non loin d'eux. À un moment quelque chose projeta une ombre sur Kickaha. Levant les yeux il vit une libellule au corps doré et aux ailes diaphanes, d'au moins cinquante centimètres d'envergure, qui passa devant lui en bourdonnant.

De temps à autre, un barrissement se faisait entendre, et à un certain moment s'éleva, venant de très loin un hurlement pareil à celui d'un loup.

L'homme qu'Anania pensait être Red Orc ne donna pas signe de vie. Pourtant, il devait bien être quelque part. Peut-être les avait-il repérés et rampait-il vers l'endroit où ils se cachaient. Cela engagea Kickaha à se déplacer et à s'éloigner du rocher. Ils le firent très lentement afin d'agiter l'herbe le moins possible. Lorsqu'ils furent à l'abri des arbres à la lisière de la clairière. Kickaha dit :

— Il ne faut pas que nous restions ensemble. Je vais m'écarter d'une quinzaine de mètres vers la gauche. J'aurai peut-être un meilleur point d'observation.

Il l'embrassa sur la joue et s'éloigna en rampant. Après avoir examiné les environs, il décida de se poster derrière un taillis qui poussait sur une légère excroissance du sol. Il y avait un arbre qui le dissimulerait aux regards de quiconque approcherait dans cette direction. Il présentait également le désavantage de cacher toute personne qui viendrait vers lui, mais il prit néanmoins le risque.

Il ne pouvait voir Anania, bien qu'il connût sa position exacte. À plusieurs reprises, les herbes bougèrent légèrement dans le sens contraire à celui de la direction du vent. Si Orc ou Urthona observaient, peut-être le remarqueraient-ils et alors...

Soudain, il se raidit. À vingt mètres environ sur la droite d'Anania, l'herbe bougeait très lentement et très légèrement à des intervalles irréguliers. Elle demeura immobile durant cinq minutes, puis se remit à frémir. Quelqu'un avançait vers Anania puis s'arrêtait, comme si une personne le lâchait puis le retenait. Quelques minutes plus tard, cela bougea de nouveau.

Kickaha était absorbé dans la contemplation des progrès de la personne qui rampait dans l'herbe, sans pour cela se laisser distraire de son observation des autres endroits. À l'occasion d'un des nombreux regards qu'il jeta derrière lui, il aperçut un éclair de peau blanche derrière l'épaisseur d'un taillis, à environ vingt mètres sur la gauche. Il envisagea tout d'abord de changer de position, mais il se dit que s'il agissait ainsi, il serait probablement aperçu par le nouvel arrivant. Il était même possible qu'on l'ait déjà vu. La seule action

logique pour l'instant était de ne pas agir.

Le soleil continuait à descendre vers l'horizon, et les ombres s'allongeaient. La personne qui rampait vers Anania n'avancait que par intervalles et très lentement, mais en moins d'une heure elle avait atteint un point qui se trouvait seulement à quatre mètres d'elle. Qu'Anania s'en fût ou non rendu compte, Kickaha ne pouvait pas l'avertir.

Il prit la Trompe dans la valise à instrument, puis il plaça l'empennage d'une flèche à la corde de son arc et attendit. L'herbe se mit de nouveau à frémir en direction d'Anania, et la personne invisible progressa d'une trentaine de centimètres.

Rien n'apparut derrière Kickaha, sinon l'éclair d'un oiseau bleu et rouge qui vola d'un arbre à un autre.

Peu après, de l'autre côté de la clairière, au ras des premiers arbres, apparut un énorme loup noir. Il avait près d'un mètre cinquante de hauteur à l'épaule, et il eût pu trancher la jambe d'un homme à la hanche d'une seule morsure. C'était un terrible fauve appartenant à une espèce éteinte sur la Terre quelque dix mille ans auparavant, mais recrée dans les laboratoires de biologie des Seigneurs pour repeupler cette zone. Il y en avait en quantité sur le monde de Jadawin. Le mâle géant trottait parallèlement aux premiers arbres, aussi furtivement et silencieusement qu'un tigre, sa langue rouge pendant comme un drapeau après une forte pluie. Il trotta prudemment mais avec confiance sur une vingtaine de mètres, puis soudain il s'immobilisa. Durant quelques secondes, il tourna la tête dans tous les sens pour observer, puis il se remit en marche, mais en rampant à demi. Kickaha le regarda sans cesser de surveiller les personnes inconnues devant et derrière lui, ou du moins il tentait de le faire. C'est ainsi qu'il perdit presque tout de l'action rapide du loup.

Il chargea soudain vers un point situé dans les bois, et tout aussi soudainement, cessa de charger. Il obliqua et fonça en hurlant à travers la clairière, en direction d'Anania. La fourrure de son dos et de ses pattes de derrière était en feu.

Kickaha comprit immédiatement qu'une cinquième personne était entrée dans le jeu et qu'elle avait essayé d'écarter le loup avec une faible décharge d'un lance-rayons. Mais dans sa hâte, elle avait mal réglé la puissance de son arme et avait brûlé le fauve au lieu de le paralyser.

Ou peut-être la brûlure avait-elle été provoquée délibérément. Il se pouvait que le nouvel arrivant eût mis le feu à la bête et l'eût lancée dans cette direction avec de petites décharges de lance-rayons pour voir si elle n'allait pas obliger quelqu'un à se démasquer.

Mais quelle qu'eût été son intention, il avait bouleversé les plans de la personne qui rampait vers Anania. Il avait également surpris

cette dernière, qui, entendant les hurlements frénétiques qui augmentaient de volume à mesure que le fauve se rapprochait d'elle, ne put s'empêcher de lever un peu la tête afin de voir ce qui se passait.

Kickaha aurait voulu jeter un autre regard derrière lui mais il n'en avait pas le temps. Il se leva, tendit l'arc et décocha sa flèche au moment précis où quelque chose de sombre apparaissait légèrement au-dessus de l'herbe, à environ douze mètres d'Anania. L'homme était vêtu de noir et portait un casque noir avec une visière sombre et transparente, exactement semblable aux casques que portaient les motocyclistes de Los Angeles. L'homme tenait contre son épaule la crosse d'un lance-rayons à canon court.

Pendant ce temps, le loup continuait à se précipiter en avant, enflammant l'herbe sèche au passage. La flèche siffla en parcourant l'espace qui séparait les arbres du bord de la clairière, sa pointe étincelant au soleil. Elle frappa l'homme juste sous son bras gauche, qui s'était levé pour soutenir le canon de son arme. Elle rebondit mais l'homme, bien que protégé par quelque armure flexible, fut aplati sur le sol par l'impact.

Le lance-rayons tomba de ses mains, après avoir enflammé l'herbe sur une longueur de plusieurs mètres. Sa décharge trancha également les pattes de devant du loup, qui s'affaissa en hurlant toujours mais se tut lorsque le rayon eut traversé longitudinalement son énorme corps. Le feu, qui provenait maintenant de deux sources, prit rapidement de l'extension. De la fumée monta dans l'air, mais Kickaha put voir qu'Anania n'avait pas été touchée et qu'elle rampait rapidement dans l'herbe vers l'homme allongé et le lance-rayons.

Kickaha fit alors rapidement demi-tour, prit une autre flèche dans son carquois et la mit à son arc. Il vit la haute silhouette d'un homme qui se penchait derrière un arbre.

L'homme leva un bras armé d'un lance-rayons à main et visa Kickaha. Ce dernier bondit à l'abri de son arbre et s'accroupit, sachant qu'il n'avait pas le temps de viser et de décocher sa flèche.

Il y eut un grand bruit et il sentit une odeur de brûlé. Il regarda. La décharge du lance-rayons avait coupé net le tronc de l'arbre, dont la partie supérieure s'était affaissée de cinq centimètres avant de se coucher doucement et de s'immobiliser, retenue par les branches d'un autre arbre.

Kickaha fit un pas de côté sur la droite et tira avec toute l'efficacité résultant de milliers d'heures d'entraînement dans des conditions délibérément difficiles et de douzaines d'heures de combat. La flèche était si près du tronc de l'arbre qu'un simple contact suffit à dévier sa trajectoire. Elle manqua de peu le bras de l'homme qui tenait le lance-rayons. L'arme cessa d'être visible lorsque l'homme fit un bond en arrière. À ce moment précis la partie supérieure de l'arbre qui

abritait Kickaha s'effondra droit sur lui, et il n'eut que le temps de faire un bond sur le côté pour éviter d'être écrasé sous le poids du tronc. Mais une branche le heurta, et tout devint subitement aussi noir et inconnu que l'intérieur d'un tronc d'arbre...

Quand il vit de nouveau la lumière, il se rendit compte que très peu de temps s'était écoulé. Le soleil avait à peine bougé dans le ciel. Sa tête lui faisait aussi mal que si des racines y avaient poussé et s'enchevêtraient avec les nerfs les plus sensitifs. Une branche appuyait contre sa poitrine, et il avait l'impression qu'une autre lui écrasait les jambes. Il pouvait légèrement bouger les bras et tourner la tête, mais il était incapable de se libérer, comme s'il avait été pris sous un éboulement.

De la fumée fut entraînée vers son visage et il se mit à tousser. Des flammes crépitèrent, et il sentit de la chaleur au niveau de ses pieds. Lorsqu'il réalisa qu'il pouvait être brûlé vif, il se mit à s'agiter avec frénésie. Le seul résultat qu'il obtint fut que sa tête lui fit encore plus mal.

Il pensa aux autres. Qu'était-il arrivé à Anania ? Pourquoi n'était-elle pas venue l'aider à essayer de se libérer ? Et l'homme qui avait coupé le tronc de l'arbre en deux d'une décharge de son lance-rayons ? N'était-il pas maintenant en train de s'approcher prudemment, afin de se rendre compte s'il avait touché l'archer ? Et puis il y avait l'homme noir qu'il avait abattu avec sa première flèche et la personne qui, depuis l'autre côté de la clairière, avait tiré sur le loup et précipité l'action. Où étaient-ils ?

Si Anania ne faisait pas rapidement quelque chose alors elle pourrait tout aussi bien l'oublier. La fumée s'épaississait, et ses pieds et la partie inférieure de ses jambes commençaient à être dans une position inconfortable. De quoi allait-il mourir ? D'asphyxie, ou par le feu ? Est-ce que c'était vraiment la fin ? Il y a une fin pour tous, même pour les Seigneurs qui ont survécu quinze mille ans. Mais s'il devait mourir, qu'on le laisse au moins le faire sur sa planète d'adoption, les Mondes Superposés. Puis il se contraignit à abandonner de telles pensées. Il n'était pas mort, et il n'avait pas l'intention de cesser de combattre. Mais il lui fallait impérativement se libérer de l'arbre qui le retenait prisonnier pour que le feu ne l'atteigne pas, et ramper jusqu'à un endroit où il ne pourrait pas être vu de ses ennemis. Mais où était Anania ?

Le son d'une voix le fit sursauter. Elle venait de la gauche, à trente centimètres de son oreille. Il tourna la tête et vit le visage souriant de Red Orc.

— Ainsi, le renard s'est laissé prendre dans son traquenard, dit-il en anglais.

— Évidemment, vous l'aviez prévu ainsi, répondit Kickaha.

Les Seigneurs étaient cruels, et celui-ci allait lui réserver une mort très lente. En outre, Red Orc voudrait qu'il goûte pleinement la saveur de la défaite. Un Seigneur ne tue jamais rapidement un ennemi lorsqu'il peut l'éviter.

Il lui fallait faire parler Red Orc aussi longtemps que possible. Si Anania était en train d'essayer de s'approcher, la distraction du Seigneur l'aiderait.

Le Seigneur avait envie de parler afin de railler sa victime, mais il n'avait pas relâché sa vigilance. Tandis qu'il était allongé près de Kickaha, il tenait son lance-rayons prêt et il regardait de tout côté aussi nerveusement que s'il était un oiseau.

— Ainsi, vous avez remporté la victoire, dit Kickaha, bien qu'il fût persuadé du contraire, du moins jusqu'à sa mort.

— Sur vous, oui, répondit Red Orc. Sur les autres, pas encore. Mais ça ne tardera guère.

— Ainsi, Urthona est toujours en vie, dit Kickaha. Dites-moi, qui a préparé ce piège ? Vous ou lui ?

Red Orc perdit son sourire.

— Je ne sais pas trop, dit-il. Le piège était si subtil que je croyais y avoir pensé moi-même. Peut-être, après tout, est-ce bien moi qui l'ai disposé. Quelle importance cela a-t-il ? Nous avons tous abouti ici, en définitive, pour livrer cette dernière bataille. C'a été un beau combat, car nous ne nous battons pas par l'intermédiaire de nos subalternes, les *leblabbiys*. Nous combattons directement, comme nous devons le faire. Vous êtes le seul Terrien ayant participé à cette bataille, et je suis convaincu que vous êtes un demi-Seigneur. Il est certain que vous présentez une ressemblance physique avec nous. Je pourrais être votre père. Ou Urthona. Ou Uriel. Ou même ce Seigneur au teint basané, Jadawin. Après tout, nous possédons les gènes qui correspondent aux cheveux roux.

(Red Orc fit une pause, sourit et ajouta :) Il est également possible qu'Anania soit votre mère. En ce cas, vous seriez un Seigneur intégral. Cela expliquerait vos possibilités étonnantes et vos succès.

Un épais nuage de fumée couvrit le visage de Kickaha et le fit tousser de nouveau. Red Orc eut l'air inquiet et il recula un peu, tournant le dos à Kickaha qui se remettait d'une autre quinte de toux. Il était arrivé quelque chose à ses jambes car, soudain, il ne ressentait plus les effets de la chaleur. C'était comme si on les avait recouvertes de poussière.

— Je ne sais pas où vous voulez en venir, Orc, dit-il ; mais il est impossible qu'Anania soit ma mère. Je sais qui sont mes parents. C'étaient des fermiers de l'Indiana qui descendaient des premiers colons implantés aux États-Unis, lesquels étaient eux-mêmes de souche écossaise, norvégienne, allemande et irlandaise. Je suis né dans le

petit village rural de North Terre Haute, et il n'y a aucun mystère dans...

Il s'interrompt, car en fait il y avait eu un mystère. Ses parents étaient venus du Kentucky jusqu'en Indiana avant sa naissance, et soudain, il se remémorait le mystérieux oncle Robert qui venait de temps en temps visiter leur ferme à l'époque de sa jeunesse. Puis il y avait eu cet ennui à cause de son bulletin de naissance lorsqu'il avait voulu s'engager dans l'armée. Et quand il était revenu dans l'Indiana après la guerre, il avait touché dix mille dollars qui provenaient d'un bienfaiteur anonyme. C'était pour lui permettre d'entrer au collège, et il avait reçu la promesse de recevoir d'autre argent.

— Pas de mystère ? dit Red Orc. Je sais sur votre compte beaucoup plus de choses que vous ne le croiriez possible. Quand j'ai découvert que votre véritable nom était Paul James Finnegan, je me suis souvenu de quelque chose, et j'ai procédé à certaines vérifications. Et alors...

Kickaha se remit à tousser, et Orc cessa de parler. Une seconde plus tard, une forme apparut à travers la fumée au-dessus de Kickaha, de l'autre côté de l'arbre où il avait pensé que personne ne se trouvait. Cela plongea à travers la fumée et s'abattit sur Red Orc, lui assenant un grand coup dans le dos et faisant tomber le lance-rayons de ses mains.

Orc poussa un cri de surprise, puis il roula sur lui-même en essayant de récupérer l'arme. Mais l'attaquant gronda d'une voix assourdie :

— Ne bougez pas, sinon je vous coupe en deux ! Kickaha pencha la tête en arrière et tira le plus possible sur son cou afin de voir. Il connaissait cette voix, naturellement, mais il ne pouvait y croire. Puis il réalisa qu'Anania avait jeté de la poussière sur eux, ou les avait recouverts avec quelque chose.

Mais qu'est-ce qui l'avait empêchée de tousser et de se faire repérer ?

Elle était maintenant tournée vers lui, mais continuait à braquer son lance-rayons sur Red Orc. Un morceau d'étoffe lui protégeait le nez et la bouche. Il était humide et il se douta que le liquide était de l'urine. Anania avait toujours su s'adapter aux circonstances, en utilisant au mieux ce qu'elle avait sous la main.

Elle fit signe à Orc de s'écarter légèrement. Il recula sur les mains et sur les genoux, en la regardant d'un air malveillant.

Anania fit un pas en avant et, le lance-rayons toujours braqué sur Orc, elle se baissa et ramassa l'arme de ce dernier. Puis elle fit glisser jusqu'à son cou le chiffon qui lui protégeait le visage, sourit légèrement et dit :

— Merci pour le lance-rayons, mon oncle. Le mien était

complètement déchargé.

L'œil d'Orc flamboya et il parut secoué. Anania s'accroupit et dit :

— Parfait, mon oncle. Maintenant, dégagez Kickaha de ces branches. Et vite !

— Je n'y arriverai jamais, protesta Orc. Même en rompant ma colonne vertébrale, je n'y arriverai pas.

— Essayez toujours, ordonna-t-elle.

Le visage d'Orc se durcit.

— Après tout, pourquoi le ferais-je ? Tu me tueras de toute façon. Fais-le maintenant.

— Si vous ne le dégagez pas de ce piège, je vous brûlerai les jambes et vous ferai fondre les yeux, puis je vous abandonnerai ici aveugle et incapable de marcher, dit-elle d'un ton menaçant.

— Assez, Anania, dit Kickaha, je sais que tu as envie de le voir souffrir, mais au moins que ça ne soit pas à mon détriment. Tranche ces branches à l'aide du lance-rayons, et ensuite Orc me libérera. Nous n'avons pas de temps à perdre ! Nous avons deux autres ennemis dans les parages, tu sais !

Anania s'écarta du nuage de fumée et dit :

— Placez-vous sur le côté, mon oncle.

Elle braqua le lance-rayons et tira à trois reprises, La grosse branche qui appuyait sur la poitrine de Kickaha fut coupée en deux endroits. Il ne put voir ce qu'elle faisait avec celle qui lui paralysait les jambes, Orc n'eut ensuite aucune difficulté à le dégager et à le traîner hors de la fumée. Il le souleva ensuite dans ses bras et l'emporta à l'intérieur de la forêt, où l'herbe était plus rare et plus courte.

Il déposa Kickaha précautionneusement sur le sol puis obéissant à l'ordre que lui intima Anania, il mit ses mains derrière sa nuque.

— L'étranger en noir est sur le rocher, dit-elle. Il s'est relevé et a couru en zigzags juste au moment où je ramassais son lance-rayons. Il a couru dans cette direction pour se protéger à la fois du feu et de mon arme. Je ne l'ai pas tué, mais peut-être aurais-je dû le faire. Mais il m'intrigue et j'ai pensé que je pourrais le questionner plus tard.

Cette curiosité avait fait qu'un Seigneur avait réussi à s'échapper, pensa Kickaha, mais il ne fit aucun commentaire. Le mal était fait, et en outre, il comprenait cette curiosité. Il en éprouvait suffisamment lui-même pour sympathiser.

— Sais-tu où se trouve Urthona ? demanda-t-il. Il respirait difficilement et ressentit une vive douleur à la poitrine, comme si un cancer venait de s'y déclarer. Ses jambes étaient engourdies mais la vie y revenait lentement. Cependant, en même temps que la vie venait la souffrance.

— Je ne suis plus bon à grand-chose, Anania, dit-il. Tout mon corps me fait mal. Je ferai tout ce que je pourrai pour aider, mais tout

repose sur tes épaules maintenant.

— J'ignore où est Urthona, dit la jeune femme. Tout ce que je sais, c'est qu'il se trouve dans les environs. Je suis certaine que c'est lui qui a tiré sur le loup. Et que c'est lui qui a tout manigancé. Même le grand Red Orc, Seigneur des Deux Terres, s'est laissé leurrer comme un enfant.

— Je savais qu'il s'agissait d'un piège, dit Red Orc, et j'y suis entré délibérément. Je pensais pouvoir... Je...

— À votre place, mon oncle, je ne me vanterais pas, dit Anania. La seule question, la grande question est la suivante : comment pouvons-nous échapper à Urthona ?

— La Trompe, dit Kickaha.

Il s'assit avec grand effort, en dépit de l'intense douleur que cela déclencha dans sa poitrine. Des lambeaux de fumée passèrent près de lui, le faisant de nouveau tousser. La douleur augmenta.

— Oh ! s'exclama Anania. (Elle eut l'air en détresse.) Je l'avais oubliée !

— Il faut que nous la récupérions. Elle doit être au pied de cet arbre, là-bas. Nous allons nous en servir pour activer la porte qui se trouve au sommet du rocher. Si les choses empirent, nous la franchirons.

— Mais la porte qui permet l'accès à la seconde porte est piégée ! s'exclama-t-elle. Je t'ai dit qu'il faut impérativement un désactivateur pour la franchir !

— Nous la franchirons plus tard, dit Kickaha. Urthona ne peut pas nous suivre et il ne demeurera pas dans les parages, car il pensera que nous nous sommes définitivement échappés dans un autre univers.

Il cessa de parler, car l'effort augmentait sa souffrance. Red Orc, obéissant à l'ordre d'Anania, l'aïda à se relever. Il le fit si brutalement que Kickaha ne put retenir une longue plainte. L'œil d'Anania flamboya.

— Doucement, mon oncle, dit-elle, sinon je vous tue à l'instant même !

— Si tu fais ça, alors tu le transporterai toi-même, répondit Orc. Dans quelle sorte de position cela vous mettra-t-il ?

Anania donna l'impression de vouloir exécuter sa menace. Mais soudain, avant que Kickaha ait pu proférer un seul mot, il vit l'extrémité du lance-rayons que tenait Anania tomber sur le sol.

Une voix se lit entendre depuis les arbres, derrière eux :

— Maintenant, vous allez faire ce que je vais vous ordonner ! Marchez jusqu'à ce rocher et attendez-y des ordres ultérieurs !

Pourquoi nous demande-t-il cela ? pensa Kickaha. Sait-il que la porte est piégée, et que nous serons bloqués ici s'il ne s'en va pas comme je l'ai prévu ? Espère-t-il que nous essaierons de forcer la porte, ce qui entraînera

notre mort ? Il attendra à proximité du rocher pendant que nous agoniserons à l'intérieur, et il s'amusera sadiquement en pensant à notre dilemme.

Il était évident qu'Urthona pensait les avoir en son pouvoir – ce qui en fait était vrai. Mais il n'entrait pas dans son intention de s'exposer ou de se rapprocher d'eux.

C'est bien ainsi qu'il faut s'y prendre, pensa Kickaha. Être malin, rusé comme un renard, ne jamais rien considérer comme admis. C'était grâce à cela que lui-même avait survécu aussi longtemps. Survécu ! Tout donnait l'impression qu'il était arrivé au bout du rouleau !

— Marchez jusqu'au rocher ! cria Urthona. Immédiatement ! Sinon je vous occasionne quelques brûlures !

Anania et Red Orc se placèrent chacun d'un côté de Kickaha et l'aidèrent à avancer. Chaque pas provoquait une douleur épouvantable, mais il tint sa bouche fermée et se contraignit à ne pas gémir. Il y avait toujours de la fumée dans l'air, qui le faisait tousser par instants et augmentait ses souffrances.

Ils dépassèrent l'arbre où se trouvait la Trompe et la virent qui dépassait sous une branche partiellement brûlée.

— Est-ce qu'Urthona est sorti du couvert des arbres ? demanda Kickaha.

Anania regarda lentement autour d'elle et répondit :

— Oui, mais il ne s'en est écarté que d'un ou deux pas.

— Je vais faire un faux pas. À ce moment-là, lâchez-moi. Je me laisserai tomber sur le sol.

— Mais tu vas te faire mal, dit-elle.

— Et après ? Fais ce que je te dis. Maintenant !

— Volontiers ? s'exclama Red Orc en le lâchant.

Anania ne fut pas aussi rapide que lui et elle dut supporter tout le poids de son corps durant une seconde. Ils tombèrent ensemble et ce fut elle qui souffrit le plus durement du choc. Pourtant, la chute donna à Kickaha l'impression qu'on lui enfonçait des morceaux de bois acérés dans la poitrine, et il faillit s'évanouir.

Il y eut un cri, poussé par Urthona. Red Orc se figea et leva lentement les mains au-dessus de sa tête. Kickaha essaya de se redresser et de ramper vers la Trompe, mais Anania l'atteignit avant lui.

— Vas-y, souffle dedans, jeta-t-il.

— Pourquoi ? dirent en même temps Anania et Red Orc.

— Fais ce que je te dis ! Je t'expliquerai plus tard. S'il y a un plus tard !

Elle porta l'embouchure de la Trompe à ses lèvres et joua à toute vitesse la séquence de sept notes qui formait la clé invisible

permettant d'ouvrir, dans les limites de ses vibrations, n'importe quelle porte des Seigneurs.

Urthona s'était mis à courir dans leur direction en voyant tomber Kickaha, mais lorsqu'il entendit la première note produite par la Trompe, et qu'il la vit aux lèvres d'Anania il poussa un hurlement.

Kickaha s'attendait à ce qu'il tirât. Mais au lieu de cela, Urthona fit demi-tour et, criant toujours, se mit à courir vers le bois.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Red Orc.

Le son de la dernière note s'évanouit.

Urthona cessa de courir. Il jeta son lance-rayons sur le sol et se mit à sauter en tous sens.

La zone immédiate qui les entourait demeura la même. Il y avait la clairière avec son herbe brûlée, le rocher au sommet duquel se tenait l'étranger en vêtements noirs, l'arbre abattu, ainsi que les arbres qui bordaient la clairière.

Mais le ciel était devenu d'un rouge sauvage, et le soleil avait disparu. La terre au-delà de la clairière s'était muée en hautes collines couvertes d'une herbe rude et de taillis à la forme tourmentée, qui portaient des feuilles en forme de svastikas rayés de vert et de rouge. Il y avait des arbres sur les collines voisines ; ils étaient hauts et zébrés de bandes noires, blanches et rouges. Ils se balançaient comme s'ils se trouvaient à la base d'une mer agitée par un courant.

Les sauts en long et en large d'Urthona s'étaient mués en bonds d'au moins deux mètres de hauteur. Il ramassa son lance-rayons et s'approcha d'eux en faisant des bonds gigantesques. Il semblait avoir le parfait contrôle de lui-même.

Ce n'était pas le cas de Red Orc qui tourna la tête vers Kickaha et vers Anania, la bouche ouverte, et qui demanda ce qui s'était passé. Le mouvement l'entraîna et le fit tomber sur le sol la tête la première. Mais sa chute ne fut pas brutale.

— Reste immobile, conseilla Kickaha à Anania. Je ne sais pas où nous nous trouvons, mais la gravité est beaucoup plus faible que sur la Terre.

Urthona s'immobilisa devant eux. Son visage était presque aussi rouge que le ciel. Ses yeux verts luisaient d'un éclat sauvage.

— La Trompe de Shambarimen ! hurla-t-il. Je me demandais si vous l'aviez dans cette valise. Si j'avais su. Si j'avais su !

— Alors vous seriez resté au bord de la porte géante que vous avez aménagée autour de la clairière, dit Kickaha. Dites-moi, Urthona, pourquoi avez-vous pénétré à l'intérieur ? Pourquoi nous avez-vous dirigés vers le rocher, alors que nous nous trouvions déjà à l'intérieur de la porte ?

— Comment savez-vous ? cria Urthona. Comment avez-vous pu savoir ?

— Je ne savais pas en réalité, dit Kickaha. J'ai observé une légère similarité avec la Terre à plusieurs endroits à la lisière de la clairière avant que nous n'y pénétrions. Cela ne signifiait pas grand-chose, mais je suis extrêmement suspicieux. Je me méfie de tout ce que je ne puis expliquer d'emblée.

» Alors vous avez hésité, ce qui n'était pas trop suspect en soi car vous ne vouliez pas vous approcher trop près avant d'être sûr que nous n'avions pas d'armes cachées.

» Mais vous vouliez faire plus que nous contraindre à pénétrer dans la porte géante et ensuite la refermer sur nous. Vous vouliez nous diriger vers notre propre porte, sur le rocher, où nous aurions été piégés. Vous vouliez que nous nous y dissimulions et vous pensiez qu'après avoir cru vous abuser nous ressortirions au bout d'un certain temps mais seulement pour nous retrouver sur ce monde.

» Mais vous ignoriez qu'Anania n'avait pas d'activateur et vous ignoriez également que nous possédions la Trompe. Il n'y avait aucune raison qui vous y fasse penser, même si vous voyiez la valise à instrument, car des milliers d'années se sont écoulées depuis que vous l'avez vue pour la dernière fois. Et vous ignoriez que Jadawin la possédait, sinon vous auriez établi une relation entre ce fait et la valise à instrument, étant donné que je suis l'ami de Jadawin.

» C'est la raison pour laquelle j'ai dit à Anania de sonner de la Trompe, bien qu'elle ne sût pas pour quelle raison elle devait le faire. Je ne désire pas pénétrer dans votre monde, mais si je puis vous y emmener avec moi, je le ferai.

Anania se leva lentement et précautionneusement, puis elle dit :

— Les Mondes Changeants ! L'univers d'Urthona !

Dans l'est, ou du moins dans ce qui correspondait à l'est sur ce monde, un corps rouge massif apparut, émergeant de derrière les collines. Il monta lentement dans le ciel, se révélant être un corps céleste ayant environ quatre fois la dimension de la Lune de la Terre. Il n'était pas rond mais oblong, et il en émergeait plusieurs tentacules. Kickaha s'aperçut qu'il changeait lentement de forme.

Il sentit la terre osciller sous lui, et sa tête se trouva soudain à un niveau inférieur à celui de ses pieds. Et à l'horizon il lui sembla que la crête des collines s'affaissait.

Kickaha se redressa et s'assit. La douleur semblait s'être légèrement atténuée. Peut-être était-ce en raison de la faible gravité.

— Naturellement, ceci est une porte à sens unique, dit-il à Urthona.

— Bien sûr, répondit le Seigneur. Autrement, j'aurais pris la Trompe et rouvert la porte.

— Et où se trouve la porte la plus proche qui permet de sortir de ce monde ?

— Il n'y a aucun danger à vous l'apprendre, répondit Urthona. Spécialement parce que vous n'en saurez pas plus que vous n'en savez actuellement lorsque je vous l'aurai dit. La seule porte de sortie existante est dans mon palais, qui se trouve quelque part à la surface de cette masse ou peut-être sur ceci, ajouta-t-il en montrant du doigt le corps céleste rouge qui se métamorphosait dans le ciel. Cette planète se divise et change de forme, puis elle se recombine et se divise de nouveau. La seule analogie qui me vienne à l'esprit est celle d'une coulée de lave. Cette planète est une coulée de lave.

Ce fut alors que Red Orc passa brutalement à l'action. Son bond fut prodigieux et il se retrouva presque au-dessus de la tête d'Urthona. Mais il le heurta violemment et ils roulèrent tous deux sur le sol. Le lance-rayons, arraché de la main d'Urthona par la force de l'impact, vola à plusieurs mètres de distance. Anania plongea vers l'arme et réussit à s'en emparer, mais elle heurta le sol avec une telle force et si lourdement que Kickaha craignit une seconde pour elle. Mais elle, se releva et, bien que durement secouée, sourit. Urthona recula de plusieurs pas, et Red Orc fit de même en rampant.

— Maintenant, mes chers oncles, dit Anania, je pourrais vous abattre et peut-être le ferais-je. Mais il me faut quelqu'un pour transporter Kickaha, et vous ferez l'affaire. Vous devriez être enchantés par le fait que la faible gravité va vous faciliter la tâche. Et j'ai besoin de vous, Urthona, parce que vous n'ignorez rien de ce monde. Du moins, je le pense, car c'est vous qui l'avez imaginé et créé. Arrangez-vous pour fabriquer une civière pour Kickaha, et ensuite nous nous en irons.

— Nous en aller où ? grommela Urthona. Il n'y a aucun endroit où aller. Rien n'est fixe ici. Comprenez-vous cela ?

— Si nous devons fouiller chaque centimètre carré de ce monde, nous le ferons, dit-elle. Au travail, maintenant.

— Un moment, dit Kickaha. Qu'avez-vous fait de Wolff et de Chryséis ?

— Je les ai transportés sur ce monde par l'intermédiaire d'une porte, ils se trouvent quelque part sur sa surface. Ou dans la masse, ou peut-être dans une autre masse que nous n'avons pas encore vue. J'ai pensé que ce serait la une chance de pouvoir découvrir mon palais. Évidemment...

— Évidemment, s'ils le trouvent, ils tomberont dans quelque piège, dit Kickaha.

— Il y a d'autres choses sur ce monde.

— De grands prédateurs ? Des êtres humains hostiles ?

Urthona hocha la tête et dit :

— Oui, nous aurons besoin du lance-rayons. J'espère que sa charge durera. Et...

— Oui ? pressa Kickaha.

— J'espère que nous découvrirons assez rapidement mon palais.
Si vous n'y êtes pas né, ce monde a de quoi vous rendre fou !

Fin du Tome 4

[1] Smog (Smoke + Fog) : mélange de fumée et de brouillard. (N.d.T.)

[2] Zeitgeist : esprit de l'époque (N.d.T.).